Bibliotheca
Boeniana

Universitas
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thtredemonsi03legr

Rien de Montvaillant.

THÉATRE

DE MONSIEUR

LE GRAND,

COMEDIEN DU ROY.

TOME TROISIEME.

x libris petri-stephani Rivié,
quitis ordinis Sancti Ludovici,
gio'cum munimento'cum praefecti.

THÉATRE

DE MONSIEUR

LE GRAND,

COMEDIEN DU ROY.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XLII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

P.Q
1995
.L6
1742
v.3
coll. apic.

PIECES

Contenues en ce troiſiéme Volume.

LE GALANT COUREUR.

LE BALLET DES XXIV. HEURES.

LE PHILANTROPE, OU L'AMI DE TOUT LE MONDE.

LE TRIOMPHE DU TEMS.

LE GALANT COUREUR,

OU

L'OUVRAGE D'UN MOMENT,

COMEDIE

Représentée en 1722.

ACTEURS.

LUCINDE, Présidente, } jeunes
DORIMENE, Comtesse, } Veuves.

LE MARQUIS DE FLORIBEL, Ami du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant de Lucinde.

MARTON, Suivante de Lucinde.

RUSTAUT, Cocher du Chevalier, Amoureux de Marton.

CHAMPAGNE, Laquais du Chevalier.

CRIQUET, Laquais de la Présidente.

La Scene est dans le Château de la Présidente.

DANSEURS & MUSICIENS. } Acteurs du Divertissement.

LE GALANT COUREUR,

OU

L'OUVRAGE D'UN MOMENT,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *déguisée en Suivante sous le nom de Finette.*

LA PRE'SIDENTE.

EN vérité, Comteſſe, tu es folle de t'être déguiſée de la ſorte; je ne ſouffrirai point abſolument que tu paſſes ici pour ma Femme de Chambre.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ma chere Préſidente, tu ſçais que j'ai mes rai-

ſons. Le Marquis de Floribel que mes parens me veulent donner pour Epoux doit arriver ici dans ce jour, nous ne nous ſommes jamais vûs ni l'un ni l'autre ; & ſi ſa figure & ſes manieres ne me conviennent pas, ſans lui déclarer mes ſentimens, ſans lui rien dire, j'irai d'abord me jetter dans un Couvent ; je lui veux épargner la honte d'être refuſé, & à moi l'embarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le Marquis de Floribel, comme je vous ai dit, eſt mon ami ; je le connois depuis long-tems : il eſt un peu folâtre à la vérité, mais d'ailleurs très-brave Cavalier & très-riche.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je le veux croire, mais la réputation qu'il a de courir de Belles en Belles ſans s'attacher à aucune, me le fait déja haïr ſans le connoître ; il ne peut aller à ma Terre qu'il ne paſſe par ici, & vous m'avez aſſuré, Chevalier, que vous aviez donné ordre à la Poſte, qu'à ſon arrivée on lui dit que vous étiez dans ce Château.

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le connoît, & qui l'amenera en droiture ici.

LA COMTESSE *en Suivante.*

C'en eſt aſſez : Parlons maintenant de tes affaires, ma chere Préſidente. Quand épouſes-tu le Chevalier ?

LA PRE'SIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marton à Paris pour nous amener un Notaire, & pour s'informer quel étoit l'Epoux que mon vieux fou d'Oncle me vouloit obliger d'accepter, & en même tems lui déclarer les engagemens que j'ai avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

En vérité, Meſdames, vous prenez trop de précautions, Veuves l'une & l'autre, il me ſemble . . .

LA PRE'SIDENTE.

Oh ! je dois ménager le bon homme, je ſuis ſon unique heritiere.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Elle a raiſon, Chevalier.

SCENE II.

LA PRE'SIDENTE, LA COMTESSE *en ſuivante*, LE CHEVALIER, CRIQUET.

CRIQUET.

MAdame, voilà le Notaire que vous avez fait venir de Paris.

LA PRE'SIDENTE.

Qu'il paſſe dans mon Cabinet. Viens, ma chere Comteſſe, m'aider à lui dicter les articles du Contrat. Ne vous embarraſſez de rien, Chevalier, il ſera plus à votre avantage que ſi vous le dictiez vous-même, & je veux vous ſurprendre agréablement.

LE CHEVALIER.

Ah Madame!

LA PRE'SIDENTE.

Donnez ordre au reſte, & ſur-tout à ce petit Divertiſſement dont vous m'avez parlé; ſi ce Coureur que l'on vous a promis ſe préſente, je vous prie de le recevoir.

LE CHEVALIER.

Madame, vous ſerez obéie ponctuellement.

SCENE III.

LE CHEVALIER *seul.*

JE ne sçais pas si elle sera bien contente du Divertissement qu'elle demande étant sur-tout executé par des Violons de Village. Après tout quand on ne peut avoir du parfait, dans ces occasions le tout-à-fait mauvais réjouit souvent plus que le médiocre, & d'ailleurs c'est l'Ouvrage d'un Moment.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MOnsieur, Monsieur le Marquis de Floribel vient d'arriver, & je vous l'amene comme vous me l'avez commandé.

SCENE V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

QUe de joye, mon cher Chevalier, de te revoir après un an d'absence!

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaisir. Il y a six mois que tes gens & ton bagage sont à Paris, je craignois que le peril que tu as couru à l'armée ....

LE MARQUIS.

Laissons-là le peril que j'ai couru; mon Oncle m'en veut faire courir un bien plus dangereux, il veut me marier.

LE CHEVALIER.

Je sçais qu'il te veux faire épouser la Comtesse Dorimene.

LE MARQUIS.

Il n'est plus question de cette Comtesse, il y en a maintenant une autre sur le tapis.

LE CHEVALIER.

La connois-je?

LE MARQUIS.

Je ne ſçais, mais pour moi je ne l'ai jamais vûe ; on la dit belle & riche.

LE CHEVALIER.

Hé bien, que veux-tu davantage ?

LE MARQUIS.

Quoi ! je renoncerois aux douceurs de conter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimable ? Non, non, tu connois mon humeur, & tu ne me conſeillerois pas de devenir raiſonnable à mon âge.

LE CHEVALIER.

Moi, je te conſeillerai toujours de ne te point brouiller avec ton Oncle ; le bien eſt préférable à toutes choſes ; nous ne ſommes pas toujours jeunes : tu reſtes ſeul de ta maiſon, & ton Oncle conſidere....

LE MARQUIS.

Oh treve à ta morale, & me dis ſeulement ce que tu fais dans ces cantons.

LE CHEVALIER.

Je ſuis près de m'y marier.

LE MARQUIS.

Ah voilà ce que c'eſt ; tu ne veux pas courir le riſque tout ſeul ; cela eſt plaiſant : parce que Monſieur ſe marie, il faut que les autres en faſſent de même. Et qui épouſes-tu ?

LE CHEVALIER.

Une riche Veuve, jeune & aimable.

LE MARQUIS.

Parbleu nous ſommes faits l'un & l'autre pour conſoler les affligés ; c'eſt auſſi une Veuve que mon Oncle me veut faire épouſer.

LE CHEVALIER.

Que tu nommes ?

LE MARQUIS.

Lucinde, la Veuve d'un Préſident.

LE CHEVALIER.

Qu'entens-je ! ah Marquis, je ne te dis plus rien tu fais fort bien de déſobéïr à ton Oncle.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Lucinde eſt juſtement la Veuve que j'adore, & que je dois épouſer ce ſoir ou demain, nous ſommes ici dans ſon Château.

LE MARQUIS.

Fort bien. Voilà de mes donneurs de conſeils à la mode, pourvû que leurs interêts n'en ſoient point dérangés. Oh bien, pour te punir je l'épouſerai.

LE CHEVALIER.

Ah Marquis, au nom de notre amitié, ne ſonge plus à ce mariage, ne parois pas même devant Lucinde que mes affaires ne ſoient terminées : je craindrois....

LE MARQUIS.

Hé fy donc ! me crois-tu capable de te donner ce chagrin ?

LE CHEVALIER.

Ah, tu me rends la vie ; mais pour m'obliger juſqu'au bout, parts dès ce moment, & ſonge....

LE MARQUIS.

Oh pour le coup tu te mocques de moi, je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais ſi ton Oncle vient à ſçavoir....

LE MARQUIS.

C'eſt à toi à me déguiſer ſi bien que perſonne ne puiſſe me reconnoître ici.

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiſer, à moins que tu ne veuilles paſſer pour le Coureur que la Préſidente m'a demandé ? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé, tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille, & je ſerai charmé d'aprendre ſous ce déguiſement ce qu'on penſe ici de moi ; je veux même aller demain à la Terre de la Comteſſe en cet équipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne ſeras pas mal. Champagne, va promtement l'habiller dans ta chambre, & prens garde que perſonne ne le voye en paſſant.

CHAMPAGNE.

Monſieur n'a qu'à me ſuivre.

LE MARQUIS.

Je te ſuis. Mais, Chevalier, dis-moi par parentheſe, les Femmes de Chambre de la Préſidente ſont-elles jolies?

LE CHEVALIER.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

C'eſt que c'eſt un gibier de Coureur.

LE CHEVALIER.

Elle en a deux qui ſont paſſables. Une Marton aſſez jolie, & une Finette aſſez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies ſont les plus piquantes, & celles qui ſe paſſent le plutôt.

LE CHEVALIER.

C'eſt Marton, elle n'eſt pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle; car je ne veux point reſter oiſif.

LE CHEVALIER.

Je te le conſeille; auſſi bien Marton a pour Amant mon Cocher, qui eſt une eſpece de Manant qui n'entend pas trop raiſon.

LE MARQUIS.

Nous lui ferons bien entendre; il me ſemble que les Coureurs doivent avoir le pas ſur les Cochers.

LE CHEVALIER.

Va donc proptement changer de figure, tandis que je donnerai mes ordres pour le Divertiſſement que je fais préparer pour la Préſidente.

LE MARQUIS.

Laiſſe-moi faire, je ſerai bien-tôt fagoté, & je veux même t'aider à ton Divertiſſement; je verſifie & chante aſſez cavaliérement.

SCENE VI.

LE CHEVALIER *ſeul.*

JE ne ſuis pas ſans inquiétude; le Marquis a deux yeux, la Préſidente eſt aimable; peut-être que quand il la verra; Mais, non, je ſuis trop ſûr du cœur de Lucinde, & même je ne dois pas, aux termes où nous en ſommes, lui cacher long-tems le déguiſement du Marquis; cependant attendons l'occaſion favorable pour lui en faire confidence.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LA PRE'SIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante.*

LA PRE'SIDENTE.

J'Ai déclaré au Notaire mes intentions, Chevalier ſur leſquelles il va achever ſeul le Contrat ; mais je viens d'apprendre que Marton étoit arrivée de Paris, je ſuis impatiente de ſçavoir quelles nouvelles elle nous apporte, qu'on la faſſe monter. Mais la voici.

SCENE VIII.

LA PRE'SIDENTE, L'A COMTESSE, *en Suivante*, LE CHEVALIER, MARTON.

LA PRE'SIDENTE.

HE' bien, Marton, qu'as-tu à nous apprendre

MARTON.

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à Monſieur votre Oncle les engagemens que vous aviez avec Monſieur le Chevalier.

LA PRE'SIDENTE.

Hé bien ?

MARTON.

Hé bien, il m'a dit qu'il eſtimoit fort Monſieur, mais qu'il n'en vouloit point ; Que cependant s'il n'avoit pas jetté les yeux ſur un autre....

LA PRE'SIDENTE.

Et quel eſt-il cet autre ?

MARTON.

Oh pour le coup devinez.

LA PRE'SIDENTE.

Quelqu'homme de Robe apparemment ?

MARTON.

C'eſt bien pis, Madame; un Petit Maître, le Marquis de Floribel, qui devoit épouſer cette folle de Comteſſe, dont vous m'avez ſi ſouvent parlé.

LA PRE'SIDENTE.

Il faut que mon Oncle ait perdu l'eſprit. Le Marquis de Floribel!

MARTON.

Comment donc? on dit que c'eſt le plus joli homme de France, & de la meilleure humeur; il arrivera aujourd'hui. Mais que vois-je? Quelle eſt cette jeune perſonne?

LA PRE'SIDENTE.

C'eſt une Femme de Chambre que j'ai arrêtée aujourd'hui; tu te plains toujours qu'il y a ici trop de beſogne pour toi, je l'ai priſe pour te ſoulager.

MARTON.

Et vous arrêtez ainſi des Domeſtiques ſans me conſulter? cela n'eſt pas bien: cette Fille là me paroît bien neuve. Voyons un peu, ma mie, que je te conſidére; comment te nommes-tu?

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Finette.

MARTON.

Où as-tu ſervi?

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Je ſors de chez la Comteſſe Dorimene dont vous parliez tout-à-l'heure.

MARTON.

MARTON.

Quoi ! cette folle de Comteſſe, qui demeure depuis peu dans ces quartiers ? Tu étois dans une mauvaiſe Boutique, ma pauvre Enfant.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Eſt-ce que vous la connoiſſez ?

MARTON.

Non, mais j'en ai entendu parler ; & ſa réputation.....

LA PRE'SIDENTE.

Doucement, Marton.

MARTON.

Hé ! Madame, ne m'avez-vous pas dit cent fois vous-même que c'étoit la plus extravagante créature ?....

LA PRE'SIDENTE.

Moi, je vous ai dit cela, inſolente ?

MARTON.

Ma foi, Madame, je ne l'ai pas deviné.

LA PRE'SIDENTE.

Vous êtes encore bien hardie. Si je badine quelquefois ſur le compte de mes amies, c'eſt bien à vous à y faire attention.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Et ne vous fâchez pas, Madame, cette Comteſſe en penſe peut-être autant de vous, que vous en avez dit d'elle.

LA PRE'SIDENTE.

Je vous assûre, Finette, que jamais....

LA COMTESSE *en suivante.*

Ah ! Madame, ce n'est pas auprès de moi que vous avez besoin de vous justifier. (*à part.*) Tu me payeras celle-là, je t'en assûre.

LE CHEVALIER.

Hé, Madame, à quoi vous arrêtez-vous ? Songez-vous que nous avons des affaires plus importantes. Mais voici le Coureur dont je vous ai parlé.

SCENE IX.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *en Suivante*, LE CHEVALIER, LE MARQUIS *en habit de Coureur*, MARTON.

LA COMTESSE *en Suivante. A part. Regardant le Marquis.*

BOn Dieu le joli homme !

LE MARQUIS *en Coureur. A part. regardant la Comtesse.*

Tête-bleu l'aimable Soubrette ! C'est apparemment la Finette en question.

LA PRE'SIDENTE.

Approchez, mon Ami.

LE MARQUIS *en Coureur.*

A la Préſidente.

Madame, je ne ſçaurois aſſez m'applaudir du bonheur qui m'a conduit ici, puiſque j'ai l'avantage de me voir au ſervice d'une ſi charmante Maîtreſſe; à quoi qu'il vous plaiſe m'employer jour & nuit, ſi ma légéreté & ma viteſſe peuvent ſeconder mon zéle, les commiſſions dont vous voudrez m'honorer ſeront exécutées avec toute la diligence poſſible.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ce Garçon-là a l'air tout-à-fait noble.

MARTON.

Il me paroît bien dératé.

LA PRE'SIDENTE.

Et il ne manque pas d'eſprit.

MARTON.

Avez-vous le jaret ſouple, mon ami?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je vais comme le vent, il n'y a point de cheval de poſte qui me paſſe, on n'a qu'à me mettre à l'épreuve.

LA PRE'SIDENTE.

On ne vous fatiguera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Tant pis, car j'aime à courir.

LA PRE'SIDENTE.

Voilà un plaiſir aſſez particulier : Comment te nommes-tu, mon ami.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Jolicœur, Madame.

LA PRE'SIDENTE.

Il me prend envie, puiſqu'il aime tant à courir, de l'envoyer dès ce moment au devant du Marquis de Floribel, pour lui dire qu'il ne ſe donne pas la peine d'avancer davantage, & qu'il ſera ici fort mal reçû.

LE CHEVALIER.

Hé, Madame, vous n'y ſongez pas ? on ne ſçait pas par où ce Marquis doit arriver.

MARTON.

Votre Oncle m'a dit qu'il arriveroit de Bayonne.

LA PRE'SIDENTE.

Hé bien, Jolicœur, tu n'as qu'à prendre la route de Bayonne, & toujours courir juſqu'à ce que tu le rencontres.

LE CHEVALIER,

Mais, Madame, il ne le connoît pas.

MARTON.

Je vais lui en faire le portrait ſur le récit qu'on m'en a fait. C'eſt un jeune étourdi qui a l'air fou, des manéres extravagantes.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Le voilà bien déſigné ; il ne faudroit pas courir

bien loin pour trouver mille jeunes gens qui lui ressemblent.

LA PRE'SIDENTE.

N'importe, tâche de le découvrir: & dis lui que je le hais à la mort, sans l'avoir jamais vû; que je le trouve bien téméraire de vouloir m'épouser, sans sçavoir quels sont mes sentimens sur sa personne; & que s'il s'obstine à vouloir passer outre, il s'en trouvera mal. Adieu, parts, cours, vole dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame, ce Garçon-là doit être fatigué, il sort de faire une longue course.

LA PRE'SIDENTE.

Bon, bon, ces sortes de gens-là sont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent Postes d'ici à Bayonne.

MARTON.

Voilà une belle affaire. Combien coures-tu par heure, mon ami?

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, c'est se mocquer que....

LA PRE'SIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira, je veux qu'il parte dans ce moment; mais pour lui laisser prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce Marquis. En attendant, Marton, menez ce Garçon à

l'Office, & qu'il boive deux coups, cela lui donnera courage.

MARTON.

Allons, suivez-moi, Monsieur Jolicœur.

LE MARQUIS *en Coureur. A part. Regardant tendrement la Comtesse.*

Ah! pourquoi envoye-t-elle plûtôt Marton que Finette? Morbleu, Chevalier, tire moi de ce mauvais pas.

SCENE X.

LA PRE'SIDENTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE *en Suivante.*

JE ne sçais ce que cela signifie, mais il me semble que ce Coureur me fait les yeux doux: avez-vous entendu comme il a soupiré en me regardant?

LA PRE'SIDENTE.

Il faut lui pardonner, il te croit Suivante, & ces sortes de gens-là on le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE *en Suivante.*

C'eſt dommage qu'un ſi joli homme ſoit né dans un rang ſi bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois, Madame, ſi le Marquis de Floribel qu'on vous deſtinoit avoit été de cette figure, malgré ſa réputation, vous ne vous ſeriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je vous avoue qu'un homme de qualité qui ſeroit fait ainſi, nous feroit fermer les yeux ſur bien des choſes; & que du moment que je l'ai vû.....

LA PRE'SIDENTE.

Je crois que tu prends la choſe ſérieuſement.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Mais quel eſt cet original, il me ſemble qu'il me fait auſſi les yeux doux? Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'eſt mon Cocher, Madame, l'Amoureux de Marton.

SCENE XI.

LA PRE'SIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE CHEVALIER, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous, Ruſtaut ?

RUSTAUT.

Monſieur, c'eſt un Notaire qui eſt là-dedans, qui m'a dit que votre Contrat étoit tout dreſſé, & que vous n'aviez qu'à l'aller ſigner.

LA PRE'SIDENTE.

Allons, Chevalier.

RUSTAUT.

Je vous prie de vous dépêcher, car je lui ai donné ordre de m'en fagoter auſſi un pour Marton & pour moi ; mais il eſt juſte que vous paſſiez les premiers.

LA PRE'SIDENTE.

Ah, Monſieur le Cocher, nous vous ſommes obligés de la préférence ; mais il me ſemble que vous regardez-bien Finette.

RUSTAUT.

RUSTAUT.

C'eſt que je la trouve jolie ; & ſi je n'allois pas épouſer Marton, je crois que je l'épouſerois. Tétiguenne que je ferions enſemble un bel attelage !

LA COMTESSE *en Suivante.*

Cela eſt fâcheux pour moi.

RUSTAUT.

Va, va, conſole-toi, fripponne, je te retiens pour ma ſeconde.

LA PRE'SIDENTE.

Allons, Chevalier, paſſons dans mon Cabinet.

SCENE XII.

RUSTAUT *seul.*

QUand j'y songe, cela est pourtant bien incommode, ces Contrats; quand on a mis là sa pataraphe, il n'y a plus moyen de s'en dédire; on a beau être ennuyé de sa femme, il faut toujours la garder pour soi, & quelquefois pour les autres. Tout ce qu'il y a de consolant dans notre métier, c'est que quand une femme fait la diablesse, on la peut étriller tout son saoul, sans que le Contrat vous contredise. Mais qu'est-ce que c'est que ce drôle-là? Ah! c'est apparemment ce Coureur qu'on vient de recevoir.

SCENE XIII.

LE MARQUIS *en Coureur.*

RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

PAr ma foi je croi que la Préſidente eſt folle. La plaiſante idée de vouloir m'envoyer au devant de moi-même, & ſur-tout dans le moment que je ſuis enchanté de Finette. Son premier coup d'œil m'a percé juſqu'au cœur, & je me trouve dans un état où je ne me ſuis jamais trouvé. Mais voici apparemment le Cocher dont Marton me vient de parler, & qui eſt, dit-elle, ſi jaloux. Je veux un peu l'intriguer, en attendant le moment de revoir ma chere Finette.

RUSTAUT.

Voici un Coureur qui me paroît bien alerte, & je voudrois auſſi peu lui donner ma Maîtreſſe à garder que mon déjeûner à porter.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Qu'avez-vous donc, Monſieur le Cocher, il ſemble que vous ſoyez fâché que je ſois entré dans cette maiſon.

RUSTAUT.

Tout franc, Monſieur le Coureur, je ne ſçai

pas ſi j'aurai bien ſujet d'en être content dans la ſuite.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence enſemble.

RUSTAUT.

C'eſt à ſçavoir. Es-tu de complexion amoureuſe ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Pourquoi !

RUSTAUT.

C'eſt que je ſuis de complexion jalouſe, & les gens comme toi font bien du chemin en peu de tems : j'en juge par celui qui étoit auparavant toi, il m'a bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine Marton dans cette maiſon-ci, & que j'ai bien peur....

LE MARQUIS *en Coureur.*

Allez, mon cher, ne craignez rien, vous ne me verrez point courir ſur vos briſées.

RUSTAUT.

Oh ſur ce pied-là, je te reçois dans mon amitié, car d'ailleurs ta phiſionomie me revient aſſez.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Cela eſt heureux pour moi.

RUSTAUT.

Comment t'appelles-tu ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Jolicœur.

RUSTAUT.

Hé bien, Jolicœur mon enfant, il ne tiendra qu'à toi que je vivions comme freres, mais il ne faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premierement je commencerai par te dire tout ce que je ſçais de mal de mon Maître. C'eſt un ſot, un benêt que je mene par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Fort bien.

RUSTAUT.

Je le ſers depuis un an à deux cens livres de gages, dont je n'ai pas encore reçu un ſol ; mais je me dédommage ſur le tour du bâton.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et comment cela ?

RUSTAUT.

Il manque toujours quelque choſe à ſes chevaux & à ſon Caroſſe, quoiqu'il n'y manque rien ; & je m'entends avec le Sellier, le Charon & le Maréchal pour lui faire payer toujours le double de ce que les choſes valent.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je ne m'étonne pas de te voir en ſi bon équi-

page... Comment diable des chemiſes de toile d'Hollande ! des dentelles !

RUSTAUT.

Elles ne ſont pas à moi.

LE MARQUIS *en Coureur.*

J'entens. Ce ſont celles du Chevalier.

RUSTAUT.

Peſte que je ne ſuis pas ſi ſot, il les reconnoîtroit. Ce ſont les chemiſes d'un certain Marquis de Floribel, dont Champagne & moi uſons le linge, tandis que les gens du Marquis uſent celui de notre Maître.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Voilà d'éfrontés Maroufles !

RUSTAUT.

Cela n'eſt pas mal imaginé, n'eſt-ce pas ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Non vraiment. (*A part.*) Ah les mauvaiſes canailles !

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc ? il ſemble que tu n'approuves pas notre commerce ? Va, va, nous te ferons auſſi uſer de ce linge-là, à condition que tu ne ſeras pas flatteur ; & ſur-tout comme je te l'ai dit, que tu ne t'arrêteras pas à mes amours, car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS *en Coureur.*

A part. Il faut que je puniſſe un peu ce coquin-là

(*A Ruſtaut.*) Vos amours ſont donc quelque choſe de bien délicat, que l'on n'oſe y toucher.

RUSTAUT.

Oh ! c'eſt la perle des Soubrettes, des yeux, une bouche, un poitrail, une croupe, une encolure qui vous raviſſent en extaſe.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah !

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc ? Eſt-ce que tu te trouves mal ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Non, c'eſt que je me ſens ravir en extaſe. Ah !

RUSTAUT.

Comment donc, je crois que tu ſoupires.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oui, mon cher ami, ſur votre ſeul récit je me trouve charmé, je ne me connois plus, & je ſens qu'il me ſera impoſſible de voir cette Marton ſans l'aïmer.

RUSTAUT.

Oh ſi cela eſt, ne la vois donc pas.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hé pourquoi ?

RUSTAUT.

Parce que je te le défends.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hélas ! c'eſt le moyen de m'en donner plus d'envie, que de me le défendre.

RUSTAUT.

Comment, Monsieur l'impertinent, je crois que vous voulez regimber contre moi ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hé ! doucement, point d'injures.

RUSTAUT *levant la main.*

Oh je ne m'en tiendrai pas aux injures, & si j'avois mon fouet.

LE MARQUIS *lui donnant un soufflet.*

Alte là.

RUSTAUT.

Est-ce que tu me prens pour un Fiacre, de me frapper d'abord ? Oh nous allons voir....

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS *en Coureur*, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

QUel bruit eſt-ce là ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Monſieur, c'eſt votre Cocher qui fait l'inſolent, & qui oſe lever la main ſur moi.

LE CHEVALIER *frapant Ruſtaut.*

Comment, coquin, vous oſez maltraiter les gens que je prends à mon ſervice! Oh je vous montrerai....

RUSTAUT.

C'eſt lui-même qui m'a baillé un ſoufflet.

LE CHEVALIER *frapant toujours Ruſtaut.*

Je n'entens point de raiſon, & je fraperai également ſur l'un & ſur l'autre; je vous apprendrai, Marauts que vous êtes, à vous battre dans cette maiſon, & ſur-tout dans la ſituation où ſont mes affaires.

RUSTAUT.

Mais je neme bats point; c'eſt moi qui ſuis battu.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je vous assure, Monsieur...

LE CHEVALIER *frapant Rustaut.*

Taisez-vous, insolent.

RUSTAUT.

Fort bien. Il est un insolent, & c'est moi que l'on châtie de son insolence. C'est être bien injuste.

LE CHEVALIER.

Moi! je suis injuste.

RUSTAUT.

Parbleu, si vous n'êtes pas injuste, vous êtes donc bien mal-adroit, car aucun des coups n'a porté sur lui.

LE CHEVALIER.

Apprenez à respecter les lieux où vous êtes,

SCENE XV.

LE MARQUIS *en Coureur.*
RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur.*

TU es bienheureux que je ne lui aye pas appris toutes tes fripponneries.

RUSTAUT.

Ah! ne lui en dites rien, je vous prie.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ce ſera pour un autre tems, en cas que tu faſſes encore l'inſolent; maintenant il me prend envie de te rendre tous les coups que j'ai reçus.

RUSTAUT.

Vous n'aurez pas grande reſtitution à faire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

J'ai pourtant idée d'en avoir reçus quelques-uns.

RUSTAUT.

En aucune façon, & mes épaules vous aſſurent du contraire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je veux bien les en croire ſur ta parole, mais prens bien garde à l'avenir comme Monſieur frapera, car je remettrai ſur ton dos tous les coups qui ſeront tombés ſur le mien.

RUSTAUT.

Tout ce qu'il vous plaira, je ne suis pas à deux ou trois coups de bâton près.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marton que tu m'as peinte si aimable, & que je te défens désormais de regarder en face. (*A part.*) Allons bien plûtôt chercher la belle Finette, & lui déclarons ce que je sens pour elle.

SCENE XVI.

RUSTAUT *seul.*

ME voilà bien chanceux. Qui diable nous a amené ici ce maudit Coureur? J'enrage. Et si Marton..... Mais la voici.

SCENE XVII.

RUSTAUT, MARTON.

MARTON.

COmment, Monſieur Ruſtaut, vous ſçavez mon arrivée, & vous ne venez pas au-devant de moi ?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici.....

MARTON.

De l'argent ?

RUSTAUT.

Non, un ſoufflet & quelques coups de bâton que l'on m'a baillé pour l'amour de toi.

MARTON.

Comment donc ?

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un impertinent qui a la hardieſſe de vouloir t'aimer ?

MARTON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Eſt-ce un garçon bien fait encore, un homme de bonne mine ?

RUSTAUT.

Oh que nenni ; il n'eſt pas ſeulement des trois

quarts aussi gros que moi. C'est ce Coureur qu'on a reçû ce matin.

MARTON.

Et tu dis qu'il m'aime ?

RUSTAUT.

Il s'en pâme, & le tout sans te connoître. Tu vois que c'est un sot.

MARTON.

Oh que non. Il m'a déja vûe.

RUSTAUT.

Ah j'enrage ! il ne m'avoit pas dit cela. Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de te jamais regarder en face ; & moi, je te commande de lui tourner le dos quand tu le verras.

MARTON.

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas-tu ?

MARTON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Et il n'est pas ici.

MARTON.

Il pourroit venir, & je ne veux pas t'exposer à sa fureur.

RUSTAUT.

Ah traîtresse ! tu le fuis pour l'aller chercher.

MARTON *voyant venir le Marquis.*

Je resterai donc, puisque tu le veux.

RUSTAUT.

Fort bien, parce que le voilà.

SCENE XVIII.

LE MARQUIS, MARTON, RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Finette est apparemment auprès de la Présidente, & je ne puis lui parler; j'en suis au désespoir. Oh, oh, quel est donc ce petit tête-à-tête? N'est-ce point-là cette charmante Marton dont tu m'as parlé.

RUSTAUT.

Non, je vous assure. (*A part.*) Je le sçavois bien, qu'il ne la connoissoit pas.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi tout de bon, ce n'est point elle?

RUSTAUT.

Non, où le diable m'emporte.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Parbleu tu es bienheureux. Tu peux te guérir désormais de ta jalousie, car quelques appas que

puiſſe avoir ta Marton, je te proteſte que voilà la ſeule perſonne à qui je veux addreſſer mes vœux.

RUSTAUT.

Oh pour le coup je ne ſçais plus où j'en ſuis.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre Cocher ?

RUSTAUT.

Morgué ça me feroit jurer comme un Chartier.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et pourquoi ? puiſque je te laiſſe ta Marton.

RUSTAUT.

Et c'eſt là Marton elle-même, puiſqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

En ce cas là je te plains.

RUSTAUT.

Palſembleu je ne le ſuis pas tant que vous penſez ; & puiſqu'elle eſt aſſez perfide pour vous écouter, voila qui eſt fait, je prens mon parti. Madame a reçû ce matin une Finette qui vaut toutes les Martons du monde, je vais lui débrider de ce pas ma paſſion amoureuſe.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et attends, mon ami, attends.

RUSTAUT.

Non morbleu, j'ai pris le mords aux dents, & il n'y a plus moyen de me retenir.

SCENE.

SCENE XIX.

LE MARQUIS *en Coureur*, MARTON.

MARTON.

BOn, bon, laiſſez-le aller; dût-il enrager, vous me plaiſez mieux que lui.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oui, mais il va trouver Finette, & je crains...

MARTON.

Pour moi je ne crains rien, & je ſerai trop contente de vous avoir.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Mais encore un coup, s'il va déclarer à Finette... Ah! la voici, je reſpire.

SCENE XX.

LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, MARTON.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Mademoiselle Marton, Madame vous demande.

MARTON.

Oh qu'elle attende, j'ai ici d'autres affaires.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Elle veut absolument vous parler, & tout à l'heure.

MARTON.

Elle prend bien mal son tems. Monsieur Jolicœur, attendez-moi je vous prie, je reviens dans un moment ; & vous Finette, allez trouver Rustaut qui vous cherche.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Rustaut ?

MARTON.

Allez, allez, ne craignez point ma colere, je n'en ferai pas jalouse, & je vous l'abandonne de tout mon cœur.

SCENE XXI.

LE MARQUIS *en Coureur*, LA COMTESSE *en Suivante.*

LA COMTESSE *en Suivante. A part.*

QUe veut-elle par-là me faire entendre ? . . . . Mais je n'ai pas de curioſité de m'en éclaircir, j'ai bien une autre inquiétude depuis que le Chevalier nous a appris que ce Coureur étoit le Marquis de Floribel. Il m'aime me croyant Soubrette ; peut-être ne m'aimera-t-il plus quand il ſçaura qui je ſuis. Jolicœur, Madame, m'a chargé de vous dire que vous ne partiriez point.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah, belle Finette, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Comment donc ? vous diſiez tantôt que votre plus grand plaiſir étoit de courir.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il eſt vrai, mais, charmante Finette, je ſuis maintenant retenu par deux beaux yeux, dont le pouvoir arrête tous mes autres plaiſirs.

LA COMTESSE *en Suivante*

Marton a donc bien des charmes pour vous ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Marton ? O Ciel qu'allez vous penſer ! Par tout où vous êtes, en peut-on aimer d'autres que vous ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Quoi, c'eſt de moi que vous êtes amoureux ? En vérité vous vous adreſſez mal, car je ne ſçais pas encore ce que c'eſt que l'amour.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi, ſeroit-il poſſible ? Et c'eſt ce qui m'a fait tant courir juſqu'ici vainement, que la découverte d'un cœur qui n'eut jamais aimé. Mais il n'eſt pas naturel, que belle comme vous êtes, on ait été ſi long-tems à vous le dire, encore moins vrai-ſemblable que vous n'ayez pas pris plaiſir à entendre vanter votre beauté.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Quel plaiſir voulez-vous que j'aye pris à entendre dire que j'étois aimable, ſi ceux qui me l'ont dit ne l'étoient pas ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Une belle doit être toujours charmée de faire des conquêtes.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Cela peut contenter ſon ambition, mais cela ne l'engage pas à être ſenſible.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et quel mérite faudroit-il avoir pour vous plaire ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Il faudroit être fait à peu près comme vous êtes, mais en même tems sincére.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oh je le suis.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Il faudroit de plus, qu'un Amant fût en état de faire ma fortune, ou que je fusse en état de faire la sienne.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi si vous étiez dans un rang élevé, vous vous feriez un plaisir de faire le bonheur d'une personne que vous aimeriez? Par exemple un malheureux Coureur....

LA COMTESSE *en Suivante.*

J'en voudrois faire un Marquis.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah! pourquoi faut-il avec ces sentimens, qu'une si charmante personne soit réduite à servir! La Fortune est bien aveugle.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Trouvez-vous que la Fortune m'ait plus mal traitée que vous? & la condition de Coureur vous semble-t'elle beaucoup au dessus de celle de Soubrette.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoiqu'il en soit, je voudrois être au-dessous de ce que je suis, ou que vous fussiez au dessus de ce que vous êtes.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je ne comprens rien à ce que vous me voulez dire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah, que ne puis-je m'expliquer !

LA COMTESSE *en Suivante.*

Qui vous empêche ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

L'amour que vous m'inſpirez. Tant que j'ai été indifférent, jamais perſonne n'a debité la fleurette avec plus de facilité que moi auprès des Belles que je n'aimois point ; maintenant que j'aime véritablement, je n'ai plus d'éloquence pour le perſuader.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je ne hai pas cet aveu, & je m'expliquerai à mon tour, quand je vous connoîtrai tout à fait ſincére.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que voulez-vous dire ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Rien davantage pour le préſent. Je veux vous laiſſer faire vos réfléxions & reprendre vos ſens, vous en avez beſoin, s'il eſt vrai que vous aimiez pour la premiére fois. Adieu.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je n'ai point de réfléxions à faire ; je ſens que je vous aime, & que je vous aimerai toujours.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Et qui me le prouvera ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quelle preuve faut-il vous en donner ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Une fort naturelle. Il faut m'épouſer dans ce moment.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Dans ce moment ! il faut du moins propoſer la choſe à vos parens.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je ſuis ma maîtreſſe.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il faut pour votre ſûreté le conſentement des miens, je ne ſuis pas en âge.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je vous donne une diſpenſe, & je paſſe là-deſſus. C'eſt bien entre gens comme nous que l'on y cherche tant de façons.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Vous avez raiſon : il faut du moins envoyer chercher un Notaire à Paris.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Nous en avons un ici.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Parbleu cette petite perſonne là a réponſe à tout.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ah, vous commencez à réfléchir ! je veux bien vous en donner le tems ; mais ne me voyez de votre vie, que pour faire dans le moment ce que je vous demande. Adieu.

SCENE XXII.

LE MARQUIS *en Coureur, seul.*

HE' bien, Marquis, te voilà pris comme un sot. Tu as refusé jusqu'ici les partis les plus considerables; tu fuyois le mariage; tu croyois toujours badiner avec l'amour, & dans un moment il t'a réduit à choisir, ou d'épouser une Soubrette, ou de mourir de chagrin; car enfin je sens bien que je ne puis vivre sans Finette. Mais que diront mes amis? Que dira mon Oncle? S'il vouloit me deshériter, pour n'avoir pas voulu épouser la Comtesse Dorimene, que ne fera-t-il point quand il sçaura que je lui désobéis une seconde fois, pour épouser une personne d'un rang si bas?

SCENE

SCENE XXIII.

LE MARQUIS *en Coureur.*
LE CHEVALIER.

LE MARQUIS *en Coureur.*

AH, mon cher ami. Je mépriſois tantôt tes conſeils, mais j'ai beſoin maintenant que tu m'en donnes dans le triſte état où je ſuis; mais ſur-tout, ne me conſeille que ce que j'ai envie de faire.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien mon intention.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi! tu pourrois me conſeiller d'épouſer Finette.

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, ſi tu l'aime?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je l'adore.

LE CHEVALIER.

Epouſe la.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Mais mon Oncle y ſouſcrira-t-il?

LE CHEVALIER.

Je te répons de ſon conſentement.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oh, pour le coup ton amitié t'aveugle, & j'ai encore assez de raison pour n'en rien croire ; mais cela ne m'empêchera pas de passer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur dans un moment. Mais taisons-nous, voici la Présidente.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah ! je vois aussi mon adorable Finette.

SCENE XXIV.

LA PRE'SIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER.

LA PRE'SIDENTE *à part à la Comtesse.*

Laisse moi faire, je vais mettre ton Marquis *au Marquis.* à l'épreuve. Jolicœur, j'ai encore une fois changé de sentiment, & je trouve à propos que vous partiez tout à l'heure pour Bayonne.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Moi, Madame ?

LA PRE'SIDENTE.

Et qui donc ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah, Chevalier, je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous demande en grace qu'il ne parte point.

LA PRE'SIDENTE.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Une affaire ſérieuſe l'arrête ici ; il eſt amoureux.

LA PRE'SIDENTE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

De Finette. Il veut l'épouſer.

LA PRE'SIDENTE.

Comment donc, Chevalier, vous n'y penſez pas. Ignorez-vous que Finette eſt Demoiſelle, & que ſi des raiſons l'ont fait entrer à mon ſervice, ſa naiſſance l'empêche d'accepter un parti ſemblable.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Qu'entens-je ! Ah, ſerois-je aſſez heureux !

LA PRE'SIDENTE.

Comment, de quoi vous réjouiſſez-vous donc, Monſieur Jolicœur.

LE MARQUIS *en Coureur.*

De ce que Finette, Madame, eſt au-deſſus de ce que je la croyois.

LA PRE'SIDENTE.

Il me ſemble que vous devriez plutôt vous en affliger.

SCENE XXV.

LA PRE'SIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER, RUSTAUT, MARTON.

RUSTAUT.

MOnſieur & Madame, nous venons, Marton & moi, vous demander une petite récompenſe de nos ſervices.

LA PRE'SIDENTE.

Et quoi encore ?

MARTON.

Nous voudrions nous marier.

LA PRE'SIDENTE.

Je vous en ai déja donné la permiſſion, mes enfans, & je vous promets une centaine de piſtoles pour les frais de votre Nôce.

RUSTAUT.

Nous vous ſommes bien obligés ; ce n'eſt pas de

cela dont il s'agit. Nous venions vous prier de nous empêcher de nous marier enſemble, & de permettre que je troque Marton contre Finette, & que Marton me troque contre Jolicœur.

LA PRE'SIDENTE.

Ah, ah, celui là eſt nouveau.

RUSTAUT.

Que voulez-vous, c'eſt une petite inconſtance mutuelle que nous avons concerté enſemble.

LA PRE'SIDENTE.

Et ſur quoi, Monſieur Ruſtaut, vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous ?

RUSTAUT.

Parce que je la crois de bon goût, & que je me ſuis mis en ſa place. Si j'étois fille, je ne voudrois pas choiſir un mari d'une autre figure que celle que j'ai.

LA PRE'SIDENTE.

L'agréable figure !

RUSTAUT.

Je ſçais bien qu'elle n'eſt pas à la mode, mais elle n'en eſt pas moins rare.

LA PRE'SIDENTE.

Et vous Marton, qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouſer ?

MARTON.

L'amour qu'il m'a fait paroître, & la jalouſie qu'il a donné à Ruſtaut.

LA PRE'SIDENTE.

Que dites-vous à cela, vous autres.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRE'SIDENTE.

Et vous ?

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Que ſi j'avois à aimer, ce ne ſeroit pas Monſieur Ruſtaut.

RUSTAUT.

Parbleu tant pis pour vous : puiſque vous êtes ſi retive, il n'y a rien de fait, ç'a n'ira pas plus loin, & je reprens Marton.

MARTON.

Et moi je te reprens de même.

LA PRE'SIDENTE.

Pour vous, Monſieur Jolicœur, je ſuis fâchée que vous ne ſoyez pas d'une condition à épouſer Finette, car il me paroît qu'elle ne vous haiſſoit pas. Nous tâcherons de la marier au Marquis de Floribel qui m'étoit deſtiné ; quand il apprendra que je me ſuis donnée à un autre, & que Finette eſt d'une illuſtre famille, peut-être s'en contentera-t-il

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Madame, permettez-moi de vous dire, que de quelqu'éclat dont puiſſe briller votre Marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préférable à toutes choſes.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah belle Finette, c'en eſt trop ; il eſt tems de me découvrir ; vous voyez dans Jolicœur le Marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Seroit-il poſſible ?

RUSTAUT.

Peſte, j'ai bien ſenti que le ſouflet qu'il m'a donné étoit de qualité.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Cette avanture a lieu de vous ſurprendre.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Je ne ſuis pas plus ſurpriſe que vous allez l'être, en apprenant que Finette n'eſt autre que la Comteſſe Dorimene.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah quelle joye pour moi !

MARTON.

En voici bien d'un autre. Pardonnez-moi, Madame, ſi j'ai dit tantôt que la Comteſſe Dorimene étoit une folle, je ne croyois pas que c'étoit vous.

LA COMTESSE *en ſuivante, au Marquis.*

Oui, je ſuis Dorimene, qui ſous ce déguiſement voulois connoître votre cœur & votre perſonne ; heureuſe ſi le cœur eſt auſſi ſincere que la perſonne m'eſt agréable.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Votre perſonne m'a charmé ; & quand vous ne

ſeriez pas ce que vous êtes, mon cœur ne dédiroit point mes yeux.

RUSTAUT.

Parbleu, Marton, tu ſerois bien ſurpriſe, de trouver auſſi un Marquis ſous ma Caſaque.

MARTON.

Cela ſeroit plus extraordinaire, que de trouver un Cocher ſous un habit de Marquis.

RUSTAUT.

Allons, puiſque nous voila tous d'accord, ne ſongeons qu'à nous réjouir. Monſieur le Marquis, au moins point de rancune; & parce que nous avons uſé votre linge, n'allez pas par vengeance vous amuſer à chifonner celui de notre Ménagere.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Tu es un effronté Maroufle!

LE CHEVALIER *à la Préſidente.*

Votre oncle, Madame, n'aura rien à vous dire quand il ſçaura que le Marquis qu'il vous deſtinoit a pris un autre parti.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Pour moi je ſuis ſûr du conſentement du mien.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Et moi de celui de ma tante.

MARTON.

Et toi, Ruſtaut, n'as-tu point de parens?

RUSTAUT.

J'ai auſſi un oncle, mais je ne l'irai voir que huit jours après notre mariage.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Marquis, ma chere Comteſſe, en attendant que le Notaire travaille à votre Contrat, prenez part au Divertiſſement que j'ai fait préparer; il convient parfaitement à votre avanture, puiſqu'il roule ſur l'Ouvrage d'un Moment.

FIN.

DIVERTISSEMENT

Pluſieurs Habitans du Village, déguiſés de differentes manieres, entrent en danſant.

UN MUSICIEN *chante.*

TOut eſt dans la vie
Sujet au changement,
Tout eſt dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

Le plaiſir ſuccede au tourment,
Au plaiſir la mélancolie,
Le déſordre à l'arrangement,
Et la ſageſſe à la folie.

Tout eſt dans la vie
Sujet au changement,
Tout eſt dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

ENTRE'E.

RONDEAU.

UN MUSICIEN.

CE moment, où je vis Liſette
Folâtrant ſur l'herbette,
Hélas il s'offrit vainement,
Ce moment.

Trop timide Amant,
Je ne lui pris que ſa houlette,
Ah! que je regrette
Ce moment.

Si je la retrouve ſeulette,
Ah! j'emploirai bien autrement
Avec la folette
Ce moment.

ENTRE'E.

VAUDEVILLE.

A Ne plus aimer de la vie
Un cœur ſe réſoût vainement,
Sans ſçavoir pourquoi ni comment,
Il en reprend bien-tôt l'envie,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

L'ardeur qu'on croyoit éternelle
S'éteint quelquefois aiſément,
Mais ſouvent un embrâſement
Eſt cauſé par une étincelle,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Ce nouveau Parvenu qu'on loue
Nous éclabouſſe fierement,
Mais au premier évenement
Le voir retomber dans la boue,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Ah ! que dans l'amoureux myſtere
On trouve un doux amuſement.

Que le plaiſir en eſt charmant !
Mais hélas ! il ne dure guére,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Aux Plumets une Prude échape,
Aux gens de Robbe également,
Ils la pourſuivent vainement,
Mais un Petit-collet l'attrape,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

C'eſt l'ouvrage de Penelope
Qu'attaquer Iris ſans argent,
Elle eſt retive au tendre Amant ;
Mais qu'un Financier la galoppe,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Que l'Amour fait de diligence,
Ah ! que c'eſt un Coureur charmant !
Avec lui je cours hardiment ;
Quand j'ai fini je recommence,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Dans une ignorance ſévere
On tient un Agnès vainement,

D'une leçon de ſon Amant
Elle en ſçait autant que ſa Mere,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Qu'un Gaſcon faſſe des emplettes,
Il achette tout doublement;
Mais quand ce vient au dénoüment,
Un beau matin paye ſes dettes,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

L'Amant rebuté d'une Belle
Rarement court au changement,
Mais quand il eſt heureux Amant
Le voir devenir infidel,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Si pour d'autre mon Mari panche,
J'imiterai ſon changement;
Pourquoi s'affliger vainement,
Quand on peut prendre ſa revanche?
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Traverſez & la Terre & l'Onde,
Les cornes vont comme le vent,

Vous les recevez promptement.
Quand vous feriez au bout du Monde,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Si la Piéce vous a fait rire,
Il faut qu'elle ait quelque agrément,
Si vous en jugez autrement,
Meſſieurs, nous aurons à vous dire,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

FIN.

LE

LE BALLET
DES
XXIV. HEURES,
AMBIGU COMIQUE

Repréſenté devant SA MAJESTE'
à Chantilly, le 5. Nov. 1722.

Par l'Académie Royale de Muſique, les Comédiens François & Italiens.

PREFACE.

CE Ballet a été ordonné, inventé, composé, appris & représenté en moins de trois semaines; & quoique l'exécution dépendît de plus de deux cens personnes de différens talens, elle a été des plus régulieres. Cette espece d'Ambigu Comique a fort réjoui le Roi & toute la Cour: & c'est sur tout ce qu'avoit recommandé à l'Auteur le Prince Magnifique qui a donné ce Divertissement à SA MAJESTE'.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MARS, le ſieur Thevenart.
LA PAIX, Mademoiſelle Antier.
MINERVE, Mademoiſelle Miſnier.
UN CORIPHE'E, le ſieur Dun.
UN PLAISIR, le ſieur Tribou.

TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS, DE DRYADES, DE SILVAINS, ET DE NYMPHES DES EAUX.

Les Sieurs.	*Meſdemoiſelles.*
Mancienne.	Antier, cadete.
Ducheſne.	Julie.
Renier.	Du Courdrai.
Grenet.	Catin.
Deshayes.	Sourris, cadete.
Le Myre l'aîné.	Milon.
Le Myre le cadet.	
Corbie.	

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le lieu le plus agréable de Chantilly.

UN CORIPHE'E.

DRyades & Sylvains, ſortez de vos Forêts ;
Nymphes des Eaux quittez le ſein de l'Onde ;
Venez à ces auguſtes traits
Connoiſſez le Maître du Monde.

Il a d'un jeune Dieu le port & les attraits.
Que de Majeſté ! que de graces !
Son regard enchaîne les cœurs,

Doux Plaiſirs volez ſur ſes traces ;
De ſon nouvelle Empire annoncez les douceurs.

TROUPE DE PLAISIRS, de Silvains, de Driades & de Nymphes des Eaux.

UN PLAISIR.

On en goûte déja les heureuſes prémices ;
La Paix, la douce Paix, y fait regner les Jeux :
De ſon Peuple il eſt les délices ;
Quel Regne ſera plus heureux ?

LE CORIPHE'E.

Fortunés Habitans de ces belles Retraites,
Celebrez ce jour glorieux ;
Il honore à jamais ces lieux.
Par vos chants & ſur vos Muſettes,
Rendez-lui de vos cœurs l'hommage précieux ;

Cet hommage eſt aux Rois ce qu'eſt l'encens aux Dieux.

CHOEUR de Silvains & de Driades.

Fortunés habitans, &c.

MARS.

Hé quoi ! ſans m'appeller on fait ici des Fêtes ?
Mars a-t-il pû le ſoupçonner ?
Dans les jeux de LOUIS, ainſi qu'en ſes Conquêtes,
Je dois ſeul ordonner.

Taiſez-vous, timides Muſettes,
Vous amoliſſez mes Concerts ;
Eclatez, bruyantes Trompettes,
De vos ſons rempliſſez les airs,

Venez, brillez de tous vos charmes,

Honneurs, Gloire promiſe aux celebres Exploits ;
Non, non, ce n'eſt qu'au bruit des Armes
A frapper l'oreille des Rois.

Mais que prétend la Paix ? faut-il qu'elle raviſſe . . .

LA PAIX.

Fille du Ciel, Mere de la Juſtice,
Je la ſuis auſſi des plaiſirs ;
De leurs doux chants que l'écho retentiſſe ;
Quelle gloire que Mars aux Héros garantiſſe,
Je dois être toujours l'objet de leurs deſirs.

Fille du Ciel, Mere de la Juſtice,
Je la ſuis auſſi des Plaiſirs.

Que toujours ces heureux climats
Des Jeux, des Ris ſoient les aziles ;
Que toujours à ma voix dociles,
Ils y répandent leurs appas.

MINERVE.

MINERVE.

Fuyez, Mars, fuyez loin de la tranquille France ;
De ce Héros naissant respectez les Etats.
Les Vertus, les Talens, ont guidé son enfance ;
Si des Voisins jaloux irritent sa puissance,
Un Laurier à la main la gloire le devance,
Vous serez trop heureux de marcher sur ses pas.

CHŒUR DE JEUX, de Ris, & de Plaisirs, &c.

Fortunés habitans, &c.

LE CORIPHE'E.

Pour les plaisirs d'un Roi dont les vertus aimables
Nous assûrent des jours heureux,
Pendant le tems qu'il daigne accorder à nos jeux,
HEURES, partagez-vous en momens agréables.

Fin du Prologue.

Ce Balet eſt diviſé en quatre Parties.

Premiére Partie. LA NUIT.
Deuxiéme Partie. LA MATINE'E.
Troiſiéme Partie. L'APRESDINE'E.
Quatriéme Partie. LA SOIRE'E.

Le Prologue eſt de Monſieur D. L. F.

L'idée du Ballet, les paroles qui ſe chantent, & les diverſes petites Comédies & Scenes détachées qui ſe repréſentent par les Comédiens François & Italiens, ſont du ſieur LE GRAND, *Comédien du Roi.*

La Muſique eſt de la compoſition du Sieur AUBERT, *Intendant de la Muſique de* S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC.

Les Entrées ſont du Sieur BLONDY.

LE BALLET
DES
XXIV. HEURES,
AMBIGU COMIQUE.

Le Théâtre repréſente la Ville de Paris.

PREMIÉRE PARTIE
LA NUIT.

La Nuit paroît ſur ſon Char, Minuit ſonne; on entend un Carillon de toutes les Cloches de Paris.

L'HEURE DE MINUIT.
Le ſieur Manſienne

AU doux ſon
De mon Carillon,
Lorſque tout ſommeille,
L'Amour ſe réveille,
Au doux ſon

De mon Carillon.
Je n'endords que l'Amant barbon,
Le jeune a la puce à l'oreille
Au doux ſon
De mon Carillon.

PREMIERE ENTRE'E.

SIX HEURES de la Nuit tenant une Cloche d'une main, & un Marteau de l'autre, ſonnent à pluſieurs repriſes.

Meſdemoiſelles CORAIL, LA FERRIERE, DUVAL, LE MAIRE, DE LASTRE, DE REY.

SECONDE ENTRE'E.

DES CHAUVES-SOURIS.

Le petit JAVILLIER,
Mademoiselle PETIT.

Arlequin vient pour donner une Serénade à sa Maîtresse.

SCENES DES COMEDIES.

ACTEURS.

LA NUIT, PANTALON.

Monſieur RONDIN, Marchand,

Le Sieur LA TORILLIERE.

Madame RONDIN, ſa femme,

Mademoiſelle DU FRESNE.

COURTAUT.
Le Sr. LA TORILLIERE fils.
DE LAUNE.
Le Sr. FONTENAY.
(Garçons de Boutique.)

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN... *chante & adreſſe ces paroles à la Nuit.*

DEeſſe des Chauves-Souris,
Redoublez vos voiles ſombres;
Par le ſecours de vos ombres,
La nuit tous chats ſont gris.

Après qu'il a chanté il parle.

C'eſt ce qui me fait eſpérer que ma Maitreſſe me pourra prendre dans l'obſcurité pour Narciſſe, ou pour l'Amour même. Mais voici Trivelin.

SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

HE' bien, m'aménes-tu des Muſiciens pour ma ſerénade ? Leur as-tu dit que je voulois qu'ils me chantaſſent quelque choſe de boufon ?

TRIVELIN.

Ils ſeront ici dans un moment, mais je t'avertis qu'ils veulent être payés d'avance.

ARLEQUIN.

Ils ſont bien impertinens ! cela rompt toutes les meſures que j'avois priſes.

TRIVELIN.

Et quelles meſures ?

ARLEQUIN.

De ne leur rien donner.

TRIVELIN.

Et pourquoi ne leur rien donner ?

ARLEQUIN.

Parce que je n'ai rien.

TRIVELIN.

Hé bien, mon ami, quand on n'a rien il ne faut pas être amoureux, & encore moins ſe mêler de vouloir donner des ſerénades.

ARLEQUIN.

Mon cher Trivelin, prens pitié de mon amour, & donne moi un bon conseil pour trouver de l'argent.

TRIVELIN.

Oh ma foi, conseille-toi toi-même. Adieu.

ARLEQUIN.

Hé attends un moment, je me vais conseiller. (*A part*) Oui, non, fort bien, fort mal, si fait, nenni.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

ARLEQUIN.

C'est que le conseil est partagé.

TRIVELIN.

Dépêche-toi donc de conclure.

ARLEQUIN.

M'y voila.

TRIVELIN.

Hé bien, qu'est-ce que tu as enfin délibéré ?

ARLEQUIN.

Je vais te le dire, mais au moins je te prie de garder le secret.

TRIVELIN.

Ne crains rien, & dis-moi seulement ce que ton conseil a imaginé pour trouver de l'argent ?

ARLEQUIN.

De t'en emprunter.

TRIVELIN.

Ton conſeil eſt fort bon, mais les fonds manquent.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc?

TRIVELIN.

Empruntes-en au premier venu.

ARLEQUIN.

Emprunter de l'argent au premier venu à deux heures après minuit.

TRIVELIN.

Hé! mais c'eſt le moyen de n'être pas refuſé. J'entrevois une eſpéce de Bourgeois qui pourroit faire ton affaire.

ARLEQUIN.

Ne t'éloigne pas; quand il nous verra deux, cela l'engagera à faire les choſes de meilleure grace.

SCENE III.

Mr. RONDIN, *yvre.* ARLEQUIN, TRIVELIN.

Mr RONDIN, *yvre.*

PArbleu, je ne connois plus rien à Paris. C'eſt ſe moquer, que de fermer le Pont-Neuf à l'heure qu'il eſt, j'ai eu beau faire du bruit à la grille, perſonne n'a voulu m'ouvrir, & j'ai été obligé de retourner ſur mes pas pour prendre le grand tour.

TRIVELIN *bas à Arlequin.*

Bon ? il eſt yvre, voila bien ton affaire.

Mr. RONDIN.

Je n'ai jamais tant vû bâtir que l'on fait à préſent ; il m'a fallu venir juſqu'ici toujours en ſautant, & j'ai penſé ving fois me caſſer le cou.

TRIVELIN.

Il a pris apparemment l'ombre des lanternes pour des poûtres. Allons, parle-lui donc ?

ARLEQUIN.

Comment s'y prend-on pour emprunter de l'argent à un homme que l'on ne connoît point.

TRIVELIN.

On voit bien que tu n'es pas un Cadet de la

Garonne ; il faut lui parler honnêtement.

ARLEQUIN.

Bien honnêtement?

TRIVELIN.

Oui.

ARLEQUIN *donnant un coup de ſa batte ſur l'épaule de Rondin.*

Qui va là ?

Mr. RONDIN.

Chriſtophe Rondin, Marchand Drapier de la rue ſaint Honoré, à l'enſeigne de la Prudence.

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur Rondin, je ſuis votre ſerviteur.

Mr. RONDIN.

Ah, ah ! eſt-ce toi Courtaut ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur.

Mr. RONDIN.

Où eſt de Laune ?

TRIVELIN.

Me voici, Monſieur. Courtaut, de Laune ? il nous prend pour ſes garçons de boutique apparemment.

Mr. RONDIN.

Pourquoi n'avez-vous point de lumiére, vous autres ?

TRIVELIN.

Monſieur, elle s'eſt uſée en vous attendant.

Mr. RONDIN.

Ma femme eſt-elle couchée ?

ARLEQUIN.

Oh, il y a long-tems.

Mr. RONDIN.

Qu'on me donne un ſiége.

TRIVELIN.

Allons Courtaut, un ſiége à Monſieur.

ARLEQUIN.

Un ſiége dans la rue ?

TRIVELIN *bas à Arlequin.*

Ne vois-tu pas, ſot que tu es, qu'il croit être dans ſa chambre ? profitons de l'occaſion.

ARLEQUIN *bas à Trivelin.*

Oui, mais où lui trouver un ſiége ?

TRIVELIN.

J'en vais ſervir.

(*Trivelin ſe met à terre.*)

ARLEQUIN.

Allons, Monſieur aſſeyez-vous.

(*il l'aſſied ſur le dos de Trivelin.*)

TRIVELIN *bas à Arlequin.*

Morbleu il péſe comme tous les diables.

ARLEQUIN *bas à Trivelin.*

Laiſſe-moi faire, je vais bien-tôt le rendre plus léger.

Mr. RONDIN *aſſis ſur Trivelin.*

Parbleu, mes amis, c'eſt un grand plaiſir de boire, quand on ne s'en ſent pas.

TRIVELIN.

Oui, & je crois que vous ne vous ſouvenez pas ſeulement d'avoir bû.

Mr. RONDIN.

Qu'on me donne un bonnet de nuit.

ARLEQUIN *lui ôte ſon chapeau & ſa perruque, & lui met ſon petit chapeau ſur la tête.*

Le voilà.

Mr. RONDIN *en étendant ſa main, rencontre le viſage de Trivelin.*

Qu'eſt-ce que tu fais donc-là ſous ma chaiſe ?

TRIVELIN.

Je cherche votre pot de chambre.

Mr. RONDIN.

Je n'en ai que faire. Allons, qu'on me deshabille promptement, que je me couche.

ARLEQUIN *lui ſouillant dans ſa poche.*

Cela ſera bien-tôt fait.

(*Arlequin lui ôte ſon manteau, & le met à terre ; il lui ôte ſon habit, & le met ſur ſon corps, ayant quitté le ſien.*)

Mr. RONDIN.

Que fais-tu donc là ?

ARLEQUIN.

Je vuide vos poches, Monſieur, ſuivant la Délibération de mon Conſeil.

Mr. RONDIN.

Prens garde à ma montre.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *mettant la montre dans sa poche.*

Elle est en sûreté.

Mr. RONDIN *se léve.*

Qu'on me donne ma robe de chambre.

ARLEQUIN *lui mettant son habit d'Arlequin.*

La voilà, Monsieur.

Mr. RONDIN.

Hé que Diable, elle est bien courte ! c'est le manteau de lit de Madame Rondin. Allons, qu'on me couche maintenant.

TRIVELIN.

Mais il faut du moins vous deshabiller.

Mr. RONDIN.

Non, non, je veux me lever demain du matin ; je n'aime pas à garder le lit, moi.

TRIVELIN.

Tout comme il vous plaira, vous n'avez qu'à vous coucher.

(*Arlequin & Trivelin le couchent au milieu de la rue.*)

Mr. RONDIN *couché.*

Qui diable a fait mon lit aujourd'hui ? il est bien dur.

ARLEQUIN.

Le matelas a pourtant été bien battu.

TRIVELIN.

Ce qu'il y a de bon, c'est que les puces ne vous incommoderont pas.

Mr. RONDIN.

Il me ſemble que je ſens bien du vent.

ARLEQUIN *contrefaiſant le bruit que font les rideaux.*

On va vous tirer les rideaux, cric, cric, cric.

TRIVELIN *de l'autre côté.*

Cric, cric, cric. Ho ça, Monſieur, vous voilà bien couché, nous vous ſouhaitons une bonne nuit.

(*Trivelin met le manteau de Monſieur Rondin ſur ſes épaules, & l'emporte.*)

ARLEQUIN *bas.*

Allons trouver nos Muſiciens, nous avons maintenant de quoi payer la Serénade.

SCENE IV.

Monsieur RONDIN *seul.*

QU'on ne manque pas de m'éveiller à cinq heures.

SCENE V.

Monsieur RONDIN *couché*, Madame RONDIN, COURTAUT, DE LAUNE.

Me. RONDIN.

IL y a long-tems qu'il me semble entendre la voix de mon mari, me serois-je trompée ? Qu'en dites-vous de Laune ?

DE LAUNE.

Je crois l'avoir entendu aussi. J'ai envie d'aller au devant de lui.

Me. RONDIN.

Je crois que vous ne ferez pas mal.

DE LAUNE *tombant par dessus Mr. Rondin.*

Ouf, que diantre ai-je là rencontré !

Me. RONDIN.

Que vois-je ? c'eſt mon mari lui-même.

Mr. RONDIN.

Allons, Madame Rondin, venez vous coucher.

Me. RONDIN.

Je ne me trompe point. Hé ! d'où venez-vous dans un tel équipage ? venez-vous de courir le Carême-prenant ? qu'avez-vous fait de vos habits ?

Mr. RONDIN.

Demandez à Courtaut & à de Laune, ce ſont eux qui m'ont deshabillé.

DE LAUNE.

Vous vous mocquez, Monſieur, nous ne vous avons point vû depuis hier matin.

Me. RONDIN.

Ah mon mari eſt volé.

Mr. RONDIN.

Moi volé ! je me ſuis couché de trop bonne heure pour cela.

Me. RONDIN.

Miſéricorde ! il eſt yvre mort ; à peine peut-il parler.

Mr. RONDIN.

Moi yvre ? vous en avez menti, Madame Rondin, c'eſt une pituite qui m'eſt tombée dans la gorge.

Me. RONDIN.

Ah malheureuſe que je ſuis ! Relevons-le au plus

vîte, mes enfans, & le mettons dans son lit! il nous apprendra demain la mauvaise rencontre qu'il a pû faire.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

DE LAUNE.

AH Madame! voilà des drôles qui passent, qui ont, je crois les habits de Monsieur sur le corps.

Me. RONDIN.

Et tôt, courez après. Au voleur, au voleur, au guet, au guet.

DE LAUNE.

Ah fripons, nous vous tenons.

TRIVELIN.

Prenez garde à ce que vous faites, Messieurs, nous ne sommes pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Nous ne sommes que des gens à bonne fortune, qui venons donner une Serénade.

Me. RONDIN.

Mais vous avez cependant l'habit de mon mari, & son manteau.

ARLEQUIN.

Paix, taisez-vous, c'est pour n'être pas reconnus.

DE LAUNE.

Oh parbleu, Messieurs, vous les rendrez.

ARLEQUIN, TRIVELIN, Me. RONDIN *& ses garçons crient tous ensemble.*

Au guet, au guet, au voleur, au voleur.

LA NUIT *sur son char.*

Quel diable de charivari est-ce que tout ceci? Qui sont les insolens qui osent ainsi troubler le repos d'une si belle nuit?

TRIVELIN.

Ah! Madame la Nuit, vous êtes la Déesse des Larrons! prêtez-nous votre secours.

LA NUIT *dégringole de son Char.*

Si je descens là bas, je t'apprendrai.....

ARLEQUIN

Parbleu, Madame la Nuit a pensé se casser le cou.

LA NUIT.

Que le diable vous emporte, vous m'avez réveillée en sursaut; voilà mes chevaux partis, il faudra que je m'en retourne à pied, comme une guinguette qui vient de souper en ville.

ARLEQUIN.

Attendez, Madame, je vais vous reconduire.

TOUS ENSEMBLE.

Au guet, au guet, au voleur, au voleur.

ARLEQUIN *se débarasse de leurs mains, & les chasse tous à coups de batte.*

Bon, nous en voilà défaits. Commençons notre Serénade.

TROISIE'ME ENTRÉE.

ARLEQUIN & POLICHINELLE,
Les Sieurs DUMOULIN second,
& DUMOULIN trois.

TRIO d'un ARLEQUIN, d'un POLICHINELLE & d'un SCARAMOUCHE.

Les Sieurs MANSIENNE, TRIBOU,
& DUN.

TRiomphez charmante Brune,
Vos yeux frians
Sont plus brillans,
Que la Nuit sans clair de Lune.

SCARAMOUCHE.

A la Déesse des hiboux
On ne voudra plus rendre hommage;

Et

Et les plus amoureux matoux,
Dans leur tendre langage,
Ne diront qu'à vous
Miaous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Miaous, Miaous, Miaous.

QUATRIE'ME ENTRE'E.

DEs Oublieux qui se retiroient, rencontrent des Crieurs d'Eau-de-vie. Après s'être fait des présens réciproques de leurs Marchandises, ils se réjouissent de leur rencontre. Pendant qu'ils dansent, un Suisse mange leurs Oublies, & boit leur Eau-de-vie : ils s'en apperçoivent, & courent reprendre leurs Corbillons & leurs paniers, & sont chassés par le Suisse.

OUBLIEUX.

Les sieurs JAVILLIERS & MELION.

VENDEURS D'EAU-DE-VIE.

Les sieurs DUVAL & MALTERE.

CINQUIE'ME ENTRE'E.

LE SUISSE *Yvre avant le jour, qui finit la premiere partie.*

UN SUISSE,
le ſieur ANTHONY.

Universitas

II. PARTIE.

LA MATINE'E.

L'AURORE *paroît sur son Char.*

Mademoiselle DUPRE'.

LA Nuit a fait place à l'Aurore,
Le Soleil qui me suit, vient embelir ces lieux ;
A son divin aspect mille fleurs vont éclore.
Que tout l'Univers adore
Le plus puissant des Dieux.

PREMIERE ENTRE'E

D'ARTISANS *& gens de toutes sortes de métiers, qui s'assemblent pour travailler dès le point du jour.*

CHOEUR D'ARTISANS *qui chantent en travaillant.*

BRaves guerriers,
Travaillez pour la gloire.
Nous n'envions point vos Lauriers,
Dans nos métiers
Nous ne travaillons que pour boire.

ARTISANS.

Les sieurs MANCIENNE, DUCHESNE, RENIER, TRIBOU, GRENET, DESHAYES, DUN, LEMIRE, L. LEMIRE C. CORBIE.

FEMMES D'ARTISANS.

Mesdemoiselles MINIER, ANTIER, C. JULIE, DUCOUDRAI, CATIN, SOURIS, C. MILON.

SECONDE ENTRE'E.

DE MARECHAUX.

Le sieur DUMOULIN quatriéme, *seul.*
Les sieurs BLONDI & MARCEL.

TROISIE'ME ENTRE'E.

DEUX SAVETIERS.
Les ſieurs DUVAL & MALTERE.

DEUX SAVETIERES,
Meſdemoiſelles la FERIERE & de LASTRE.

ENFANS DE SAVETIERS.
Le petit JAVILIER & Mademoiſelle PETIT.

QUATRIE'ME ENTRE'E.

UN MARINIER.
Le ſieur LAVAL.

UNE MARINIERE.
Mademoiſelle CORAIL.

CINQUIE'ME ENTRE'E.

UN BOULANGER.

Le ſieur MILON.

UNE BOULANGERE.

Mademoiſelle REY.

Un Savetier chante en travaillant dans ſa Boutique, & fait ſifler ſa Linotte.

LE SAVETIER.

Le ſieur MANCIENNE.

SI-tôt que le Coq chante,
Je chante auſſi.
Du tems paſſé je n'ai point de ſouci,
De l'avenir point d'épouvante :
Le ſeul préſent me contente,
J'en jouis.
Quand le chagrin me tourmente,
Je le fuis.
Quand le plaiſir ſe préſente,
Je le ſuis.

SIXIE'ME ENTRE'E.

TOUS LES ARTISANS *enſemble.*

LE POINT DU JOUR.

Mademoiſelle ANTIER.

ASTre naiſſant, brillez, commencez votre cours,
Embraſez tous les cœurs de vos feux adorables;
Brillez, puiſſiez-vous toujours
Répandre en ces climats vos rayons favorables.
Brillez, puiſſiez vous toujours
Nous donner de beaux jours.

LE LEVER
DU SOLEIL.

SEPTIE'ME ENTRE'E.
DES HEURES *du jour.*

L'HEURE
DE L'AUDIENCE,
SCENES COMIQUES.

ACTEURS.

LE JUGE, le ſieur de la Thorilliere,

LES CONSEILLERS, les Sieurs le Grand, Dangeville, la Thorilliere le fils, Pantalon, le Docteur, Scapin, Mario, Paquetti.

L'ACCUSE', Arlequin.

UN EXEMPT, le ſieur Fontenay.

AMBOISE, Berger Sorcier, le ſieur Moligni.

Un Ami d'Arlequin & d'Amboiſe.

TRIVELIN.

L'HEURE DE L'AUDIENCE.

SCENES COMIQUES.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, AMBOISE.

TRIVELIN.

COmme le tems coule ! Il eſt déja dix heures au Soleil, c'eſt juſtement l'heure de l'Audience ; & l'on va comme je te l'ai dit, juger inceſſamment Arlequin ton ancien camarade, que le Guet a arrêté cette nuit.

AMBOISE.

La Juſtice eſt bien preſſée, & quel crime a-t-il donc commis ?

TRIVELIN.

Hélas ! ce n'eſt qu'une bagatelle, il a trouvé cette nuit une bourſe & une montre dans la poche d'un Marchand, & il a levé un manteau & un habit ſur le corps dudit Marchand, au lieu de le lever dans ſa boutique.

AMBOISE.

Voilà une belle affaire ! ce n'eſt tout au plus qu'une mépriſe.

TRIVELIN.

Cependant on parle de le pendre pour cela.

AMBOISE.

Voilà un plaiſant crime !

TRIVELIN.

Encore ne l'a-t-il commis qu'à demi ; j'étois de moitié, mais j'ai eu l'adreſſe de me ſauver.

AMBOISE.

A quel prix que ce ſoit, j'eſpere tirer Arlequin de ce mauvais pas.

TRIVELIN.

Ah ! mon cher Amboiſe, je ſçais que rien ne t'eſt impoſſible, & que tu es le plus fameux Enchanteur, & le plus redoutable Sorcier de tous les Bergers d'alentour. Mais il faut te hâter ; car les Juges s'aſſemblent ici dans le moment.

AMBOISE.

Hé ! qui ſont ces Juges ?

TRIVELIN.

Oh ! les plus ſérieux, les plus ſéveres & les plus rébarbatifs

rébarbatifs dont on ait encore entendu parler.

AMBOISE.

Laiſſe moi faire, je les rendrai bien-tôt goguenards ; je vais commencer par enchanter la Salle de l'Audience.

TRIVELIN.

Et que produira cet enchantement ?

AMBOISE.

Perſonne n'y pourra demeurer, qu'il ne lui prenne de momens en momens des démangeaiſons de chanter.

TRIVELIN.

Cela ſera aſſez nouveau, d'entendre juger un procès criminel en muſique.

AMBOISE.

Ce n'eſt pas tout. Quand la Sentence ſera prononcée, je viendrai avec ma muſette enchantée qui fait plus de bruit que trente inſtrumens à la fois, & qui produira ſur eux un effet aſſez bouſon. Il eſt vrai que ceux qui auront la tête plus forte que les autres, cederont plus tard aux charmes de ma muſette; mais ils auront beau faire, aucun n'y pourra réſiſter.

TRIVELIN.

Je les entends, jette promptement ton ſort.

AMBOISE *après avoir fait quelques tours de ſa baguette.*

Voilà qui eſt fait, éloignons-nous un moment, & tâchons d'avertir Arlequin qu'il ne s'inquiéte de rien.

(*Le Juge & les Conseillers entrent & prennent leurs places.*)

SCENE II.

LE JUGE, cinq CONSEILLERS.

LE JUGE.

MEssieurs, nous avons ici une affaire très-délicate à juger, & qui ne demandoit pas moins que des Juges vénerables comme nous : on vous a suffisamment rapporté l'affaire, & si vous le souhaitez, tout de nouveau on vous la rapportera.

UN CONSEILLER *chante.*

Tout comme il vous plaira.
Larira,
Tout comme il vous plaira.

LE JUGE.

Est-ce que vous extravaguez ?

IIe. CONSEILLER *chante.*

Allons guay, d'un air guay :
Allons guay, d'un air guay.

LE JUGE.

Que veut dire ceci ?

IIIe. CONSEILLER *chante.*

A la façon de Barbari mon ami.

LE JUGE.

Cela eſt nouveau.

IVe. CONSEILLER *chante.*

Oh oh oh tourlouribo,
Oh oh oh tourlouribo.

LE JUGE.

Cela ne s'eſt jamais vû.

Ve. CONSEILLER *chante.*

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

LE JUGE.

Oh aſſurément vous vous êtes tous en ivrés à la Buvette ? Comment eſt-ce que c'eſt ici le procès de l'A, E, I, O, U ? Qu'on faſſe entrer l'Accuſé ; celui-là n'aura pas envie de dire des chanſons.

SCENE III.

LES JUGES assemblés.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entre en chantant.*

ALlons, allons, allons à la Guinguette allons.

LE JUGE.

Ah ah! en voici bien d'un autre! Quoi malheureux, tu chantes, & tu seras peut-être pendu dans un quart-d'heure!

ARLEQUIN.

Quand je serai pendu, je ne chanterai plus.

LE JUGE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Mais, Messieurs, qui êtes-vous donc?

LE JUGE.

Nous sommes tes Juges.

ARLEQUIN.

Ma foi, je vous ai cru des Comédiens.

LE JUGE.

Comment! insolent, prendre des Juges vénérables comme nous pour des Comédiens?

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, Monſeigneur, je croyois vous avoir vû jouer à la Comédie le rôle de l'Avocat Patelin.

LE JUGE.

Comment! tu continues tes bouffonneries!

ARLEQUIN.

Ah! boufon vous-même, je crois que nous n'avons rien à nous reprocher.

LE JUGE.

Je te trouve plaiſant.

ARLEQUIN.

Parbleu dans votre genre vous êtes auſſi plaiſant que moi.

LE JUGE.

Allons au fait. Répond : n'as-tu pas volé cette nuit la montre, la bourſe, le manteau, & l'habit d'un Marchand?

ARLEQUIN.

Ah! Monſeigneur, ce Marchand-là eſt un yvrogne, il me les a donnés, & je les ai rendus de même à vos gens.

LE JUGE.

Tu les a rendus, parce que le Guet te les a repris.

ARLEQUIN.

Hé bien, il faut donc faire pendre le Guet.

LE JUGE.

Allons, Meſſieurs, aux opinions.

CHOEUR DES CONSEILLERS.

Nos avis se trouvent d'accord,
Et chacun de nous opine à la mort.

LE JUGE.

Que le diable vous emporte avec votre chienne de musique, vous me ferez à la fin perdre ma gravité : mais silence, je vais prononcer. (*Il tousse, il crache, & fait un prélude pour chanter.*) Hem, hem, hem, que veut dire ceci? je me sens des dispositions à chanter.... Résistons à ce charme : Sentence de mort en faveur de.... mais ma foi, je n'y peux plus tenir, le chant me gagne, & je crois que je serai contraint de prononcer la Sentence en bémol. Tachons cependant de ne pas donner dans ce ridicule.

(*En prononçant la Sentence, de tems en tems il lui prend des envies de chanter, auxquels il résiste jusqu'au dernier vers qu'il est contraint de dire en musique.*)

SENTENCE.

Pour réparation des faits
Mentionnés dans le Procès,
Notre Tribunal favorable
Voulant faire grace au coupable,
L'a condamné tout d'une voix....
D'être pendu pour la premiere fois.

ARLEQUIN.

Et si j'y retourne, vous m'envoyerez aux Galeres.

LE JUGE.

C'eſt à toi à être plus ſage à l'avenir.

SCENE IV.

UN EXEMPT, LES JUGES, AMBOISE, ARLEQUIN.

UN EXEMPT.

AH ! Meſſieurs, nous vous amenons ici un Berger qui ſe vante d'avoir jetté le ſort qui vous a tous fait chanter.

LE JUGE.

Ah quelle inſolence ! il faut qu'il ſoit auſſi pendu.

UN CONSEILLER.

C'eſt mon avis.

IIe. CONSEILLER.

C'eſt auſſi le mien.

ARLEQUIN *ſur la Sellette.*

J'opine du bonnet. Ah ! mon cher ami, que je vous ai d'obligation, de vouloir bien me tenir compagnie ! Je ſerois mort de chagrin d'avoir été pendu tout ſeul.

AMBOISE *bas à Arlequin.*

Ne te mets pas en peine, nous ne le ſerons ni

l'un ni l'autre, & je vais leur ſervir un plat de mon métier.

LE JUGE.

Allons, que l'on prépare tout pour leur ſupplice.

AMBOISE.

Hé ! Meſſieurs, doucement, accordez-moi du moins avant de mourir la conſolation de jouer encore une fois de ma chere Muſette.

LE JUGE.

On te l'accorde.

AMBOISE *à Arlequin.*

Ah ! voilà ce que je ſouhaitois, laiſſe-moi faire, je vais bien les réjouir.

(*Il joue de ſa Muſette un air lugubre.*)

ARLEQUIN.

Hé que diable ! tu diſois que tu les allois réjouir, & ta Muſette les endorts comme la plus belle cauſe.

AMBOISE.

Donne-toi patience. *Il continue de jouer de ſa Muſette, & joue un air plus gai. Deux Conſeillers ſe lévent, & ſe mettent à danſer ; enſuite deux autres, à la fin tous enſemble, juſqu'au Juge, qui ne peut réſiſter au charme de la Muſette, qui va toujours par gradation. Ils ſe prennent tous par les mains, & danſent en rond ; Arlequin au milieu danſe auſſi, & à la fin les chaſſe tous avec ſa batte. Ce qui finit la ſeconde Partie.*

III.

III. PARTIE.

L'APRESDINE'E.

L'HEURE DE MIDI.

Mademoiſelle JULIE.

A Mans contens,
Soyez conſtans
Ne changez jamais de demeure,
Etes-vous bien, tenez-vous-y,
Et n'allez point chercher midi
A quatorze heures.

PREMIERE ENTRE'E,

De CUISINIERS & de PATISSIERS.

Les ſieurs JAVILLIER, DESHAYES, GUERET, DUVAL, MALTERE, LAMOTHE.

LA BONNE CHERE,

le ſieur THEVENART.

QUand midi ſonne,
Les Gaſcons ne ſont pas au lit:
Son carillon leur donne
De l'apetit.
A l'odeur de la Cuiſine
Ils vont piquer les bons repas,
Et leur deviſe n'eſt pas,
Qui dort dine.

L'HEURE DU JEU,

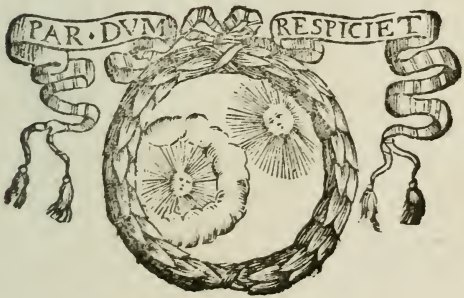
Mademoiſelle MISNIER.

Autour d'une table ronde
Je raſſemble ſans choix,

Le Prince & le Bourgeois ;
Quand l'un me rit, l'autre me gronde ;
On ne peut pas tout à la fois
Contenter tout le monde.

L'HEURE DE LA COMEDIE.

Les Comédiens François représentent une petite Comédie, qui a pour titre LES PANIERS, *dont l'action commence à cinq heures.*



LES PANIERS,

COMEDIE.

ACTEURS.

MADAME DE PREFANE', Mademoiſelle Dubreuil.

ISABELLE, *ſa Niéce.* Mademoiſelle Dangeville.

VALERE, *Amant d'Iſabelle*, le ſieur Dufreſne.

SOTTINOT, *Amoureux d'Iſabelle*, le ſieur Dangeville.

DORINETTE, *Filleule de Madame de Préfané*, Mademoiſelle le Grand.

MERLIN, *Valet de Valere*, le ſieur de Moligny.

GUILLAUME, *Portier de Madame de Préfané*, le ſieur le Grand.

PIQUEROSSE, *Cocher de Madame de Préfané*, le ſieur de Fontenay.

Madame VERTUGADIN, Madame FRICFRAC, *Marchandes de Paniers*, Mademoiſelle Dufreſne, Mademoiſelle la Mothe.

FRISEMOUCHE, LA FAMINE, *Laquais de Madame de Préfané.*

LES PANIERS, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, MERLIN.

VALERE.

ENfin nous voilà donc dans la maiſon où l'on tient l'aimable Iſabelle renfermée ; que veut dire ceci, nous ne trouvons perſonne à qui pouvoir parler ?

MERLIN.

Il eſt pourtant déja cinq heures, & c'eſt aujourd'hui jour de Concert.

VALERE.

Je ne vois aucun préparatif pour cela.

MERLIN.

Bon des préparatifs ! Sçavez-vous de quoi sont composés les Concerts qui se donnent ici toutes les semaines ? d'un violon ou d'une flute avec une basse de viole, & une voix ou deux ; on n'y chante le plus souvent que des Vaudevilles : Madame Préfané a pourtant la folie d'y inviter des personnes du premier rang.

VALERE.

Je lui passerois toutes ses extravagances, si elle ne traitoit pas sa niéce si cruellement.

MERLIN.

Elle a ses raisons, elle voudroit la contraindre par ses mauvais traitemens à retourner pour toujours dans son Couvent, afin de jouir des grands biens dont elle doit lui rendre compte.

VALERE.

Je veux à quelque prix que ce soit, tirer Isabelle des mains de cette vieille folle.

MERLIN.

Il n'est qu'un moyen, c'est de feindre de l'aimer comme nous l'avons concerté.

VALERE.

Mais cette femme, quelque ridicule qu'on me la peigne poura-t-elle jamais s'imaginer qu'un homme de mon âge puisse être si éperdûment amoureux d'elle ? Oh je n'aurai jamais le front de lui vanter sa beauté ? Je louerai, si l'on veut, son esprit, ses belles manieres, sa magnificence . . . .

MERLIN.

Sa magnificence! oh parbleu, c'eſt pour le coup qu'elle pourroit s'appercevoir que vous vous mocquez d'elle. Vous n'avez donc jamais vû l'Equipage de Madame de Préfané ?

VALERE.

Non.

MERLIN.

Oh ! il faut vous en faire le détail. Son Caroſſe eſt une eſpece de brouette, & ſon Cocher eſt un vrai Fiacre ; elle a deux Galopins pour Laquais qui ne font pas trente ans à eux deux ; mais en revanche les deux chevaux en font bien ſoixante.

VALERE.

Fort bien.

MERLIN.

Un ſoir il lui arriva une plaiſante avanture, ſes galopins lui avoient donné ſon congé, & étant obligée de rendre une viſite, & ne pouvant trouver de Domeſtiques, elle habilla en leur place deux bottes de foin qu'elle fit lier derriere ſon Caroſſe.

VALERE.

Quel conte !

MERLIN.

Ce n'eſt point un conte, c'eſt la vérité, & l'on ne ſe feroit jamais apperçû de la ſupercherie, ſi elle n'avoit ſur le champ intenté un procès à un Chartier, dont les chevaux avoient mangé un de ſes laquais.

VALERE.

Et n'a-t-elle point de femme auprès d'elle ?

MERLIN.

Elle n'a que ſa filleule âgée de douze ou treize ans, qui lui ſert de femme de chambre, parce qu'aucune fille raiſonnable ne veut entrer à ſon ſervice ; elle change preſque tous les jours de domeſtiques & ne les habille que tous les trois ans.

VALERE.

Je ne lui croyois point tout ce ridicule.

MERLIN.

Elle en a plus qu'on ne ſçauroit ſe l'imaginer : elle ne parle jamais d'elle-même qu'en ſe faiſant la réverence, & veut que ſes gens ne lui parlent qu'à la troiſiéme perſonne ; chaque fois qu'ils y manquent, ils ſont à l'amende d'une certaine ſomme ; ainſi plus on reſte à ſon ſervice, & plus on lui redoit en la quittant.

VALERE.

Voilà une belle maniere de payer des gages. Mais j'entens du bruit, & quelqu'un vient à nous.

MERLIN.

C'eſt cette petite fille dont je vous parlois, la filleule de Madame de Préfané.

SCENE II.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

DORINETTE.

DEmandez-vous ici quelqu'un, Meſſieurs ?

VALERE.

Ma belle enfant, nous venons pour voir Madame de Préfané.

DORINETTE.

Elle n'eſt pas au logis, Meſſieurs, eſt-ce quelque choſe qu'on lui puiſſe dire, j'ai l'honneur d'être ſa femme de chambre ?

MERLIN.

Monſieur n'a qu'une bagatelle à lui déclarer.

DORINETTE.

Et quoi encore ?

MERLIN.

Qu'il eſt paſſionnément amoureux d'elle.

DORINETTE.

Ah, ah, ah !

VALERE.

Vous riez : eſt-ce que cela n'eſt pas poſſible ?

DORINETTE.

Non ; Madame pouroit aiſément ſe le perſuader ; car elle s'imagine qu'on ne ſçauroit la voir ſans l'aimer : mais pour moi je n'en crois rien.

MERLIN.

Hé pourquoi ?

DORINETTE.

Parce qu'elle n'eſt pas aimable. Allons, allons, avouez-moi la dette, je ſuis bonne Princeſſe. Il y a quelqu'autre choſe qui vous amene ici.

VALERE *à Merlin.*

Merlin, lui avouerons-nous ?

MERLIN.

Pourquoi non, puiſqu'elle eſt ſi bonne Princeſſe.

DORINETTE.

Hé bien ! qu'eſt-ce ? vous ne dites plus rien ; à quoi révez-vous ?

VALERE.

Je ſonge qu'il n'y a que dix Louis dans ma bourſe ; & que je voudrois qu'il y en eût davantage.

DORINETTE.

On pourra vous faire crédit du reſte.

MERLIN.

La petite friponne entend à demi mot.

VALERE.

Si vous vouliez bien l'accepter.

DORINETTE.

Oui-da, j'ai toujours entendu dire qu'il ne falloit

jamais refuſer ſon étrenne, mais je me ferois conſcience de recevoir votre argent pour vous ſervir auprès de Madame de Préfané, & je vous le rends, ſi ce n'eſt pas ſa niéce Iſabelle à qui vous en voulez.

VALERE.

C'eſt elle-même que j'adore.

DORINETTE.

Et vous connoît-elle?

VALERE.

Je ne ſçai ſi elle me reconnoîtroit, elle ne m'a vû qu'une ſeule fois avec ma ſœur.

DORINETTE.

Quoi ſeriez-vous ce Valere dont elle m'a ſi ſouvent parlé, le frere de ſa bonne amie?

VALERE.

C'eſt moi-même.

DORINETTE.

Vous arrivez bien à propos, car un jour plûtard, un autre Amant vous en privoit pour toujours.

VALERE.

Un autre Amant?

DORINETTE.

Oui, un benêt d'Avocat, qui depuis huit jours lui fait des ſignes de ſa fenêtre; il avoit réſolu de l'enlever aujourd'hui.

MERLIN.

De l'enlever? la peſte!

VALERE.

Et l'aime-t-elle ?

DORINETTE.

Pas trop, cependant elle auroit consenti à tout, pour se tirer de l'esclavage où elle est : mais j'entens quelqu'un, c'est justement lui, cachez-vous, qu'il ne vous voye : je l'aurai bien-tôt renvoyé.

seule.

Mais avant que de le congedier, tâchons d'en tirer quelques plumes.

SCENE III.

SOTTINOT, DORINETTE.

DORINETTE.

AH ! c'est vous, Monsieur Sottinot, que venez-vous donc faire ici à présent ? Madame va rentrer, je vous en avertis, & si elle vous trouvoit dans sa maison seul avec moi, je serois perdue.

SOTTINOT.

Je n'ai qu'un mot à te dire, ma chere Dorinette, j'ai trouvé la meilleure invention du monde pour enlever Isabelle.

DORINETTE.

Hé comment ?

SOTTINOT.

Madame Vertugadin ſa marchande de Paniers, ſe charge de cette affaire, je l'ai gagnée à force d'argent.

DORINETTE.

Et comment prétend-t-elle faire?

SOTTINOT.

Ne t'en mets pas en peine, ſonge ſeulement à avertir Iſabelle.

DORINETTE.

C'eſt ce que j'ai bien de la peine à vous promettre.

SOTTINOT.

Pourquoi?

DORINETTE.

C'eſt que je ſuis payée pour ſervir un autre que vous.

SOTTINOT.

Mais tu ſçais que je t'ai payé le premier, & que tu me dois....

DORINETTE.

Oh! ce que je vous dois eſt une vieille dette, cela s'oublie aiſément, je viens de toucher de l'argent frais.

SOTTINOT.

Oh parbleu je n'en ſerai pas la dupe, en voilà encore du plus frais.

DORINETTE.

Voilà ce qui s'appelle entendre ſes interêts.

SOTTINOT.

Oh dame ! je ne ſuis pas un niais.

DORINETTE.

La peſte.

SOTTINOT.

Et dis-moi, mon Rival eſt-il plus beau que moi, plus gracieux ?

DORINETTE.

Ah que nenni ? c'eſt un jeune homme de vingt-cinq ans ou environ.

SOTTINOT.

Quelque jeune ſot ſans experience, je m'imagine cela.

DORINETTE.

Oui, & même fort timide.

SOTTINOT.

Fy, cela ne vaut rien. Je ſuis entreprenant moi. A-t-il de l'eſprit ?

DORINETTE.

Je ne ſçai pas, il parle fort peu.

SOTTINOT.

Ah ! pour moi je parle toujours, & quand je devrois dire une ſotiſe, je ne ſçaurois me taire auprès des femmes, je les éblouis de mon caquet.

DORINETTE.

C'eſt l'entendre.

SOTTINOT.

Oh ! pour cela je compte fort ſur mon eſprit ; il me

me vient de tems en tems de petits dictons les plus jolis du monde.

DORINETTE.

Je ne m'étois pas encore aperçûe de cela.

SOTTINOT.

C'eſt que tu es encore trop jeune pour t'y connoître ; mais ordinairement je ne dis pas un mot, que ceux à qui je parle, ne me rient au nez.

DORINETTE.

Vous réjouirez donc bien Iſabelle ?

SOTTINOT.

Je l'eſpere ; mais je vais trouver Madame Vertugadin, qui m'attend. adieu tu auras bientôt de mes nouvelles.

SCENE IV.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

VALERE.

NOus avons tout entendu ; quel peut-être son dessein ?

DORINETTE.

Je ne sçai.

MERLIN.

Je pense le deviner, & je le préviendrai sur ma parole ; nous avons aussi un Marchande de Paniers dans notre manche, Madame Fricfrac ; je vais lui donner les ordres nécessaires pour ce que je projette.

DORINETTE.

Mais ne quittez pas toujours votre premiere idée, & revenez ici, quand ma Maîtresse sera de retour ; faites-en bien le passionné, j'avertirai Isabelle de prendre pour elle toutes les protestations d'amour que vous ferez à sa tante.

MERLIN.

Laisse-nous faire, je seconderai Monsieur : mais je vais auparavant trouver Madame Fricfrac.

SCENE V.

DORINETTE *seule.*

IL me paroît que c'eſt un aſſez bon métier que celui d'intrigante ; je ne m'étonne pas ſi tant d'honnêtes gens s'en mêlent : mais voici le valet du Fermier de notre Terre de Préſané, que Madame a fait venir pour garder ſa maiſon !

SCENE VI.

DORINETTE, GUILLAUME.

DORINETTE.

AH! c'eſt vous, Guillaume.

GUILLAUME.

Oui, Madame m'a mandé de venir à Paris, pour me mettre à la porte, & je viens ſçavoir pourquoi elle me chaſſe.

DORINETTE.

Ah que vous êtes ſot, Maître Guillaume! quand Madame parle de vous mettre à la porte, c'eſt qu'elle veut vous faire ſon Portier.

GUILLAUME.

Ah! bon pour cela.

DORINETTE.

Auras-tu bien aſſez d'eſprit pour être Portier?

GUILLAUME.

Aſſez d'eſprit pour être Portier! morgué j'en ai ſeulement plus qu'il n'en faut pour être Suiſſe.

DORINETTE.

Mais il y a bien autre choſe; c'eſt qu'avec Madame depuis un tems, il faut parler un langage poli, auquel tu auras peut-être bien de la peine à t'accoutumer.

GUILLAUME.

Comment ; eſt-ce qu'elle a changé de langue, & qu'elle ne parle pas toujours comme à l'ordinaire ?

DORINETTE.

Ah ! que nenny.

GUILLAUME.

Morgué, les femmes de Paris ſont bien changeantes ; il y avoit trois ans que je n'y étois venu, & je n'y ai quaſiment rien reconnu; je ne parle pas des viſages, car ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on en change comme on veut ; mais morgué celles qui étoient blondes, ſont devenuës brunes ; celles qui avoient de grands cheveux n'on plus que des têtes de barbet ; celles qui avoient des clochers ſur leurs têtes, ſont racourcies d'un pied & demi ; & celles qui étoient menues comme des fuſeaux, ſont à préſent groſſes comme des tours.

DORINETTE.

Que veux-tu ? il faut ſuivre la mode.

GUILLAUME.

Qu'eſt-ce que c'eſt encore que ces petits coqueluchons de toutes les couleurs, qu'ils mettent ſur leurs têtes & qui font paroître les jeunes vieilles ?

DORINETTE.

Ce ſont des bagnolets.

GUILLAUME.

Cela eſt drôle; mais revenons à notre affaire qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage dont vous me parlez ?

DORINETTE.

C'eſt du françois, mais c'eſt qu'il ſe parle d'une maniere toute nouvelle.

GUILLAUME.

Morgué expliquez-vous.

DORINETTE.

Je crois que j'aurai bien de la peine à te faire comprendre cela ; ſçais-tu ce que c'eſt qu'une premiere, une ſeconde & une troiſiéme perſonne.

GUILLAUME.

Parguenne j'entens cela comme un & deux ſont trois.

DORINETTE.

La premiere perſonne c'eſt moi, la ſeconde c'eſt toi, la troiſiéme c'eſt un autre.

GUILLAUME.

Et qu'eſt-il cet autre ?

DORINETTE.

Pierre ou Jacques.

GUILLAUME.

Ah ! j'entens, Pierre ou Jacques, vous & moi, cela ne fait que trois.

DORINETTE.

Pour m'expliquer plus clairement, c'eſt qu'il ne faut jamais parler aux gens en face.

GUILLAUME.

Il faut donc leur tourner le dos ?

DORINETTE.

Ce n'eſt pas cela. Il faut leur parler comme s'ils n'y étoient pas : je vais t'en donner un exemple. Si Madame t'appelle.

GUILLAUME.

Ah ! j'entens, je ferai comme ſi je n'y étois pas.

DORINETTE.

Hé non ! butord : tu viendras, & tu ne lui dira pas : Que voulez-vous, Madame ? mais : Que veut Madame ?

GUILLAUME.

Ce ſera donc à vous que je demanderai cela ?

DORINETTE.

Hé non ! à elle-même.

GUILLAUME.

Je lui demanderai à elle-même, que veut Madame ; hé morgué il n'y a pas de raiſon à cela.

DORINETTE.

C'eſt le langage d'à préſent, à ce que dit Madame ; on a beau lui repréſenter que cette maniere de parler ne regarde que les perſonnes du premier rang, elle veut que l'on s'en ſerve à ſon égard, & ſur-tout ſes gens.

GUILLAUME.

Allons, tout coup vaille, à la bonne heure, on lui en baillera comme il lui plaira

DORINETTE.

Tu comprens donc bien ce que je te veux dire ?

GUILLAUME.

Oh qu'oui. Madame veut-elle ceci ? Madame veut-elle cela ? Que veut Madame ?

DORINETTE.

Fort bien. Mais voici Madame, & je n'ai point entendu son Caroſſe ; éloigne-toi je te préſenterai quand il en ſera tems.

SCENE VII.

Madame DE PRE' FANE', DORINETTE, FRISEMOUCHE, LA FAMINE portant la queue de Madame de Préfané.

Me. DE PRE' FANE'.

EN vérité cela eſt bien cruel, qu'il faille qu'une perſonne comme moi s'en revienne à pied ayant équipage.

DORINETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé à Madame ?

Me. DE PRE' FANE'.

J'étois allée, comme tu ſçais, lever des étoffes pour habiller mon monde.

DORINETTE.

DORINETTE.

Oui, chez les Marchands Privilégiés ſuivans la Cour.

Me. DE PRE' FANE'.

Je n'ai jamais été ſi houſpillée ; celui-ci me tiroit d'un côté, celui-là d'un autre ; nous avons ce qu'il faut à Madame : Madame n'a-t-elle beſoin de rien du nôtre. Ah ! les incommodes gens avec leurs civilités ridicules !

DORINETTE.

Hé bien ! Madame a-t-elle fait emplette à la fin ?

Me. DE PRE' FANE'.

Oh pour cela, j'ai des habits magnifiques, & qui ne paroiſſent pas ſeulement avoir été retournés.

DORINETTE.

Et de quoi ſe plaint donc Madame ?

Me. DE PRE' FANE'.

Quand je ſuis allée pour retrouver mon Caroſſe où je l'avois laiſſé, il n'y étoit plus, & je ſuis revenue à pied, comme tu vois.

DORINETTE.

Cela eſt chagrinant. Mais voici le Cocher de Madame qui lui en donnera des nouvelles.

SCENE VIII.

Madame. DE PRE' FANE', DORINETTE, PIQUEROSSE, Deux Laquais.

Me. DE PRE' FANE'.

HE' bien, Piqueroſſe, où étiez-vous donc fourré ? eſt-ce que mes chevaux ont pris le mors aux dents ?

PIQUEROSSE.

Hélas ! les pauvres chevaux de Madame ſont trop pacifiques pour cela ; bien loin d'avoir envie de courir, ils ne demandent le plus ſouvent qu'à ſe coucher.

Me. DE PRE' FANE'.

Pourquoi n'êtes vous donc pas reſté où je vous avois placé ?

PIQUEROSSE.

J'y étois bien auſſi, mais quatre Meſſieurs m'ont pris pour un Fiacre, & m'ont fait marcher de force.

Me. DE PRE' FANE'.

Comment ! prendre mon équipage pour un Fiacre n'en pouvoient-ils pas bien voir la différence ?

PIQUEROSSE.

La différence !

DORINETTE.

Sans doute, le Caroſſe de Madame n'a point de Numéro.

Me. DE PRE' FANE'.

Ils auront bien fatigué mes chevaux.

PIQUEROSSE.

Au contraire, ce ſont les chevaux de Madame qui les ont fatiqués, & de telle ſortes, qu'ils ont mieux aimé aller à pied, malgré la pluye ; ils ſont deſcendus du caroſſe en jurant & peſtant, & donnant cent fois au Diable l'équipage & ceux à qui il appartenoit.

Me DE PRE' FANE'.

Je ſuis au déſeſpoir de cette avanture. Mais que faites-vous donc là, vous autres ?

Ses Laquais mangent des pommes & des noix dans ſa queue, & s'en eſſuyent la bouche.

FRISEMOUCHE.

Nous dînons, Madame.

Me. DE PRE' FANE'.

Comment vous dînez ? en vérité je vous le conſeille de faire ſervir ma queue de nappe ?

LA FAMINE.

Il eſt plus de cinq heures, & nous n'avions pas encore mangé d'aujourd'hui.

DORINETTE.

Ces coquins là ne ſçauroient comprendre que quand on ne dîne point on en ſouppe mieux.

Me. DE PRE' FANE'.

Oh ! je vois bien qu'il faudra que je faſſe bien-tôt maiſon neuve. Cocher, allez donner du ſon & de l'eau à vos chevaux, pour les rafraichir.

PIQUEROSSE *en s'en allant.*

Oui, car ils ſont diablement échauffés.

Me. DE PRE' FANE' *à un Laquais.*

Friſemouche, allez au plus vîte chez ma Marchande de Paniers, qu'elle m'en apporte de toutes façons, & ſur tout de la derniére mode. Et vous, la Famine, allez attendre mes ordres dans l'antichambre. Que veut-on ?

DORINETTE.

C'eſt le Portier que Madame a fait venir de ſa Terre.

SCENE IX.

Me. DE PREFANE', DORINETTE, GUILLAUME.

Me. DE PRE'FANE'.

HE' bien, Maître Guillaume, aurez-vous assez d'intelligence pour garder ma porte, pour connoître ceux à qui il faut l'ouvrir, & ceux à qui il faudra la fermer ?

GUILLAUME.

Oui, la porte de Madame peut s'assûrer qu'elle sera toujours ouverte ou fermée selon les ordres que Monsieur Guillaume en recevra de Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Comment donc ! où Guillaume a-t-il appris en si peu de tems le langage de la Cour ?

DORINETTE.

Madame, je lui ai déja donné quelques leçons.

Me. DE PRE'FANE.

Je vous recommande au moins de ne laisser jamais entrer qui que ce soit sans me venir demander auparavant, Madame est-elle visible ? & de ne laisser sortir personne sans ma permission, sur tout ma Niéce ? je vous la consigne, entendez-vous ?

GUILLAUME.

La consignation de Madame est toute entendue par la seconde personne de Monsieur Guillaume, cela vaut fait.

Me. DE PRE' FANE'.

Allez donc prendre votre poste, & commencer à exercer votre charge. Et vous Dorinette, allez ouvrir à Isabelle, & dites-lui qu'elle se rende ici.

SCENE X.

Me. DE PRE' FANE' *seule.*

MAlgré ma précaution, je crains fort que quelque godelureau ne trouve l'occasion de lui parler en particulier, & ne lui fasse ouvrir les yeux sur les grands biens dont elle est héritiére, & dont j'ai joui jusqu'à présent.

SCENE XI.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE.

ISABELLE.

HE' bien, Madame, avez-vous réſolu de me tenir long-tems dans l'état où je ſuis?

Me. DE PRE'FANE'.

Comment donc! dans quel état? que vous manque-t-il? N'êtes vous pas logée, nourrie & vêtue comme moi-même? & y a-t-il mode nouvelle dont je ne vous faſſe auſſi-tôt part?

ISABELLE.

Hé! quem'importe d'être habillée à la mode, ſi perſonne ne le voit?

Me. DE PRE'FANE'.

Vous vous plaiſez à vous-même, n'eſt-ce pas aſſez?

ISABELLE.

Non, Madame, je vous avoue que je voudrois bien plaire à quelqu'autre.

Me. DE PRE'FANE'.

Hé bien! vous me plaiſez à moi.

ISABELLE.

Oh! je ſuis bien ſûre que non; ſi je vous plaiſois, vous ne chercheriez qu'à me plaire de même.

SCENE XII.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

ON demande à voir Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Qui ?

GUILLAUME.

Un laquais qui vient de la part de ſon Maître.

Me. DE PRE'FANE'.

Et quel eſt ſon Maître ?

GUILLAUME.

Il dit que c'eſt un beau Cavalier, dont le cœur eſt embaraſſé de la beauté des attraits des yeux de Madame ; je ne ſçais morgué comme il m'a ſagoté tout cela.

Me. DE PRE'FANE'.

Faites entrer ; c'eſt apparemment ce jeune homme qui me fit l'autre jour tant de mines à l'Opéra.

SCENE XIII.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, MERLIN.

Me. DE PRE'FANE'.

APprochez, mon enfant.

MERLIN.

Ah Ciel!

Me. DE PRE'FANE'.

Qu'eſt-ce?

MERLIN.

Ah! Madame, laiſſez-moi reſpirer; vos appas m'étouffent. Je ne m'étonne pas s'ils font extravaguer mon Maître, puiſque moi, chétif mortel, du premier aſpect ils m'ont penſé faire évanouir.

Me. DE PRE'FANE'.

Comment, mon ami, tu me trouve donc de ton goût?

MERLIN.

Je me donne au diable, Madame, ſi ma raiſon me laiſſoit aller la bride ſur le col, je crois, Dieu me le pardonne, que je ſerois capable de vous manquer de reſpect, & de vous faire une déclaration amoureuſe. Cela mériteroit cent coups d'étriviéres,

je le ſçais ; mais j'aimerois mieux les ſouffrir que de me taire.

Me. DE PRE' FANE'.

J'admire comment l'Amour étend ſon empire juſques ſur la moindre petite créature. Et quel eſt ton Maître, mon ami ?

MERLIN.

On le nomme le Chevalier Valere, Madame.

ISABELLE *à part.*

Valere ! qu'entens-je ?

MERLIN.

C'eſt le plus joli homme de France, & vous allez avoir bien des rivales, Madame.

Me. DE PRE' FANE'.

Et d'où lui eſt venu cet amour pour moi,

MERLIN.

Pour vous avoir vûe une ſeule fois, Madame : Vous vous promeniez aux Tuilleries, où tout le monde s'aſſembloit autour de vous pour vous admirer ; il traverſa la foule, & fut curieux d'admirer comme les autres ; mais hélas ! il fut bien payé de ſa curioſité. Depuis ce moment votre nom eſt tellement gravé dans ſon cœur, qu'il eſt devenu le refrain de tout ce qu'il dit ; il place par tout ſa charmante Madame de Préfané, il l'a compare à tout. Ce diamant brille comme Madame de Préfané ; ces tableaux ont le coloris de Madame de Préfané ; ſi Madame de Préfané étoit là ; ſi Madame de Pré-

fané étoit ici ; hé Palfrenier, donne de l'avoine à Madame de Préfané, dis-je à mes chevaux.

DORINETTE.

Voilà des distractions qui font bien de l'honneur à Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Elles marquent un cœur vraiment épris.

SCENE XIV.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, MERLIN, GUILLAUME.

GUILLAUME.

MOnsieur Valere demande Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Valere ! qu'il entre. Et vîte, Dorinette, de la poudre, du rouge, des mouches, & en quantité. (*Elle se met des mouches, du rouge & de la poudre en confusion.*)

MERLIN *l'arrêtant.*

Et doucement, Madame ; ayez pitié de mon Maître : n'augmentez pas tant vos attraits, surtout, ôtez cette grande mouche assassine, qui le fera expirer à vos pieds.

SCENE XV.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE, VALERE, DORINETTE, MERLIN.

ISABELLE.

AH! que vois-je, Dorinette! c'eſt le même dont je t'ai ſi ſouvent parlé.

DORINETTE.

N'en témoignez rien, prenez pour vous tout ce qu'il dira à votre Tante.

VALERE.

Quelle témérité à moi, Madame, pour vous avoir vûe une ſeule fois, d'oſer vous aimer! Je fais plus, je me préſente devant vous pour vous en faire l'aveu; Mais, Madame, pardonnez cette hardieſſe à l'excès de mon amour, il m'étoit impoſſible de vivre plus long-tems dans l'état cruel où vos regards m'ont réduit.

Me. DE PRE'FANE'.

Une pareille déclaration ne m'eſt pas nouvelle, & c'eſt aſſez le ſtile ordinaire de ceux que mes regards ont une fois bleſſés.

VALERE.

Ah! je me ſuis attendu auſſi à avoir bien des

rivaux à combattre, & bien des difficultés à surmonter.

Me. DE PRE' FANE'.

On tâchera de vous les applanir.

VALERE.

Quoi ! je pourrois espérer de posséder un jour une aussi charmante personne. Merlin, que dis-tu de ses yeux ?

MERLIN.

Ah ! Monsieur, ne m'en parlez pas, ils m'en ont déja donné pour mon compte.

VALERE.

Ce teint ?

MERLIN.

C'est une peinture.

VALERE.

Ne trouve tu pas dans toute la personne de Madame un éclat & un lustre ? . . .

MERLIN.

Que voulez-vous dire avec votre lustre ? elle en a plus de douze.

VALERE.

Vous ne me dites rien, adorable personne.

Me. DE PRE'FANE' *soupirant.*

Hélas !

ISABELLE.

Je crois, Monsieur, que ma Tante est fort sen-

ſible à l'ardeur que vous lui témoignez, & qu'une perſonne de votre mérite ....

Me. DE PRE' FANE'.

De quoi vous mêlez-vous? je vous trouve fort plaiſante, de venir ici interrompre mes ſoupirs.

ISABELLE.

Je croyois vous faire plaiſir d'expliquer à Monſieur vos ſentimens.

Me. DE PRE' FANE'.

Et qui vous les a dits?

ISABELLE.

J'en juge par moi-même, & ſi Monſieur m'aimoit .....

Me. DE PRE' FANE'.

Taiſez-vous.

MERLIN.

Madame a raiſon; & ce n'eſt pas à une novice comme vous à vouloir lui apprendre à faire l'amour. Paſſez de ce côté, & laiſſez-les ſeuls; les amans aiment le tête-à-tête.

VALERE.

Non, non, je ſuis bien aiſe que tout le monde ſoit témoin de mes tranſports amoureux.

Me. DE PRE' FANE'.

Mais il me ſemble que vous regardez ma Niéce avec bien de l'attention; vous me dites les choſes du monde les plus paſſionnées, & à peine vos regards tombent-ils ſur moi.

MERLIN.

Ce ſont ces diſtractions ordinaires dont je vous parlois toute à l'heure, & dont votre préſence devroit pourtant le guérir.

Me. DE PRE' FANE'.

L'abſence de ma Niéce l'en guérira mieux. Rentrez dans votre chambre.

MERLIN.

Oh, pour le coup, Madame, c'eſt ce que Monſieur ne ſouffrira pas; il vaut mieux qu'il remette ſa viſite à une autre fois, que de déranger rien ici. (*Bas à Valere.*) Croyez-moi, ſortons.

Me. DE PRE' FANE'.

Hé bien, voulez-vous rentrer dans votre chambre?

MERLIN.

Non, Madame, mon Maître ſçait trop bien vivre. (*Bas à Valere.*) Madame Fricfrac nous attend.

VALERE.

Sortons, puiſqu'il le faut, une autrefois je prendrai mieux mon tems.

Me. DE PRE' FANE'.

Ah! Valere, que faites vous? demeurez.

MERLIN.

Non, Madame, il ſortira; vos yeux ont aſſez verſé de poiſon dans ſon cœur pour aujourd'hui; pour peu que la doſe fût augmentée, il en créveroit & moi auſſi. Adieu, Madame.

SCENE XVI.

Madame DE PRE' FANE', ISABELLE, DORINETTE.

Me. DE PRE' FANE'.

AH ? impertinente, c'eſt vous qui êtes cauſe de ſon éloignement.

ISABELLE.

Moi, Madame !

Me. DE PRE' FANE'.

Je vous trouve bien hardie d'oſer lever les yeux ſur mes conquêtes. Oh ! vous retournerez dans le Couvent, & dès demain.

ISABELLE.

Mais, Madame, pourquoi vous obſtinez-vous tant à vouloir que je ſois Religieuſe, lorſque vous êtes dans le deſſein de vous marier pour la ſeconde fois ?

Me. DE PRE' FANE'.

C'eſt que je veux congédier le nombre des ſoupirans qui m'accablent, & leur fermer toute entrée à la fleurette.

ISABELLE.

Si c'eſt-là votre intention, Madame, un Couvent vous conviendroit mieux qu'à moi.

Me. DE

Me. DE PRE'FANE'.

Vous êtes aujourd'hui bien raiſonneuſe ?

DORINETTE.

C'eſt ce qui me ſemble.

SCENE XVII.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

ON demande ſi la vûe de Madame eſt viſible ?

Me. DE PRE'FANE'.

Et qui ?

GUILLAUME.

Une Marchande de mannequins.

DORINETTE.

De mannequins ! tu veux dire de Paniers ?

GUILLAUME.

Eh ! paniers & mannequins, n'eſt-ce pas la même choſe ?

Me. DE PRE'FANE'.

Faites entrer.

SCENE XVIII.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, Me. FRICFRAC.

Me. DE PRE'FANE'.

AH, ah! que vois-je? Ce n'eſt pas là ma Marchande ordinaire.

Me. FRICFRAC.

Je n'ai pas cet honneur, Madame, mais j'eſpére que quand mes Paniers auront eû une fois l'avantage de vous ſervir, vous ne voudrez pas en uſer d'autres.

Me. DE PRE'FANE'.

Et qui vous a envoyée ici?

Me. FRICFRAC.

Une Comteſſe de vos amies, Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

La Comteſſe de Pincemaille apparemment: ah! c'eſt une connoiſſeuſe en Paniers, je lui ſuis bien obligée. Comment vous appellez-vous!

Me. FRICFRAC.

La Veuve Fricfrac, Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Je me ſers ordinairement de Madame Vertuga-

din ; mais si vos Paniers me plaisent mieux que les siens, je vous préférerai à elle.

Me. FRICFRAC.

S'ils vous plairont mieux, Madame ? la Vertugadin se fournit chez moi ; je suis la bonne faiseuse au moins, vous les aurez de la premiére main.

Me. DE PRE' FANE'.

Voyons-les.

Me. FRICFRAC.

En voilà trois de la derniére mode, & à bon marché ; dix francs la piéce.

Me. DE PRE' FANE'.

Dix francs la piéce ? je les prends tous trois ; passez dans mon cabinet, je vais vous compter de l'argent. Dorinette, venez m'aider à essayer un de ces Paniers.

Me. FRICFRAC.

Madame, je crois que celui-ci ira à merveille sous l'habit que vous avez.

Me. DE PRE' FANE'.

Tandis que je vais l'essayer, Isabelle, voyez de ces deux, celui qui vous ira le mieux : je ne veux rien acheter, que je ne vous en fasse part, comme vous voyez.

SCENE XIX.

ISABELLE, VALERE, MERLIN, cachés sous les Paniers.

ISABELLE.

AH malheureuse Isabelle, où te vois-tu réduite! Est-il possible que Valere ne trouvera pas le moyen de me tirer de l'esclavage où je suis? Mais essayons un de ces Paniers, pour complaire à ma Tante. Ah Ciel!

VALERE *sortant d'un des Paniers.*

Ne craignez rien, charmante Isabelle, & pardonnez-moi ce que l'amour me fait entreprendre; je viens vous enlever de votre prison.

ISABELLE.

Ah! laissez-moi revenir de ma frayeur, avant que de vous parler.

VALERE.

Pourrez-vous consentir, Madame, que je vous délivre de la tirannie où l'on vous fait languir depuis si long-tems?

ISABELLE.

Ah! ne faites point d'éclat dans cette maison.

VALERE.

Ce n'est pas mon dessein, & je ne veux vous en

faire sortir que par stratagême, pourvû que vous y consentiez.

ISABELLE.

A quoi ne consentirois-je pas, pour m'arracher à la cruelle persécution de ma Tante? Mais la voici, cachez-vous au plus vîte :

(*Valere rentre sous le Panier.*)

SCENE XX.

Me. DE PRE'FANE' avec un Panier du dernier ridicule, ISABELLE, DORINETTE, Me. FRICFRAC.

Me. DE PRE'FANE'.

HE' bien ! ma Niéce, comment me trouvez-vous ?

ISABELLE.

Madame, je ne sçais pas les modes.

Me. DE PRE'FANE'.

Ce Panier me doit aller à merveille ; avez-vous essayé le vôtre ?

ISABELLE.

Non pas encore, Madame ; mais je crois que celui-ci (*montrant le Panier où est Valere*) me conviendroit assez ; il y aura pourtant quelque petite cérémonie à y faire auparavant.

Me. FRICFRAC.

Oh ! je comprens aiſément ce qu'il y manque, & j'aurai bien-tôt accommodé tout cela.

SCENE XXI.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, Me. FRICFRAC, GUILLAUME.

GUILLAUME.

MOrgué je crois qu'il pleut ici des Paniers, voilà encore une Marchande qui en apporte.

DORINETTE.

Ah ! tout eſt perdu.

Me. DE PRE'FANE'.

C'eſt Madame Vertugadin apparemment. Faites entrer.

DORINETTE.

Si Madame m'en vouloit croire, elle la renvoyeroit pour être venue trop tard.

Me. DE PRE'FANE'.

La vûe ne nous en coûtera rien.

SCENE XXII.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, Me. FRICFRAC. Madame VERTUGADIN, GUILLAUME.

Me. VERTUGADIN.

COmment donc, Madame, j'apprens en arrivant que vous m'avez changée ?

Me. DE PRE'FANE'.

J'en ſuis fâchée, Madame Vertugadin ; mais après tout vous êtes trop chere.

Me. VERTUGADIN.

La bonne marchandiſe ne ſe peut trop vendre, Madame ; eſt-ce là un des Paniers de Madame Fricfrac ?

Me. FRICFRAC.

Oui, qu'en voulez-vous dire, cela ne va-t-il pas à merveille à Madame !

Me. VERTUGADIN.

Oui, Madame a de l'air d'une porteuſe d'eau, j'en prens la compagnie à témoin.

DORINETTE.

Elle a plûtôt de l'air d'une Dame Gigogne, mais c'eſt la grande mode à préſent.

Me. DE PRE' FANE'.

Et toi Guillaume, qu'en dis-tu ?

GUILLAUME.

Hé, mais je trouve cela fort bien, excepté que Madame reſſemble comme cela à un pain de ſucre.

Me. VERTUGADIN.

Madame, eſſayez un des miens, je vous prie.

Me. DE PRE' FANE'.

Où ſont-ils ?

Me. VERTUGADIN.

Les voilà rangés ſur la droite ; regardez, d'un ſeul coup d'œil, vous en voyez la différence.

Me. DE PRE' FANE'.

Ils me paroiſſent aſſez galamment faits ; mais vous ne ſçavez pas que Madame me donne les ſiens à dix francs piéce.

Me. VERTUGADIN.

Ah ! s'il ne tient qu'à cela, je vous les donnerai au même prix, je ſuis autant en état de perdre qu'une autre.

ISABELLE.

Oh ! pour moi j'aime mieux les Paniers de Madame Fricfrac que les vôtres.

Me. DE PRE' FANE'.

Hé bien, accommodez-vous.

Me.

Me. FRICFRAC.

Tandis que Madame va eſſayer ceux de Madame Vertugadin, paſſez dans cette autre chambre, je vais vous eſſayer les miens.

(Madame Fricfrac ſort avec Iſabelle, & emporte le Panier où eſt Valere, & un autre où il n'y a rien.

SCENE XXIII.

SOTTINOT, MERLIN, chacun ſous un Panier.

SOTTINOT *ſortant la tête de ſon Panier.*

QUelle fantaiſie à Iſabelle de choiſir plutôt les Paniers de cette autre Marchande, que ceux de Madame Vertugadin ! je crains bien de m'être embarqué ici mal à propos.

MERLIN *ſortant la tête de ſon Panier.*

Bon ſoir, Camarade Panier.

SOTTINOT.

Ah ! que vois-je ! je ſuis trahi.

MERLIN.

Vous êtes bien impertinent, Monſieur le Mannequin, d'aller ſur nos briſées.

SOTTINOT.

Comment donc ſur vos briſées ? c'eſt moi qui ai

trouvé cette invention, & vous me l'avez dérobée.

MERLIN.

Ma foi, Monsieur l'Avocat, vous êtes pris pour duppe ; & dans ce moment Valere mon Maître enleve Isabelle.

SOTTINOT.

Hé ! morbleu cela ne sera pas ; & j'aime mieux que tout soit découvert, que de souffrir qu'on m'enleve ma Maîtresse à ma barbe.

MERLIN.

Nous ne craignons plus rien, & l'affaire est déja faite.

SOTTINOT.

Ah ! traître, il faut que je m'en vange sur toi.

MERLIN.

Doucement, Monsieur l'Avocat, avec moi vous perdrez votre cause.

(*Ils se battent.*)

SOTTINOT.

Ah ! morbleu, mon rabat est déchiré.

SCENE XXIV.

Me. DE PRE'FANE', DORINETTE, Me. VERTUGADIN.

Me. DE PRE' FANE'.

MIſéricorde, qu'eſt-ce que c'eſt que tout ceci ?

DORINETTE.

Ce ſont les Paniers de Madame Fricfrac qui ont pris querelle contre ceux de Madame Vertugadin.

Me. DE PRE' FANE'.

Au ſecours, au ſecours, Guillaume, Guillaume.

SCENE XXV.

Me. DE PRE'FANE', DORINETTE, Me. VERTUGADIN, GUILLAUME, SOTTINOT, MERLIN.

GUILLAUME.

COmment morgué ! voilà deux Paniers qui ſe battent ici tandis que les deux autres de la-bas ſe careſſent, & s'en vont gays comme des pinſons.

Me. DE PRE'FANE'.

Que veux tu dire ?

GUILLAUME.

Je veux dire que les deux paniers que cette Marchande remportoit, n'ont pas plutôt été hors de la porte, qu'ils ſe ſont mis à courir comme tous les diables ; ils ſont montés dans un Caroſſe qui les attendoit, & puis ſouette Cocher.

Me. DE PRE'FANE'.

Ah ! malheureux, ce ſera ma Niéce qu'on aura enlevée ; Ne te l'avois-je pas conſignée ?

GUILLAUME.

Oui, mais vous ne m'aviez pas conſignée des paniers.

Me. DE PRE' FANE'.

Allons, un Commiſſaire.

MERLIN.

Ne vous allarmez point, Madame : Valere mon Maître eſt un galant homme, il en uſera bien avec vous, & vous laiſſera jouir en paix des biens d'Iſabelle.

SOTTINOT.

Madame ſi vous voulez j'entreprendrai cette affaire, & la pourſuivrai en mon nom.

Me. DE PRE' FANE'.

Je n'ai que faire de vos pourſuites dans le tems que je connois que vous étiez ici pour le même deſſein ; je vois que mon plus court eſt de gagner l'amitié de ce Valere, j'aime mieux lui donner ma Niéce que de plaider.

DORINETTE.

Ma foi, Madame ne ſçauroit mieux faire.

MERLIN.

Pour le coup, Monſieur l'Avocat, vous voilà ſot comme un panier.

SOTTINOT.

Cela eſt vrai.

SCENE DERNIERE.

Me. DE PRE'FANE', GUILLAUME.

GUILLAUME.

VOilà des Ménétriers qui viennent pour commencer le Concert de Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Qu'ils entrent, & qu'ils commencent au plutôt; la Muſique pourra ſeule diſſiper le chagrin que m'a donné ce coup, dont je ſuis encore toute étourdie.

(*On entend un aſſemblage d'inſtrumens concertés ridiculement.*)

DIVERTISSEMENT.

DEUX MARCHANDES DE MODES

chantent enſemble.

IL faut qu'à la mode
Chacun s'accommode ?
Le fou l'introduit,
Le ſage la ſuit.

Ie. MARCHANDE.

Le Vertugadin ridicule
Dans nos jeunes ans,
Se porte à préſent ſans ſcrupule,
Comme au bon vieux tems.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode
Chacun s'accommode ;
Le fou l'introduit,
Le ſage la ſuit.

IIe. MARCHANDE.

Parures antiques,
Qui de nos critiques
Sentites les traits,
Vous pourrez déſormais
Encor dans nos boutiques
Etaler vos attraits.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode &c.

Ie. MARCHANDE.

Tous les affiquets
Et Colifichets
Qu'aujourd'hui l'on admire
A la Foire, au Palais,
Dans deux jours feront rire,
Et de la Satyre
Seront les objets.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode &c.

VAUDEVILLE.

JE ne ferai point d'autre Amant,
Que Tircis n'ait d'autre Maîtreſſe;
Mais je ſuivrai ſon changement,
S'il trahit jamais ma tendreſſe,
Qu'il en aime deux à la fois,
Je ne ſerois pas incommode,
Pour un amant j'en prendrai trois;
Il faut ſuivre la mode.

Iris coëffée en chien barbet,
Ceſſera bientôt de me plaire,
Quand elle met ſon Bagnolet,
Elle reſſemble à ſa grand'mere.
Lorſqu'en Amant ſenſé je veux
Blâmer cette étrange méthode,
Elle répond faiſant des nœuds,
Il faut ſuivre la mode.

Depuis un tems le Magiſtrat
Met d'une galante maniere
En pretintaille ſon rabat,
Son caſtor à la cavaliere:

Nos Juges, juſques aux barbons,
Ne veulent point ſentir le Code,
Et nous diſent pour leurs raiſons,
Il faut ſuivre la mode.

La vieille Aminte au tein uſé,
A fait recrépir ſon viſage;
A l'ombre d'un tignon friſé
Elle croit nous cacher ſon âge:
Cette folle avec ſon Panier
A l'air du Coloſſe de Rhode,
Et dit pour ſe juſtifier,
Il ſuivre la mode.

Autrefois de ſes blonds cheveux
Celimene faiſoit parure;
Mais à préſent elle eſt bien mieux,
Ayant mis bas ſa chevelure,
De cent mille brimborions
Sa tête aujourd'hui s'accommode;
Peut-on ſe paſſer de pompons?
Il faut ſuivre la mode.

GUILLAUME.

De Manant me voilà Portier;
Si de même toujours j'avance,
Je ſerai bientôt Financier;
Morgué que je ferai bombance,

Au fond d'un biau Caroſſe aſſis,
Je ſerai comme une Pagode ;
J'oublirai mes meilleurs amis,
Il faut ſuivre la mode.

Un Procureur notre voiſin,
Jaloux de ſa femme à la rage,
Se voyoit ſans bois & ſans vin,
Et tout manquoit dans ſon ménage,
A la fin réduit aux abois.
Il s'eſt rendu mari commode ;
Il y a du vin, & du bois,
Il faut ſuivre la mode.

SECONDE ENTRÉE.

THALIE,

Mademoiſelle PREVOST.

TROISIÉME ENTRÉE.

Des Petits Maîtres & des Clercs de Procureurs ſiflent Thalie & la contraignent d'abandonner la Scene.

QUATRIÉME ENTRÉE.

Les ſifleurs ſe rejouiſſent d'avoir troublé le Spectacle.

PETITS MAISTRES,

Les Sieurs MARCEL, LAVAL & DUPRE'.

CLERCS DE PROCUREURS,

DUMOULIN l'aîné, MION, DUMIRAIL.

CINQUIE'ME ENTRE'E.

Les SIFLEURS *ſont chaſſés par les* SAILLIES HEUREUSES *& les* FOLIES AGREABLES, qui ramenent THALIE ſur la Scene.

FOLIES AGREABLES,

Meſdemoiſelles DUVAL, DE REY, LA FERIERE, DE LASTRE, TIBERT & ROLAND.

IV. PARTIE.

LA SOIRE'E.

LA MUSE ITALIENNE.

Le ſieur THEVENART.

JE vous ameine ici la Troupe Italienne,
Elle vet à ſon tour
Paroître ſur la Scene
Dans ce charmant ſéjour.
Muſe Françoiſe, ſans ombrage,
Souffrez-moi dans ce jour
Parler votre langage;
Et que chacun de nous partage
La gloire d'amuſer une ſi belle Cour.
On aime en tout le changement,
Aux chagrins le mélange
Aporte du ſoulagement:
Et le plaiſir devient tourment,
A qui jamais n'en change.

Les Comédiens Italiens repréſentent une petite Comédie Françoiſe, qui a pour titre LES BROUILLERIES *ou* LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE, *dont l'Action commence à l'entrée de la nuit.*

LES

LES BROUILLERIES, *OU* LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE

COMEDIE.

ACTEURS.

PANTALON, Oncle de Lelio.
LELIO, Neveu de Pantalon, Amant de Silvia.
COURTAUDIN, Pere de Silvia, le sieur PAQUETTI.
SILVIA, fille de Courtaudin.
SPINETTE, Suivante de Silvia. Mademoiselle LALANDE.
ARLEQUIN, Valet de Lelio.
SCAPIN, autre Valet de Lelio.
TRIVELIN, Valet de Pantalon.
JASMIN, Laquais de Courtaudin.

LES BROUILLERIES *OU* LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

JE viens d'entendre sonner six heures, & l'on ne voit déja plus goûte. Pantalon notre Maître sera bientôt ici pour conclure le mariage de son Neveu Lelio avec Silvia fille de Monsieur Courtaudin le Greffier; si ce mariage se fait, le maraut de Scapin qui

a conduit cette intrigue, va épouser en même tems Spinette que nous aimons, & nous allons la perdre pour jamais : il faut, mon cher Arlequin, empêcher cela. Voyons qui réussira le mieux de nous deux ; travaillons chacun de notre côté à rompre le mariage de Lelio, pour rompre celui de Scapin, & quand nous ne serons plus que nous deux à disputer Spinette, nous tâcherons de nous accommoder.

ARLEQUIN.

Nous la tirerons à la courte-paille.

TRIVELIN.

Pour moi j'entreprens déja de brouiller Pantalon & Monsieur Courtaudin ensemble.

ARLEQUIN.

Et moi, Lelio & Silvia.

TRIVELIN.

Va donc employer tous les moyens d'y réussir. Voici déja Pantalon, commençons.

SCENE II.

PANTALON, TRIVELIN, UN LAQUAIS, portant un flambeau.

PANTALON.

HE bien Trivelin, as-tu vû Monsieur Courtaudin ?

TRIVELIN.

Non Monsieur.

PANTALON.

Comment ! tu ne l'as pas encore préparé à ma venue ?

TRIVELIN.

Non, & je vous attens ici, pour vous préparer à votre sortie.

PANTALON.

Que veux-tu dire ?

TRIVELIN.

Que Monsieur Courtaudin veut vous duper, & qu'il n'est pas si riche que vous pensez.

PANTALON.

Comment donc ! & tous ses parens dont il a hérité depuis peu ?

TRIVELIN.

Tous ses parens sont morts fort gueux.

PANTALON.

Cela n'est pas croyable; par exemple, ce Procureur.

TRIVELIN.

Il étoit honnête homme.

PANTALON.

Ce Médecin!

TRIVELIN.

Il ne prenoit de l'argent que de ceux qu'il guérissoit.

PANTALON.

Ce Notaire?

TRIVELIN.

Il ne signoit jamais que son nom.

PANTALON.

Ce gros Commis?

TRIVELIN.

Il se contentoit de ses appointemens.

PANTALON.

L'Intendant de ce jeune Seigneur?

TRIVELIN.

Son Maître a encore de quoi vivre.

PANTALON.

Et ce Marchand!

TRIVELIN.

Il est mort sans faire banqueroute.

PANTALON.

Allons, je n'en veux pas ſçavoir davantage & je vais défendre à mon Neveu de jamais remettre le pied dans cette maiſon.

SCENE III.

TRIVELIN.

CEla ne commence pas mal, continuons, bon, voici Spinette qui donne tout à propos dans mes filets.

SCENE IV.

TRIVELIN, SPINETTE un flambeau à la main qu'elle met sur son gueridon.

TRIVELIN.

BOn-soir, belle étoile chevelue qui me guide sans cesse.

SPINETTE.

Bon-soir, bon-soir, où est Pantalon? que dit Lelio? que fait Scapin?

TRIVELIN.

Toujours Scapin, cruelle! ah! si mon amour....

SPINETTE.

Oh! ne vient point m'étourdir de ton amour, je ne suis pas déja de trop bonne humeur.

TRIVELIN *soupire.*

Ouf.

SPINETTE.

Quoi tu soupires encore? je vais te planter-là.

TRIVELIN.

Ce n'est pas mon amour qui me fait soupirer à présent, c'est celui de Lelio.

SPINETTE.

SPINETTE.

Comment ?

TRIVELIN.

Pantalon ſon Oncle ne veut plus qu'il épouſe Silvia, & il vient de lui défendre de jamais mettre le pied ici.

SPINETTE.

Hé pourquoi ?

TRIVELIN.

Parce qu'il a fait réfléxion que tout le monde ſe moqueroit de lui, s'il ſouffroit que ſon Neveu épouſât la fille d'un Greffier.

SPINETTE.

Peſte ſoit du vieux fou, voilà une réfléxion bien impertinente.

TRIVELIN.

Quoiqu'il en ſoit, Lelio ne verra plus Silvia; & par conſéquent Scapin ne verra plus Spinette.

SPINETTE.

Ah ! Silvia en mourra de déplaiſir.

TRIVELIN.

Et je crois Lelio déja mort.

SPINETTE.

Pour moi, j'en ai le cœur ſi ſerré, qu'à peine puis-je reſpirer.

TRIVELIN.

Et moi j'en créve dans mes panneaux.

SPINETTE.

Ah je n'en puis plus !

TRIVELIN.

Allons courage, ma chere Spinette, tâche de t'évanouir, cela te soulagera.

SPINETTE.

Cette pauvre enfant ! qui s'attendoit à se voir unie à la seule personne qu'elle ait aimée jusqu'à présent !

TRIVELIN.

Ce malheureux Amant, qui va perdre pour jamais une Maitresse si chérie ! Hier encore, si tu t'en souviens, il lui prenoit les mains, & les baisoit si tendrement.

(*Il baise les mains de Spinette.*)

SPINETTE.

Hélas !

TRIVELIN *se jettant à ses genoux.*

Il se jettoit à ses genoux, & les embrassoit avec tant d'ardeur.

SPINETTE *s'attendrissant.*

Ah ! cela me fend le cœur.

TRIVELIN *se relevant.*

Puis se relevant avec transport, & marquant dans son geste plus d'amour que de retenue, il ne se connoissoit plus, & sa témérité ....

(*Il veut la baiser.*)

SPINETTE.

Lui attira un ſouflet.

TRIVELIN.

Celui-là n'étoit point de mon hiſtoire.

SPINETTE.

Mets-le en apoſtile.

TRIVELIN.

Ah cruelle.

SPINETTE.

Tais-toi, & apprends à mon Maître toutes ces belles nouvelles.

SCENE V.

Mr. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, JASMIN, avec un flambeau à la main, qu'il met ſur une table ou un guéridon.

Mr. COURTAUDIN.

AH! te voilà, Trivelin. Hé bien, le bon-homme Pantalon ſe rendra-t-il ici pour ſouper, comme il me l'a promis?

TRIVELIN.

Ah! Monſieur Courtaudin, depuis un moment le bon-homme Pantalon eſt devenu le plus mé-

chant diable qu'on puiſſe trouver parmi tous les bons hommes.

Mr. COURTAUDIN.

Qu'eſt ce que cela veut dire?

SPINETTE.

Cela veut dire que ce vieux fou a changé de ſentiment ſur les réfléxions qu'il a faites que ſon Neveu ſeroit deshonoré d'épouſer la fille d'un Greffier.

Mr. COURTAUDIN.

Comment, morbleu je le veux voir l'épée à la main.

TRIVELIN.

Ah! ah! ah! un Greffier l'épée à la main!

Mr. COURTAUDIN.

Vous êtes bien impertinent de rire, mon ami; ſçavez-vous que je ſuis au poil & à la plume? Mépriſer un Greffier! Je ſuis dans une telle colere, que je ne me connois pas.

SILVIA.

Mon Pere, ne vous fâchez point; Lelio ne peut pas mets de l'extravagance de ſon Oncle.

Mr. COURTAUDIN.

Je me moque de cela, & je ne veux de ma vie entendre parler ni de l'un ni de l'autre, que pour m'en venger; je vais de ce pas contremander la Fête & le Bal que j'avois fait préparer pour ce ſoir, & renvoyer le Notaire.

SCENE VI.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN.

SILVIA.

AH ! mon cher Trivelin : cours, je te prie dire à Lelio que pour tant de difficultés il ne se rebute pas, qu'il soit toujours sûr de mon cœur, & que bien loin d'obéir à son Oncle, il vienne tout à l'heure me parler, entens-tu ?

TRIVELIN.

Oui, Mademoiselle. (*à part.*) Allons bien plûtôt instruire Arlequin de ce que j'ai déja fait, & l'amener ici jouer son rôle à son tour.

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

AH ! je ſuis au déſeſpoir !

SPINETTE.

Je ne ſuis pas moins déſeſpérée que vous, car ſi vous n'épouſez point Lelio, il n'y a plus de Scapin pour moi.

SILVIA.

Quel contretems !

SPINETTE.

Oh ! il faut abſolument que le Diable s'en mêle.

SILVIA.

Mais crois-tu que Lelio obéiſſe tranquillement à ſon Oncle ?

SPINETTE.

Hélas ! que ſçait-on ? il a tant de ménagement à garder avec cet homme-là, qu'il ne faut répondre de rien.

SILVIA.

Quoi, je ne le reverrois plus !

SPINETTE.

J'en tremble ; mais nous allons ſçavoir à quoi

nous en tenir, voici Trivelin de retour, & même Arlequin.

SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

SILVIA.

HE' bien! Trivelin?

TRIVELIN.

Je viens de rencontrer Lelio, & l'ai voulu amener ici, comme vous le souhaitez.

SILVIA.

Hé bien!

TRIVELIN.

Il n'a jamais voulu y venir.

SILVIA.

Qu'entens-je!

SPINETTE.

Et qu'a-t-il dit pour ses raisons?

TRIVELIN.

Qu'il ne vouloit pas perdre les bonnes graces de son Oncle pour vos beaux yeux, qu'il trouveroit assez d'autres femmes sans vous, & que vous n'aviez qu'à prendre votre parti, comme il alloit prendre

SILVIA.

O Ciel, eſt-il poſſible !

TRIVELIN.

Demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

SPINETTE.

Et que dit Scapin à tout cela ?

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment c'eſt bien pis ; non content d'approuver ſon Maître : Va, Arlequin, m'a-t-il dit, je t'abandonne cette guenon de Spinette, fais en comme des choux de ton jardin, je te céde tous les droits que j'avois ſur elle.

SPINETTE.

Ah ! le double chien ! allons, Madame, ſoutenons l'honneur de notre ſexe, & mépriſons qui nous mépriſe, je ne ſonge déja plus à Scapin.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit cela.

SILVIA.

Ah ! Spinette, il me faudra plus de tems pour oublier Lelio ; rentrons dans ma chambre, que j'y pleure en liberté la perte d'un Amant ſi chéri.

SCENE IX.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN *riant.*

AH ah ah ! tout cela eſt drôle, ma foi, c'eſt un plaiſir de mentir, quand on a affaire à des perſonnes auſſi crédules. Mais voici Lelio ; je te laiſſe avec lui, employe tout pour l'empêcher de ſe juſtifier ſur ce que nous venons de dire à Silvia ; s'il lui parle, tout eſt perdu.

ARLEQUIN.

Laiſſe-moi faire.

SCENE X.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

MOn Oncle vient de me défendre de jamais parler à Silvia, mais cette défense m'a donné des aîles pour me rendre ici.

ARLEQUIN.

Ah, ah! c'est vous, Monsieur; que venez-vous donc chercher dans cette maison?

LELIO.

J'y viens assûrer Silvia que malgré les ordres de mon Oncle, je l'aimerai toujours.

ARLEQUIN.

Et votre Oncle ne vous a-t-il pas dit la raison qu'il avoit de vous défendre de la voir?

LELIO.

Non, il ne m'a point voulu donner d'explication là-dessus.

ARLEQUIN.

C'est qu'il a découvert que Silvia avoit un autre Amant.

LELIO.

Bon, quels contes! je devois l'épouser ce soir,

ARLEQUIN.

Il n'importe; moi qui vous parle, j'ai vû.

LELIO.

Et qu'as-tu vû?

ARLEQUIN *lui montrant la porte de la chambre de Silvia.*

Ce que je vois encore, une eſpéce de petit Maître, dont elle eſt amoureuſe à la folie, ne le voyez-vous pas?

LELIO.

Où?

ARLEQUIN.

Et là, à l'entrée de la porte de ſa chambre.

LELIO.

Moi, non je ne vois rien.

ARLEQUIN.

Vous avez donc la berlue, il y a un quart d'heure qu'il fait le pied de grue, en attendant que le pere rentre dans ſon cabinet.

LELIO.

Parbleu je ne vois rien, & je ne ſçaurois croire ce que tu me dis.

ARLEQUIN.

Pour vous convaincre, je vais entrer dans la chambre pour l'obliger à ſe retirer.

LELIO.

Je ne puis croire ce qu'il vient de me dire. Mais que vois-je? il n'eſt que trop vrai. Ah! perfide Silvia, ô Ciel! qui l'auroit jamais pû croire?

(Arlequin paroît vêtu en petit Maître d'un côté, & en Arlequin de l'autre ; de sorte que Lelio ne le voit que du côté où il paroît en petit Maître ; il traverse ainsi le Théâtre, ensuite il revient promptement près de Lelio en Arlequin.)

ARLEQUIN.

Hé bien, Monsieur, l'avez-vous vû ?

LELIO.

Hélas que trop pour mon malheur ; mais je voudrois bien lui parler.

ARLEQUIN.

Et tenez, le voilà qui vient de rentrer dans la chambre de Silvia.

LELIO.

Par où donc ? je ne l'ai point vû.

ARLEQUIN.

C'est que vous songiez à autre chose.

LELIO.

Je voudrois bien entendre leurs conversations.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire, je vais tâcher d'attirer Silvia ici ; il ne manquera pas de la suivre, & vous pourrez contenter votre curiosité ; mais cachez-vous bien.

LELIO.

Ne te mets pas en peine.

ARLEQUIN.

Et sur-tout ne faites point d'éclat, en cas que quelque chose vous chagrine.

LELIO.

Je n'ai garde, Silvia eſt chez elle, & cet éclat pourroit lui attirer quelques mauvais traitemens de la part de ſon Pere.

SCENE XI.

LELIO *ſeul.*

NOn, ingrate Silvia, quelques ſujets que vous me donniez de me plaindre, je n'en ferai retomber la vengeance que ſur moi. Mais voici la perfide, & mon Rival avec elle.

SCENE XII.

LELIO, SILVIA, ARLEQUIN,

Arlequin eſt au milieu du Theâtre ; habillé en Arlequin du côté de Silvia, & en petit Maître du côté de Lelio.

SILVIA.

OUi, voila qui eſt fini, mon parti eſt pris, & je ne ſonge plus à Lelio.

LELIO *à part.*

Il n'y a point d'énigme à cela.

SILVIA.

Et je t'aſſure que je veux le hair autant que je l'ai aimé.

LELIO *à part.*

Je t'aſſure ! Qu'entens-je ? Elle tutoye mon Rival, hélas ! elle ne m'a jamais fait une telle faveur.

SILVIA.

Tiens, voila la bague que Lelio me donna hier, je ne veux rien avoir qui vienne de lui.

LELIO.

Quoi, lui donner ma bague ! ah ! c'en eſt trop.

SILVIA.

Voilà auſſi toutes ſes lettres.

LELIO *à part.*

Sacrifier mes lettres à mon Rival ! ah ! ce coup eſt aſſommant.

SILVIA.

Tu ne douteras plus après cela que je ne ſois entiérement guérie de Lelio.

LELIO *à part.*

Il faut abſolument que cet homme ſoit un ſot, il ne lui répond rien ; mais la plus part des femmes ne regardent point aujourd'hui les hommes du côté de l'eſprit.

SILVIA.

Adieu, va t'en, ſi mon Pere te trouvoit ici, il pourroit ſoupçonner quelque choſe qui ne ſeroit pas à mon honneur.

SCENE XIII.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

AH ! c'en eſt trop, ma colére ne peut plus ſe contenir, vengeons nous d'un indigne rival.

(Lelio met l'épée à la main, & pourſuit Arlequin, le voyant toujours vêtu en petit Maître : Arlequin ſe retourne promptement, montrant à Lelio l'habit d'Arlequin.)

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, que faites-vous ?

LELIO.

Laiſſe-moi.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt point là ce que vous m'aviez promis.

LELIO.

Mais je veux du moins ravoir mes lettres & mon diamant.

ARLEQUIN.

Ah ! ma foi courez après.

SCENE.

SCENE XIV.

ARLEQUIN *seul.*

L'Amour & la jalousie donnent bien de l'esprit. Mais voici Scapin, il faut aussi lui donner son reste.

SCENE XV.

ARLEQUIN, SCAPIN,

SCAPIN.

QUel diable de tintamarre est-ce que tout ceci ? Je viens de rencontrer Lelio qui court comme un fou l'épée à la main, & personne ne fuit devant lui.

ARLEQUIN

Je le croi bien, puisqu'il fuit lui-même.

SCAPIN.

Il fuit ! il fuit donc devant son ombre, car personne ne le poursuit.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher ami, il y a ici un drôle qui fait fuir les gens de cent pas.

SCAPIN.

Et quel eſt-il ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'eſt un joli homme, mais il n'en eſt pas moins méchant.

SCAPIN.

Et où eſt-il ?

ARLEQUIN.

A la porte de la chambre de Silvia, & aſſomme tous ceux qui ſe préſentent pour y entrer.

SCAPIN.

Mais moi qui n'en veut qu'à Spinette.

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment c'eſt bien pis, il eſt encore plus jaloux de Spinette que de Silvia ; il ne veut pas qu'elle parle à perſonne.

SCAPIN.

Et que dit-il pour ſes raiſons ?

ARLEQUIN.

Il ne parle point, il ne répond qu'à coups de bâton.

SCAPIN.

Oh ! pour moi, il faut pourtant que je parle à Spinette, elle m'a donné un rendez-vous pour ce ſoir dans cette ſalle.

ARLEQUIN.

Dans cette Salle ?

SCAPIN.

Dans cette Salle même, & le signal pour la faire descendre, c'est que je toufferai trois fois.

ARLEQUIN *à part.*

Je suis bien aise de sçavoir cela..... (*à Sapin.*) crois-moi, remets ton rendez-vous à une autre fois.

SCAPIN.

Pourquoi ?

TRIVELIN

A cause de cet homme dont je t'ai parlé.

SCAPIN.

Oh! je me mocque de cela : haie, haie.

(*Arlequin suit Scapin, & passe promptement devant lui, se montrant en petit Maître, & le frape. Il fait plusieurs Lazis, se retournant, tantôt en petit Maître, & tantôt en Arlequin, frapant tantôt Scapin, & tantôt faisant semblant de se mettre entre deux.*

ARLEQUIN.

Hé bien! je t'en avois averti, tu ne m'as pas voulu croire, prends garde, le voilà qui revient à la charge ; hé, Monsieur, épargnez ce malheureux.

SCAPIN.

Je n'ai qu'un mot à dire à Spinettte. Haie, haie, haie.

ARLEQUIN.

Tu vois bien qu'il n'entend point raiſon.

SCAPIN.

Mais, Monſieur . . . à l'aide, à l'aide, au ſecours.

SCENE XVI.

ARLEQUIN, TRIVELIN, un Manteau ſur le nez.

TRIVELIN.

Est-ce là comme tu congédie ton monde ?

ARLEQUIN.

Tu vois, mais que veux tu faire de ce manteau ?

TRIVELIN.

Je l'avois pris pour jouer un tour à Scapin ; mais puiſque tu l'as ſi bien éconduit, je crois que je n'en aurai pas beſoin.

ARLEQUIN.

Ah ah ah ! je vais bien te faire rire.

TRIVELIN.

Ah ah ah !

ARLEQUIN.

De quoi ris-tu donc ?

TRIVELIN.

De ce que tu vas dire.

ARLEQUIN.

Hé tu ne ſçais pas encore ce que c'eſt ?

TRIVELIN.

Il n'importe, j'en ris d'avance, pour n'en être pas la dupe.

ARLEQUIN.

Comment ?

TRIVELIN.

C'eſt que j'y ſuis tous les jours attrapé, mille gens qui viennent vous dire ; je vais bien vous faire rire, & ſouvent ils vous font un conte à dormir debout.

ARLEQUIN.

Oh ! je te tiendrai parole ; apprens que Spinette avoit donnée un rendez-vous pour ce ſoir à Scapin.

TRIVELIN.

Hé bien ! par exemple, cela ne me fait point rire du tout ; & où étoit ce rendez-vous ? pour quelle heure ?

ARLEQUIN.

Pour huit heures, & dans cette Salle, il devoit touſſer trois fois pour ſignal.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas encore huit heures. Ah ! qu'il me vient une bonne idée pour lui jouer d'un tour.

ARLEQUIN.

Il m'en vient une bien meilleure qu'à toi.

TRIVELIN.

Quelle eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Dis-moi la tienne auparavant.

TRIVELIN.

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus.

TRIVELIN.

Hé bien garde ton ſecret, je garderai le mien; auſſi-bien maintenant que Lelio & Scapin ſont bannis de cette maiſon, nous devons travailler chacun pour notre compte auprès de Spinette.

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit, & je romps dès à préſent la ſocieté, adieu.

SCENE XVII.

TRIVELIN *seul.*

AH! trop heureux Trivelin, un de tes Rivaux a servi à te délivrer de l'autre, & tes affaires ne sçauroient mieux aller; je vais me trouver au rendez-vous à la place de Scapin, & peut-être..... Mais que vient faire ici Pantalon à l'heure qu'il est? que le diable l'emporte, il me va faire manquer mon coup.

SCENE XVIII.

PANTALON, TRIVELIN.

PANTALON.

JE viens voir si mon Neveu malgré ma défense... Ah ! c'est toi Trivelin ? que fais-tu ici ?

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur, vous venez bien mal à propos.

PANTALON.

Pourquoi ?

TRIVELIN.

Scapin a rendez-vous ici avec Spinette, apparemment pour renouer l'intelligence de Lelio avec Silvia ; que nous avons eu tant de peine à rompre.

PANTALON.

Ce coquin !

TRIVELIN.

Et je voulois dans l'obscurité tromper Spinettte en déguisant ma voix, & passant pour Scapin.

PANTALON.

Hé bien ! je ne suis point ici de trop, & je serai ravi d'entendre votre conversation ; j'aime les intrigues amoureuses, cela me rappelle mon jeune âge.

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur, vous allez tout gâter, vous ne pourrez

pourrez vous empêcher de touſſer ou de cracher.

PANTALON.

Ne crains rien.

TRIVELIN *lui donnant ſon manteau.*

Puiſque vous le voulez, Monſieur, ayez donc la bonté de me garder cela.

PANTALON.

Comment ! eſt-ce que tu me prens ici pour un homme à garder les manteaux ?

TRIVELIN.

Bon, il s'agit bien maintenant de cette délicateſſe, perſonne ne vous verra, je vais éteindre la lumiére.

PANTALON.

Parbleu, je joue ici un plaiſant perſonnage !

TRIVELIN.

Nous ne ſommes pas loin de l'heure du rendez-vous, & je me ſouviens du ſignal, touſſons trois fois ; hem, hem, hem.

SCENE XIX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, PANTALON.

ARLEQUIN *en femme.*

JE doute que Trivelin ait trouvé une meilleure invention que la mienne, pour attraper Scapin. Je contrefais la voix de Spinette comme un charme.

TRIVELIN.

Hem, hem, hem.

ARLEQUIN *en femme, contrefaisant la voix de Spinette.*

Est-ce toi, mon cher Scapin ?

TRIVELIN *contrefaisant la voix de Scapin.*

Est-ce toi, Mon adorable Spinette ?

ARLEQUIN *en femme.*

Hélas ! oui, c'est moi-même, que la pudeur & la crainte ont enrouée d'une maniére qu'à peine puis-je parler.

TRIVELIN.

Pour moi je déguise ma voix du mieux qu'il m'est possible, pour n'être point reconnu ; que dis-tu de ce maraut de Trivelin ?

ARLEQUIN *en femme.*

Ah ! c'eſt un coquin à pendre.

PANTALON *riant.*

Ah ah ah !

TRIVELIN.

Ah la maſque ! Et Arlequin, c'eſt un gourmant, un poltron.

ARLEQUIN *en femme*

Cela eſt vrai, il eſt pourtant aſſez joli homme d'ailleurs ; mais je n'aime que mon cher Scapin.

TRIVELIN.

Mais eſt-il bien vrai que tu m'aimes tant que tu dis ?

ARLEQUIN *en femme.*

A la rage, à la fureur, ou le Diable m'emporte.

TRIVELIN.

Oſerois-je, ma cher Spinette, prendre un baiſer ſur ta belle bouche ?

ARLEQUIN *en femme.*

Ah ! tu ſçais bien, mon cher Scapin, que tous mes attraits ſont à ton ſervice.

TRIVELIN.

Ah l'éffrontée ! mais profitons de ſon erreur, que diable veut dire cela, Spinette ſent le fromage ?

ARLEQUIN *en femme.*

C'eſt que j'en ai mangé. Oh ! pour cela je me munis toujours de bonnes odeurs, quand je vais en bonne fortune.

TRIVELIN.

L'odeur eſt agréable.

ARLEQUIN *en femme.*

Et je bois toujours un demi-ſeptier d'eau de vie ; ſans cela, je ne pourrois jamais venir à bout de ma pudeur,

TRIVELIN.

Je ne ſçavois pas que Spinette bût de l'eau de vie, & mangeât du fromage.

ARLEQUIN *en femme.*

C'eſt ce fripon d'Arlequin qui m'a miſe dans ce goût-là.

TRIVELIN.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ?

ARLEQUIN *en femme.*

Qu'as-tu donc, mon fils ? eſt-ce que ton bonheur t'endort ? Il faut que je te réveille par mes careſſes, & que par mille petits ſouflets....

TRIVELIN.

La peſte, ſes careſſes ſont diablement rudes !

ARLEQUIN *en femme.*

Il faut que je morde cette oreille appétiſſante.

TRIVELIN.

Ah ! j'ai l'oreille emportée, ce n'eſt pas abſolument là Spinette, fuyons.

ARLEQUIN *en femme.*

Non, s'il vous plaît, vous ne vous en irez pas, & l'on ne met pas ainſi l'honneur d'une fille en frais pour ſe moquer d'elle.

TRIVELIN.

Ah ! j'enrage, voilà de la lumiére.

ARLEQUIN *en femme*

Au ſecours, au voleur, au ſuborneur.

SCENE XX.

Mr. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN en femme, TRIVELIN, PANTALON,

Un valet apporte de la lumiére.

Mr. COURTAUDIN.

QU'eſt-ce donc que tout le bruit qu'on fait dans ma maiſon ?

TRIVELIN.

Que vois-je ? c'eſt Arlequin.

ARLEQUIN *en femme.*

Hé quoi ? c'eſt Trivelin ?

Mr. COURTAUDIN.

Arlequin en femme, Trivelin tout effrayé, qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

TRIVELIN.

C'eſt que nous avons fait tous les deux un qui-pro-quo.

Mr. COURTAUDIN.

Qu'eſt-ce encore que cette figure hétéroclite que je vois là derriere ?

TRIVELIN.

C'eſt mon porte-manteau.

Mr. COURTAUDIN.

Comment ! c'eſt Pantalon ; Vous êtes bien hardi, Monſieur, de venir chez moi, vous qui avez tant de mépris pour les Greffiers.

PANTALON.

Qui vous a dit cela ?

Mr. COURTAUDIN.

C'eſt Trivelin.

PANTALON.

Je ne vous mépriſe point, Monſieur ; & je n'ai rompu le mariage, que parce que j'ai appris que tous vos grands héritages n'étoient qu'en idée.

Mr. COURTAUDIN.

Qui vous a dit cela ?

PANTALON.

C'eſt Trivelin.

SCENE DERNIERE.

PANTALON, Mr. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, LELIO, SCAPIN, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LELIO.

JE reviens ici, pour ſçavoir ſi mon Rival.... Mais que vois-je ?

SILVIA.

Vous avez bonne grace, Monſieur, de nous venir encore braver, après tous les diſcours mépriſans que vous avez tenus de moi.

LELIO.

Qui vous a dit cela ?

SILVIA.

C'eſt Trivelin.

LELIO.

Il eſt vrai qu'en apprenant que j'avois un Rival...

SILVIA.

Qui vous a dit cela ?

LELIO.

C'eſt Arlequin.

SPINETTE *à Scapin.*

Et toi, traître, comment juſtifieras-tu ton pro-

cédé avec moi, & le mépris que tu as fait de mon amour ?

SCAPIN.

Qui t'a dit cela ?

SPINETTE.

C'eſt Arlequin.

ARLEQUIN *en femme.*

C'eſt Trivelin, c'eſt Arlequin ; vous verrez que nous aurons tout fait.

LELIO.

Quoi ! n'avez-vous pas ſacrifié mes lettres à mon Rival ?

SILVIA.

Moi ! je ne les ai données qu'à Arlequin avec votre diamant, pour vous les rendre.

LELIO.

Je commence à m'appercevoir que vous êtes deux fourbes fieffés.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai, nous ne vous avons dit à tous que des fauſſetés.

SILVIA.

Ah ! malheureux, pourquoi nous déſeſpérer de la ſorte ?

TRIVELIN.

Pour troubler le bonheur de Scapin, & empêcher qu'il n'épouſât Spinette que nous aimons tout deux.

LELIO.

Marauts, ne vous montrez jamais devant mes yeux.

PANTALON.

Monſieur, je ſuis fâché....

Mr. COURTAUDIN.

Monſieur, je ſuis au déſeſpoir.....

SPINETTE.

Meſſieurs, croyez-moi, vous direz tout cela là dedans, il ſuffit que voilà tout d'accord; Lelio épouſe Silvia, & Scapin épouſe Spinette. Voyez le petit Divertiſſement que mon Maître a fait préparer, le Bal commencera enſuite, après quoi nous ferons *médianoche*.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

DAns l'amoureuſe chaîne
Il faut des Rivaux envieux ;
Sans inquiétude & ſans peine,
Amans, vous ſeriez moins heureux.

Un bonheur ſans allarmes,
N'eſt pas le bonheur le plus doux,
Il perd de ſes charmes,
Si d'autres n'en ſont jaloux.

ENTRÉE.

VAUDEVILLE.

TRop amoureux d'une Maîtreſſe,
Qu'elle ſoit fidelle ou traitreſſe,
Je ne vois rien.
Ce qu'elle fait, ce qu'elle penſe,
Quand je ſuis dans l'indifférence,
Je le vois bien.

Qu'un vieux ſoupirant à lunettes,
S'amuſe à me conter ſornettes,
Je n'entends rien.
Mais qu'un jeune galant ſoupire,
Qu'il me regarde ſans rien dire,
Je l'entends bien.

Des faveurs que dans ma jeuneſſe,
L'Amour me prodiguoit ſans ceſſe,
Je ne ſens rien;
Ce qu'il m'a laiſſé de funeſte,
Rhumatiſme, goute, & le reſte,
Je le ſens bien.

A porter une rude chaîne,
A languir près d'une inhumaine,
Je n'entends rien :
Trop de réſiſtance m'étonne ;
Mais quand l'heure du Berger ſonne,
Je l'entends bien.

Quand on ceſſe d'être inhumaine,
Un Amant rompt bien-tôt ſa chaîne,
On ne tient rien :
Mais lorſque l'on a l'art de feindre,
Et qu'on le réduit à ſe plaindre,
On le tient bien.

Qu'à coups redoublés l'on m'éveille ;
Pour mes créanciers je ſommeille,
Je n'entends rien :
Quand c'eſt de l'argent qu'on m'apporte,
Pour peu que l'on gratte à ma porte,
Je l'entens bien.

Fin du Divertiſſement.

L'HEURE DU BAL.

ENTRÉE DE TOUS LES MASQUES.

Un ESPAGNOL, le ſieur Blondi *ſeul.*

HOMME DE COUR, le ſieur Dumoulin quatriéme.

DAME DE COUR, Mademoiſell Prevôt.

Un ESPAGNOL & une ESPAGNOLETTE, le ſieur Marcel, & Mademoiſelle Menès.

Un POLICHINELLE, le Sr. Dumoulin.

Une DAME GIGOGNE, le Sr. Dupré.

Un PETIT POLICHINELLE, & une PETITE GIGOGNE, le petit Javillier, & Mademoiſelle Petit.

Un MATELOT & une MATELOTE, le ſieur Laval & Mademoiſelle Corail.

Un SCARAMOUCHE & une SCARAMOUCHETTE, le ſieur Dezais & Mademoiſelle Delaſtre.

Un PIERROT & une PERRETTE, le ſieur Pierret, & Mademoiſelle de Rey.

ENTRÉE GÉNÉRALE,

Qui finit à Minuit la quatriéme & derniére Partie du Ballet des vingt-quatre heures.

FIN.

LE PHILANTROPE
O U
L'AMI
DE TOUT LE MONDE.
COMEDIE,

Repréſentée en 1724.

ACTEURS.

PHILANDRE, Ami de tout le Monde.
DURAMINTE, Femme de Philandre.
HORTENSE, Fille de Philandre & de Duraminte.
LISIMON, Amant d'Hortenſe.
CLARINE, Suivante de Duraminte.
L'ETRILLE, Cocher de Philandre.
FASTIDAS, Prodigue.
FORMICIN, Avare.
RONDIN, Sincere à contre-tems.
DOUILLET, Oiſif.
JASMIN, Laquais de Philandre.
Pluſieurs Laquais de Faſtidas, Perſonnages muets.

ACTEURS du Divertiſſement.

Un Prodigue. Un Avare. Un Joueur. Un Indiſcret. Un Flateur. Un Amoureux de lui-même. Un Yvrogne, & pluſieurs autres Perſonnages de divers caractéres chantans & danſans.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Philandre.

LE

LE PHILANTROPE
OU
L'AMI
DE TOUT LE MONDE.
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

EN vérité, Monsieur, vous avez eu bien tort de ne m'avoir pas mise plûtôt dans vos intérêts ; je vous aurois conseillé de ne pas tant différer à demander Hortense en mariage.

LISIMON.

Que veux-tu, ma chere Clarine ; ce n'eſt que depuis huit jours que j'ai le bonheur de la connoître ; ſon pere a toujours été depuis à la Campagne, & j'attendois ſon retour pour faire la démarche que je vais faire aujourd'hui.

CLARINE.

Mais Hortenſe devoit bien vous avertir que ſa Mere étoit la Maîtreſſe, & que ſon Pere ne ſuivoit que ſes volontés.

LISIMON.

Comme nous n'avons pû encore nous voir qu'en ſecret & rarement, les momens m'ont paru trop précieux pour les employer à autre choſe qu'à lui parler de mon amour ; & depuis quatre jours que je n'ai pû jouir de cet avantage, je ſuis dans des inquiétudes mortelles.

CLARINE.

Et c'eſt apparemment ce qui vous a obligé aujourd'hui, Hortenſe & vous, de vous adreſſer à moi. Vous en aviez beſoin, entre nous ; car depuis quatre jours les choſes ont bien changé de face. Hortenſe qui n'avoit qu'un bien médiocre, a tout d'un coup reçû une augmentation de dot de cent mille écus de la part d'un Oncle qui a fait fortune aux Indes.

LISIMON.

J'en avois déja entendu parler.

CLARINE.

Oui, mais vous ne sçavez pas que sur cette nouvelle, il se présente aujourd'hui des épouseurs en foule : & qu'il ne vous sera plus si aisé à présent d'obtenir Hortense, que lorsque vous étiez plus riche qu'elle.

LISIMON.

Mais, Clarine, on m'a assûré que Philandre son Pere arrivoit ce matin de la Campagne. Si je prévenois mes Rivaux en m'offrant à lui à son arrivée ?

CLARINE.

Et de quoi cela vous avanceroit-il ? Il vous accepteroit d'abord pour gendre, comme il feroit cent autres qui se présenteroient. Oh, je vois bien que vous ne connoissez pas le caractére de mon Maître. Sa philosophie ou plûtôt sa folie est de vouloir ne se chagriner de rien, & d'éviter toutes les occasions de chagriner les autres ; & ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle l'ami de tout le monde.

LISIMON.

Ce n'est pas un grand défaut que cette bonté d'ame.

CLARINE.

Oui, s'il n'outroit pas les choses, & si dans la crainte qu'il a de déplaire aux hommes il n'excusoit pas souvent en eux des défauts, & mêmes des vices condamnés par toute la terre. Car enfin, son trop d'indulgence ne laisse pas de lui donner un grand ridicule dans le monde ; mais le plaisant qu'il y a,

c'eſt que nous lui voyons en même tems approuver deux excès contraires. Ce qui fait dire à bien des gens que c'eſt une eſpéce de fou, qui par ſes paradoxes continuels, ſemble vouloir combattre & détruire toutes les opinions communes.

LISIMON.

Mais ſi on lui faiſoit un véritable affront, le ſouffriroit-il tranquillement ?

CLARINE.

Je penſe bien que non, & je le crois ſenſible au point d'honneur autant qu'un autre ; mais il ne le place pas où la plûpart des gens le veulent placer. Par exemple ; un jour ſa Femme voulant pouſſer ſa patience à bout, feignit d'en aimer un autre, & s'efforça de lui donner les plus cruels ſoupçons de ſa vertu ; elle me détacha vers lui pour ſçavoir de quelle maniére il prenoit la choſe ; comme je m'efforçois de mon côté de lui perſuader qu'il étoit dans le cas des maris infortunés, & qu'il devoit vanger ſon honneur outragé, il me répondit tranquillement qu'il ne ſe ſentoit pas d'humeur à ſe chagriner d'un mal qu'il n'avoit pas fait, & qu'il ne trouvoit pas plus de honte pour un honnête homme à avoir une femme infidelle, qu'une montre qui n'iroit pas juſte.

LISIMON.

C'eſt prendre aſſez bien les choſes.

CLARINE.

Bon, il pouſſa l'extravagance bien plus loin ;

voyant que je le plaignois : Il me ſoûtint qu'en ces occaſions les galans étoient plus à plaindre que les maris ; que les ſoins & les peines qu'ils ſe donnoient pour ravir le bien d'autrui, prouvoient que ce bien là leur manquoit pour être heureux ; & que les maris au contraire avoient ſouvent de trop de ce que les autres n'avoient pas aſſez.

LISIMON.

Tu me donnes-là une plaiſante idée de ſon caractére. Mais parle-moi d'Hortenſe. Crois-tu que ſon changement de fortune n'aura pas changé ſes ſentimens pour moi !

CLARINE.

Oh pour cela non, je vous aſſûre ; & lorſque ce matin elle m'a parlé de vous pour la premiere fois, c'étoit avec toutes les marques d'eſtime & de tendreſſe.... Mais la voici qui vous les exprimera mieux que je ne pourrois faire.

SCENE II.

LISIMOND, HORTENSE, CLARINE.

HORTENSE.

AH Lisimon, quel plaisir pour moi de vous trouver ici. Clarine vous a-t-elle appris le bonheur qui m'est arrivé depuis que je ne vous ai vû ?

LISIMON.

Ah Madame ! appellez-vous cette augmentation de fortune un bonheur, lorsqu'elle me fait naître un nombre de rivaux des plus redoutables ?

HORTENSE.

N'êtes-vous pas sûr de mon cœur ?

LISIMON.

Oui ; mais si j'en crois Clarine, vous n'êtes pas maîtresse de votre main ; & d'ailleurs je perds le plaisir que je concevois de vous sacrifier le peu de bien que je possède, & de vous voir tenir tout de moi.

HORTENSE.

Et vous m'enviez cet avantage à moi, qui ne souhaitois cette fortune considérable que pour vous en faire part ?

CLARINE.

Voilà de part & d'autre les plus beaux ſentimens du monde ; mais venons au fait. Je ne conſeille pas à Monſieur de vous demander en mariage, que tous ſes rivaux n'ayent été refuſés ; il n'eſt point connu ici ; il ſe donnera auprès de Madame votre mere quel caractére il voudra, & prendra un chemin tout oppoſé à celui que les autres auront pris pour ſe faire congédier. J'ai déja une idée en tête que je vous communiquerai dans le tems.

LISIMON.

Mais ſi avant ce tems, l'un de mes rivaux alloit être accepté.

CLARINE.

Soyez ſûr que Madame n'en acceptera aucun.

LISIMON.

Mais pourquoi ?

CLARINE.

Parce que ſûrement Monſieur les acceptera tous. Ne vous ai-je pas déja fait concevoir que c'étoit un homme qui ne pouvoit refuſer perſonne, qui ne vouloit point trouver de défauts dans autrui ; Et ſa femme au contraire, ſoit par tempérament, ſoit par malice, tâche d'en découvrir dans tout le monde. Examinez-vous bien auparavant que de vous offrir. Quelle eſt par exemple votre paſſion dominante ?

LISIMON.

Peux-tu me le demander ? l'Amour. J'adore l'aimable Hortenſe ; que pourra condamner Madame ſa mere dans cette paſſion !

CLARINE.

Oh ! bien des choſes vraiment. Elle examinera d'abord votre maniere d'aimer. Si vous aimez trop, elle craindra que vous ne deveniez mari jaloux ; ſi vous aimez foiblement, elle appréhendra que vous ne ſoyez mari commode. Ainſi des deux côtés hors de cour & de procès, & vos offres déclarées nulles. Mais je l'entens, retirez-vous, je vous rejoindrai dans un moment.

SCENE III.

CLARINE *ſeule.*

CEs pauvres enfans, cela me fait pitié, & indépendamment du préſent conſidérable que Liſimon vient de me faire, je me ſens toute l'inclination poſſible à lui rendre ſervice.

SCENE IV.

DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

AH Messieurs les Epouseurs vous n'avez qu'à venir vous présenter, je vous attens de pied ferme; tant que ma fille n'a eu que sa beauté en partage aucun n'a remué, & maintenant qu'elle a cent mille écus en mariage, vous venez de toutes parts vous offrir en foule. Oh j'y regarderai d'aussi près que vous; à présent que me voilà en état de choisir, on n'obtiendra ma fille qu'à bonnes enseignes.

CLARINE.

Ma foi, Madame, ce sera fort bien fait d'éplucher tous ces petits Messieurs là, & de les examiner à fond sur leur bien, sur leur figure, sur leur conduite..

DURAMINTE.

Et sur-tout sur leurs caracteres. Ils sçavent que mon mari arrive ce matin de sa maison de campagne; & je ne doute point que tous ceux dont on m'a déja parlé, ne viennent aussi-tôt lui demander sa fille en mariage; mais je les veux tous passer en revûe les uns après les autres, & sur le moindre défaut que j'y découvrirai, au rebut, au rebut. Heureuse si quelqu'un d'eux me pouvoit fournir l'occasion d'en-

trer en dispute avec mon mari.

CLARINE.

Hé Madame! sans vous attacher à vouloir quereller avec votre Epoux, n'avez-vous pas dans votre maison assez d'autres sujets dignes de votre colere ? des Valets étourdis & fripons ; un Cocher yvrogne, des Chevaux retifs : N'en est-ce pas assez pour donner carriere à votre humeur pétulante, sans me compter moi, qui suis peut-être la plus obstinée Soubrette que vous puissiez jamais rencontrer.

DURAMINTE.

Et c'est ce qu'il me faut, que des personnes comme toi, & non pas un mari comme celui que j'ai, le plus flegmatique & le plus indolent de tous les mortels. Ah l'insipide societé que celle d'un homme qui ne s'émeut de rien! J'aimerois mieux je pense, un mari qui s'emportât contre moi jusqu'à me battre, que de n'être jamais contredite :quand je me sens en humeur de quereller, je veux que l'on me donne ma replique.

CLARINE.

Cela est naturel : mais Monsieur ne vous la donne-t-il pas assez en approuvant ce que vous condamnez ?

DURAMINTE.

Oui ; mais c'est avec un sang froid qui me desespere, & je voudrois du moins qu'il se fachât.

CLARINE.

Il le faut avouer : vous êtes à plaindre de ce côté-là, depuis dix-ſept ans que vous êtes en ménage, n'avoir pû parvenir encore à faire enrager votre mari une ſeule fois, lorſque mille femmes qui ne vous valent pas, n'ont point tous les jours de plus agréables paſſe-tems.

SCENE V.

DURAMINTE, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

MAdame, voilà Monſieur qui vient d'arriver.

DURAMINTE.

Bon, tant mieux, je vais l'attendre ici pour le quereller plus à mon aiſe. Nous allons voir avec quelle tranquilité d'eſprit il apprendra tous les déſordres que le hazard a fait arriver dans ſa maiſon depuis ſon abſence. Laiſſe-nous & donne ordre là bas qu'on faſſe monter ici tous ceux qui demanderont à nous parler.

CLARINE *à part.*

Allons d'abord trouver nos Amans, & les inſtruire

de ce que j'ai projetté, pour faire donner également le mari & la femme dans le panneau.

SCENE VI.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

BOn jour, ma chere femme; vous voyez l'homme du monde le plus content. Depuis l'agréable nouvelle que j'ai reçûe de votre frere, vous ne sçauriez croire combien de bons partis se sont venus offrir à moi pour épouser notre fille Hortense.

DURAMINTE.

Ces gens-là sont bien impertinens : pourquoi vous aller trouver à deux lieues quand je suis à Paris ?

PHILANDRE.

Il ne faut pas les blâmer, ma femme, ils ont crû que j'étois le maître ; & d'ailleurs ils m'ont assuré qu'on les avoit tant effrayés de votre humeur, qu'ils trembloient à se présenter devant vous.

DURAMINTE.

Il faudra pourtant qu'ils y viennent, & l'on n'aura pas ma fille sans mon consentement.

PHILANDRE.

C'eſt auſſi ce que je leur ai dit, & ils doivent tous ſe rendre ici dans ce jour.

DURAMINTE.

Et le quel de tous ces gens-là voudriez-vous accepter pour gendre ?

PHILANDRE.

En vérité ils m'ont paru tous ſi raiſonnables, que je voudrois n'en refuſer aucun. Monſieur Clinquant le Poëte, & Monſieur Babiole le Muſicien, ont compoſé là-bas un petit Divertiſſement ſur les divers caracteres de tous ces prétendans; ils viendront tantôt vous le faire entendre.

DURAMINTE.

Je crois que cela ſera fort beau ; un Divertiſſement de la compoſition de Clinquant & de Babiole, dont on a ſiflé le dernier Opéra.

PHILANDRE.

Il eſt vrai qu'il n'a pas été du goût de tout le monde ; mais je n'en eſtime pas moins ces Meſſieurs. Sçavez-vous bien qu'il faut beaucoup d'eſprit pour faire un Ouvrage médiocre, & même un mauvais ; & l'on devroit toujours ſçavoir gré aux gens qui travaillent pour nous plaire, quoique le plus ſouvent ils n'y réuſſiſſent pas.

DURAMINTE.

Fort bien : mais il n'eſt pas queſtion de cela maintenant, & j'ai de jolies nouvelles à vous apprendre.

La douceur avec laquelle vous traitez vos domestiques nous a causé de belles affaires pendant votre absence.

PHILANDRE.

Que seroit-ce ? Vous voulez toujours m'effrayer sur un rien.

DURAMINTE.

Hé ! oui, oui, sur un rien. Vous n'avez qu'à commencer à chercher mille écus ; votre butor de Limosin a cassé la glace de votre grand miroir.

PHILANDRE.

Hélas ? le pauvre garçon ne l'a pas fait par malice.

DURAMINTE.

Vraiment je le crois bien, mais la glace n'en est pas moins cassée.

PHILANDRE.

Il doit en être bien mortifié. Croyez moi n'ajoûtez point au chagrin qu'il en a, celui d'être accablé de vos reproches.

DURAMINTE.

Comment donc, mes reproches ? je prétens le chasser, & ....

PHILANDRE.

Et pourquoi le chasser, s'il vous sert bien d'ailleurs, & s'il est fidele ? Vous devez être presqu'assurée, que ce Valet ne cassera plus de glaces de miroir, ou du moins qu'il aura plus d'attention à l'éviter

qu'un autre que vous prendriez qui n'en auroit point encore caſſées.

DURAMINTE.

Le beau raiſonnement! Oh bien ſi vous faites grace à celui-là, faites donc pendre votre fripon de Falaiſe qu'on a ſurpris dérobant votre vaiſſelle d'argent.

PHILANDRE.

Il ne la pas emportée?

DURAMINTE.

Non, mais ce n'eſt pas ſa faute, car il a été pris ſur le fait; & j'attendois votre retour pour voir ce que vous prétendez faire de ce voleur.

PHILANDRE.

Oh pour celui-là mon ſentiment eſt .... qu'on lui paye ſes gages & qu'on le renvoye.

DURAMINTE.

Comment donc lui payer ſes gages? Employons les plutôt à le faire pendre.

PHILANDRE.

Ah ma femme, ne faiſons pendre perſonne, plaignons plutôt ce malheureux, & rendons grace au Ciel d'être nés dans un certain état, & avec de certaines inclinations.

DURAMINTE.

Que voulez-vous dire par là?

PHILANDRE.

Je veux dire que ſouvent tel eſt ſuperbe de ſa ſa-

geſſe & de ſa probité, qui peut-être ne vaudroit pas mieux que ceux qu'il condamne & qu'il déteſte s'il ſe trouvoit dans les mêmes circonſtances. Puiſque la volonté de ce miſerable n'a point eu d'effet : demeurons en repos.

DURAMINTE.

Allez vous mériteriez qu'il vous eût emporté tout votre bien. Mais voici votre Cocher dans un joli état, excuſez encore ſon yvrognerie.

SCENE VII.

PHILANDRE, DURAMINTE, L'ETRILLE.

PHILANDRE.

QU'eſt-ce qu'il y a, mon pauvre l'Etrille ?

L'ETRILLE.

Oh palſembleu, Monſieur, il n'y a pas moyen de vivre avec vos chevaux, ils n'entendent ni rime ni raiſon.

PHILANDRE.

Il a quelquefois des expreſſions auſſi plaiſantes.

DURAMINTE.

Oui, tout-à-fait récréatives.

L'ETRILLE.

Je les conduiſois avec votre caroſſe où vous m'aviez dit, & me repoſois ſur ce qu'ils étoient ſouvent retifs ? mais il leur a pris tout d'un coup un caprice & des tranſports .... Croyez-vous bien qu'ils ont eu l'inſolence de me renverſer de deſſus mon ſiége ?

DURAMINTE.

C'eſt bien plutôt le vin qui t'a renverſé, yvrogne que tu es.

L'ETRILLE.

Le vin me renverſe, moi ; au contraire, c'eſt ordinairement ce qui me ſoutient.

DURAMINTE.

Et où eſt mon caroſſe ?

L'ETRILLE.

Votre Caroſſe, Madame ? je crois que vous n'en avez plus, vos chevaux l'ont mis en piéces, & cependant foi de Cocher, ils n'ont bû d'aujourd'hui que de l'eau.

DURAMINTE.

Et que ſont-ils devenus enfin ?

L'ETRILLE.

On les a arrêtés.

PHILANDRE.

Ah ! heureuſement il n'y a que demi mal. Et qui a eu la bonté de les retenir ; il faut recompenſer ces gens-là.

L'E'TRILLE.

Ce ſont pluſieurs petits Marchands, dont ils ont renverſé l'étalage, & qui ont eu la bonté, comme vous dites, de les mettre entre les mains d'un Commiſſaire qui les a envoyés en fouriere.

DURAMINTE.

Juſtement pour nous faire payer le dégât qu'ils ont fait ?

PHILANDRE.

Cela eſt juſte.

DURAMINTE.

Comment, cela eſt juſte ?

PHILANDRE.

Oui les maîtres ſont reſponſables de leurs domeſtiques & de leurs chevaux.

DURAMINTE.

Mais eſt-il juſte que l'yvrognerie de votre Cocher nous mette dans un tel embarras ?

L'E'TRILLE.

Oui, cela eſt juſte ; car je me ſuis enyvré à votre ſanté & de vos deniers. Monſieur m'a donné pour boire, & j'ai bû.

DURAMINTE.

Mais on t'avoit donné de l'argent pour boire & non pour t'enyvrer.

L'E'TRILLE.

Oh Madame, on ne peut trop faire d'honneur aux liberalités d'un Maître comme Monſieur, & d'ail-

leurs quel plaiſir y auroit-il de boire, ſi l'on ne s'en reſſentoit pas?

DURAMINTE.

Et vous pouvez avoir la patience d'entendre toutes ſes raiſons?

PHILANDRE.

Je ne les trouve point ſi mauvaiſes; ſon plaiſir eſt de boire, il s'y eſt abandonné, le vin la ſurpris.

L'ETRILLE.

Mon Monſieur, le vin ne me ſurprend jamais, je bois toujours pour m'enyvrer. Je vous ai oui dire cent fois à vous-même qu'il falloit chercher ſans ceſſe à ſe rendre heureux, & je ne le ſuis jamais tant que quand je ſuis yvre; je ne ſonge plus que je ſois Cocher, je m'imagine que la terre n'eſt pas digne de me porter, c'eſt pourquoi je vais boire ſur nouveaux frais, pour travailler de plus en plus à mon bonheur.

SCENE VIII.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

SA naïveté me réjouit : tout ce que je crains, c'eſt qu'il n'altere ſa ſanté.

DURAMINTE.

Quel dommage !

SCENE IX.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

OH pour le coup, Monſieur, voici un bon parti que je vous amene ! & Madame aura bien de la peine à ne ſe pas rendre à ſes belles manieres. En arrivant dans cette cour il a fait mettre ſes chevaux gris pomelés dans votre écurie, & ſon caroſſe ſous votre remiſe. Il a donné vingt Louis à vos gens pour boire à ſa ſanté.

DURAMINTE.

Et quel eſt ce fou-là ?

CLARINE.

Ma foi je ne ſçai, mais il me paroit que l'argent ne lui coute gueres, Le voici.

SCENE X.

PHILANDRE, DURAMINTE, FASTIDAS suivi de ses Laquais, CLARINE.

FASTIDAS.

MOnsieur, ayant appris en arrivant que votre carosse avoit été endommagé, je viens de faire mettre le mien sous votre remise, & mes chevaux dans votre écurie, & c'est un petit présent que je vous prie d'accepter.

PHILANDRE.

Monsieur, je suis confus de la galanterie que vous me faites, & ....

FASTIDAS.

Fi donc, ne parlons plus de cela, c'est une bagatelle, j'en ai encore trois à votre service : parlons d'une autre affaire. Je viens vous demander votre fille en mariage,

DURAMINTE.

Monsieur, c'est bien de l'honneur que vous nous faites ; vous croyez peut-être notre fille plus riche qu'elle n'est.

FASTIDAS.

Madame, je ſçais qu'elle n'a que cent mille écus, mais je la veux plus pour ſon mérite & pour ſa beauté, que pour toute autre choſe.

PHILANDRE.

Ah ma femme cela eſt bien genereux !

DURAMINTE.

Oui, mais il faut examiner auparavant ſi elle convient à Monſieur, & ſi Monſieur lui convient. Il a du bien apparemment, ſes belles manieres le font aſſez préſumer.

FASTIDAS.

Je ne poſſede plus que huit cent mille francs.

PHILANDRE.

Huit cent mille francs, ma femme !

DURAMINTE.

Taiſez-vous. Monſieur, c'eſt beaucoup plus que ma fille n'en mérite, mais avec tout cela je vous dirai que je regarde plus au caractere d'une perſonne qu'à ſon opulence, & vous me permettrez de m'informer un peu du vôtre, avant que d'aller plus loin.

FASTIDAS.

Ah Madame, c'eſt ce que je demande ! le nom de Faſtidas eſt aſſez connu dans la Finance, & chacun vous dira qu'il n'y a perſonne en France qui faſſe une plus belle figure que moi. Rien ne me coute, je prens tous les jours de nouveaux domeſ-

tiques & n'en renvoye jamais aucun. J'ai régulierement une douzaine de beaux esprits à ma table. Je donne mille écus d'une Epître Dédicatoire ; il y a cent Poëtes dans Paris revêtus de ma Garde-robe.

CLARINE.

Si vous entrepeniez d'habiller tous ceux qui restent encore déguenillés, vos huit cent mille francs n'iroient pas loin.

FASTIDAS.

Que voulez-vous, c'est mon humeur ? J'achete tout ce qui est à vendre, & ne garde jamais rien. Montres, Bagues & autres Bijoux tout cela passe dans un instant de mes mains dans celles du premier qui le vante !

CLARINE.

Ah ! Monsieur, que vous avez là une jolie Tabatiere.

FASTIDAS.

Tiens, ma chere, c'est pour toi.

CLARINE *prenant la Tabatiere.*

Monsieur, je vous remercie.

DURAMINTE.

Que faites-vous, Clarine ? Rendez cela tout-à-l'heure à Monsieur, je vous trouve bien hardie de le priver de sa Tabatiere.

CLARINE.

Ce n'est pas Monsieur que j'en prive, Madame, mais c'est le premier qui l'auroit vanté après moi.

FASTIDAS.

FASTIDAS.

Elle n'eſt que de cinquante piſtoles, Madame, c'eſt une bagatelle.

PHILANDRE.

Ma femme, après des actions ſi généreuſes pouvons-nous balancer un moment ?

DURAMINTE.

Oh encore une fois taiſez-vous. Monſieur je vous trouvois trop de bien pour ma fille, mais je commence à m'appercevoir que vous n'en avez pas aſſez. Et comment avec tant de prodigalité avez-vous pû conſerver huit cent mille francs ?

FASTIDAS.

Bon, mon pere m'a laiſſé en mourant deux millions.

DURAMINTE.

Et y a-t-il long-tems qu'il eſt mort ?

FASTIDAS.

Un an environ.

DURAMINTE.

Douze cent mille francs diſſipés en ſi peu de tems; mais Monſieur ſi vous alliez toûjours du même train, avec les cent mille écus que je donne à ma fille & les huit cent mille francs qui vous reſtent, vous redevriez encore cent mille francs au bout de l'année.

FASTIDAS.

Bon, bon, à quoi vous amuſez-vous d'aller cal-

culer tout cela ? Je ne me fais jamais rendre compte moi ; j'ai un Intendant Manceau qui regle toutes mes affaires, je ne me mêle que de signer le total au bout du mois.

CLARINE.

Voilà une Maison en de bonnes mains.

FASTIDAS.

Hélas, le pauvre homme se plaint souvent qu'il y met encore du sien.

PHILANDRE.

Ah ! Monsieur que je vous embrasse, je suis charmé de votre caractere : vous méritiez de naître Prince avec une si belle ame. En effet y a-t-il rien de si beau que de se faire honneur de son bien ? quelle volupté que d'en faire part aux autres. C'est se mettre, pour ainsi dire, au dessus de l'homme que de s'attacher sans cesse à faire des heureux.

DURAMINTE.

Oui, mais à force de faire des heureux, on devient à son tour miserable, & souvent criminel ; c'est le sort des prodigues.

PHILANDRE.

Bon, bon, un prodigue ne vat pas chercher des chagrins dans l'avenir ; il jouit avec douceur du tems présent au milieu des louanges qu'on lui donne ; il se rappelle avec plaisir le passé à la vûe de ceux sur qui il a répandu ses bienfaits.

DURAMINTE.

Et s'il n'a obligé que des ingrats ?

PHILANDRE.

Des ingrats ? il n'y en a point dans le monde ; & ce que vous apellez souvent ingratitude, n'est quelquefois qu'un manque de mémoire.

DURAMINTE.

Vous voulez me soutenir qu'il n'y a point d'ingrats ?

PHILANDRE.

Hé bien, quand il y en auroit ; n'est ce pas toujours une espéce de plaisir pour ceux qui ont obligés, que le droit d'avoir des reproches à leur faire.

DURAMINTE.

Tout cela est & bel & bon ; mais Monsieur, dont je suis la très-humble servante, me permettra de lui refuser ma fille. Je ne veux pas après une année de bombance, la voir malheureuse pour le reste des ses jours. Monsieur n'a qu'à remmener ses chevaux & son carosse.

FASTIDAS.

C'est assez m'en dire, Madame, & les gens de mon humeur ont bientôt pris leur parti. Monsieur je suis votre très-humble serviteur.

SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

CEla vous fait un peu enrager, mon mari; avouez-le franchement.

PHILANDRE.

Moi? point du tout; pour le consoler de votre refus j'avois envie d'accepter son Carosse, persuadé que je suis, que le plus grand chagrin qu'on puisse faire à un Prodigue; c'est de refuser ce qu'il nous donne; & je ne veux chagriner personne.

DURAMINTE.

Ah je le vois bien! Mais que nous veut encore cette figure héteroclite?

PHILANDRE.

Ah ma femme, c'est un de ces Messieurs, qui m'a fait l'honneur de venir me trouver à ma campagne, un homme fort riche & fort arrangé.

CLARINE.

Nous allons bientôt voir ce qu'il a dans l'ame.

SCENE XII.

PHILANDRE, DURAMINTE, FORMICIN, CLARINE.

FORMICIN.

MOnſieur, ſur la parole que vous m'avez donnée, je me rends ici pour terminer l'affaire dont je vous ai parlé.

PHILANDRE.

Monſieur, ſoyez le bien venu.

DURAMINTE.

Peut-on ſçavoir, Monſieur, quelle parole vous a donné mon mari, & de quelle affaire il s'agit ?

FORMICIN.

D'épouſer votre Fille, Madame.

DURAMINTE.

Mais, Monſieur, vous ignorez ſans doute que c'étoit à moi que vous deviez vous adreſſer ?

FORMICIN.

Madame, j'en ai porté les premieres paroles à Monſieur, & je venois ici dans le deſſein de vous prier de joindre votre conſentement au ſien.

DURAMINTE.

Mon mari, Monſieur, eſt un homme un peu facile, il n'a pas la force de refuſer perſonne, c'eſt ſon

temperament ; mais pour moi j'examine d'un peu plus près les choſes, & le mariage m'en paroît une aſſez délicate pour devoir y faire beaucoup d'attention. Qui êtes-vous, Monſieur ?

FORMICIN.

Madame, je ſuis un vieux Garçon qui par ſon épargne en faiſant plaiſir à tout le monde ſur de bons gages, ai trouvé le moyen d'amaſſer trois cent mille francs. Je n'ai jamais dépenſé un ſol mal à propos, je me ſuis même ſouvent paſſé du néceſſaire ; de ſorte que maintenant j'ai plus de cent mille écus d'argent comptant.

PHILANDRE.

Ma femme, voilà juſtement notre affaire.

DURAMINTE.

Un peu de patience. Monſieur, vous allez ſans doute prendre équipage, ſi vous ne l'avez déja.

FORMICIN.

Moi, Madame, Dieu m'en garde, je ne donne point dans de pareilles folies ; je n'ai pas ſeulement un valet pour me ſervir, je fais ma cuiſine moi-même.

CLARINE.

Vous devez faire une petite chere bien délicate.

FORMICIN.

Perſonne ne s'en plaint.

CLARINE.

C'eſt-à-dire, que vous mangez toujours à votre petit couvert.

DURAMINTE.

Et si vous épousiez ma fille, Monsieur, quel seroit votre dessein ? quelle figure lui feriez-vous faire dans le monde ? Je vous avertis qu'elle aime un peu les grands airs.

FORMICIN.

Ah Madame, je l'aurois bien-tôt faite à mon humeur. Je lui ferois doucement entendre l'avantage qu'il y a de garder une poire pour la soif ; & renfermant les cent mille écus qu'on dit que vous lui donnez en mariage avec les cent mille que je possede, nous dormirions tranquilles auprès de notre bien, & goûterions le plaisir d'être sûrs de ne manquer de rien pour l'avenir, & de voir toujours les autres plus malheureux que nous.

PHILANDRE.

Cela n'est point si mal raisonné, ma femme.

DURAMINTE.

Comment, vous qui louiez tout-à-l'heure la prodigalité, vous pouvez approuver la maniere de penser de Monsieur ? est-il rien de plus indigne & de plus bas que l'avarice ?

PHILANDRE.

Il est vrai que l'avarice est décriée dans le monde ; mais c'est par une espece de vengeance de la part de ceux qui ont dépensé leur bien. Ne pouvant empêcher les avares de se croire heureux, il leur ont refusé la douceur d'être reconnus pour tels. Je ne dis-

conviendrai point qu'il ne puiſſe y avoir de l'illuſion dans le procédé de Monſieur ; mais je dis qu'il s'en faut bien qu'il ſoit auſſi déraiſonnable que vous le faites.

DURAMINTE.

Ah voici donc la Theſe changée, & pour ne pas chagriner Monſieur, vous allez dire tout le contraire de ce que vous diſiez tout-à-l'heure à l'autre.

PHILANDRE.

En donnant une maniere de louange à l'avarice, je ne prétends pas condamner la prodigalité. Il y a deux ſortes de plaiſir à faire uſage de ſes biens ; celui de la jouiſſance, & celui de l'opinion. Le plaiſir de la jouiſſance n'eſt pas le plus conſidérable, l'habitude en fait perdre le goût : mais il n'en eſt pas de même des plaiſirs de l'opinion, comme leur objet n'eſt pas ſolide, on n'en eſt jamais raſſaſié. Par exemple ; qu'un autre que Monſieur ait cent mille écus, & qu'il en achette une Terre, voilà ſon opinion bornée à l'image de cette Terre ; mais celle de Monſieur s'étend infiniment davantage : en ne ſe défaiſant point de ſon argent, ſon opinion eſt toujours riche de tout ce qu'on peut avoir dans le monde pour cent mille écus.

FORMICIN.

Après cela Madame, je crois que vous n'avez plus rien à dire ſur ma conduite.

DURAMINTE.

DURAMINTE.

Oh rien du tout, Monsieur; je vous dirai seulement que vous n'aurez jamais ma fille; je ne prétends pas qu'elle soit logée, vêtue & nourrie en idée.

CLARINE.

Madame a raison, & je crois qu'avec un homme de votre âge, elle auroit bien d'autres idées à se former.

FORMICIN.

Ainsi je vois bien qu'il n'y a rien à faire ici pour moi. Je vous donne le bon jour.

SCENE XIII.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE.

En vérité, ma femme, je crois que vous venez de refuser là deux bons partis.

DURAMINTE.

Laissez-moi, & ne me parlez jamais.

PHILANDRE.

Mais enfin si un conseil.....

SCENE XIV.

PHILANDRE, DURAMINTE, RONDIN, CLARINE.

RONDIN.

J'Entre ſans dire gare. Holà vous autres, n'eſt-ce point ici qu'il y a une fille à marier ?

CLARINE.

L'abord eſt familier.

RONDIN.

Serviteur à toute la Compagnie.

à Philandre.

Je vois à votre mine doucette que c'eſt à vous à qui j'ai affaire. Me connoiſſez-vous ?

PHILANDRE.

Non, Monſieur, je n'ai pas cet honneur.

RONDIN.

Je me nomme Jacques Rondin, fils de Chriſtophe Rondin, de ſon vivant Mouleur de Bois. Je viens vous demander votre fille en mariage ; on m'a dit qu'elle étoit un peu égrillade, & qu'il falloit ſe hâter.

CLARINE.

Voilà une plaiſante maniére de parler : Et pour qui prenez-vous donc ma jeune Maîtreſſe ?

RONDIN,

Tu me parois toi une bonne piéce de ménage, & le drôle qui t'aura, n'aura qu'à ſe bien tenir.

CLARINE.

Voilà un plaiſant homme, de me tutoyer ainſi devant mon Maître & ma Maîtreſſe, ſans m'avoir jamais vû.

RONDIN.

Parbleu je te trouve bien plus plaiſante toi, de mettre ton nez dans la converſation, avant que ton Maître & ta Maîtreſſe m'ayent encore répondu.

DURAMINTE.

Taiſez-vous, Clarine. Il eſt vrai, Monſieur, que ma fille eſt à marier, mais je me ſuis rendue un peu difficile ſur le choix de ſon époux; on eſt ſi trompé tous les jours, & le monde eſt ſi rempli de fourbes!

RONDIN.

Oh! parbleu on ne me reprochera pas cela, je vais rondement dans toutes mes maniéres; & ſi j'ai un défaut, c'eſt d'être trop ſincere.

DURAMINTE.

C'en eſt ſouvent un plus grand qu'on ne penſe, & la politeſſe eſt une ſi belle choſe.

RONDIN.

Fi donc de la politeſſe, je ne veux point de cela. La politeſſe eſt, dit-on, toujours accompagnée de fauſſeté.

A Duraminte.

Faites paroître votre fille, & je vous dirai franchement si la moulure m'en plaît, ou non ; est-elle jeune d'abord ?

CLARINE.

O Ciel ! peut-on demander cela en voyant Madame ? vous devez plûtôt vous étonner qu'elle ait une fille à marier.

RONDIN.

Parbleu tu te moques de moi, & Madame me paroît une femme de trente-cinq à quarante ans.

CLARINE.

Ah quelle injure ! Monsieur, vous n'y pensez pas.

RONDIN.

Ma foi, je le dis, parce que je le pense. Que voulez vous, je suis sincére ?

DURAMINTE.

C'est pousser la sincérité un peu loin.

RONDIN.

Dame, je suis fâché que cela vous fâche, & je ne sçavois pas que vous vous piquassiez encore de jeunesse ; je ne m'étonne pas si vous vous rendez si difficile sur le choix d'un gendre ; c'est apparemment que vous ne voulez pas devenir si-tôt Grand'Mere.

DURAMINTE.

Mais, Monsieur, il semble que vous ne soyez venu ici que pour m'insulter.

RONDIN.

Moi, Dieu m'en garde, je n'ai deſſein d'offenſer perſonne : aimeriez-vous mieux un flateur qui vous donnât des louanges ?

CLARINE.

Ma foi, ce ſeroit encore pis, elles ſont preſque toujours intéreſſées. Les petits ne louent que pour obtenir, les grands pour ne rien donner, les égaux pour être loués à leur tour.

RONDIN.

Oh, pour moi, je ne veux pas qu'on me loue, & l'on ne me ſçauroit faire un plus grand plaiſir que de me dire mes vérités.

CLARINE.

Elles ne doivent pourtant pas être fort agréables pour vous.

DURAMINTE.

Hé bien, Monſieur, puiſque vous aimez que l'on vous diſe vos vérités, apprenez qu'il n'y a rien dans le monde de plus impertinent que vous, & qu'un ſincére à contre-tems eſt un homme banniſſable de toutes les ſocietés.

PHILANDRE.

Ah, ma femme, que dites-vous là ! que l'on ſeroit heureux de trouver toujours de pareils amis ! Oui, Monſieur, je veux être le vôtre, votre ſincérité me charme, &.....

RONDIN.

Vous voulez être mon ami ? & quelle obligation vous en aurai-je ? on dit que vous l'êtes de tout le genre humain.

CLARINE.

Bon ; notre Maître aura auſſi ſon fait.

RONDIN.

Allez, allez, ſoyez ſeulement mon Beau-pere, c'eſt tout ce que je vous demande à préſent.

DURAMINTE.

Mais vous ne ſçavez pas, Monſieur, que je ſuis la Maîtreſſe, & que mon mari ne fait rien ſans ma permiſſion.

RONDIN.

Ma foi, tant pis pour lui ; & un homme eſt un benêt, quand il ſe laiſſe conduire par ſa femme.

CLARINE.

Allons, Monſieur, répondez donc. N'allez vous pas encore louer Monſieur ſur ſa ſincérité ?

PHILANDRE.

Pourquoi voulez-vous que je le condamne ? Monſieur ſur le champ dit avec franchiſe aux gens ce qu'il penſe d'eux. Si ce qu'il penſe eſt faux, cela ne doit point offenſer celui à qui il parle ; & ſi ce qu'il dit eſt une vérité chagrinante, ne vaut-il pas mieux que celui qu'elle regarde la ſçache d'abord du premier qui la découvre, que de ne l'apprendre qu'a-

près qu'elle auroit couru par toutes les bouches des médisans ?

RONDIN.

Oh, j'ai cela de bon moi, je ne parle jamais des gens en arriere d'eux.

DURAMINTE.

Il faut donc vous dire aussi les choses en face, & vous déclarer que votre franchise & votre personne ne me conviennent en aucune façon, & que vous pouvez aller chercher une femme ailleurs.

RONDIN.

Hé bien, voilà parler, cela ; & je vous dirai moi de mon côté, que je ne m'en soucie guéres J'étois venu, & je m'en retourne ; aussi bien quand nos voisines de la Grenouilleres ont sçu ce matin que je m'allois marier, elles m'ont demandé en passant, *Allez-vous au bois, Cadet, allez-vous au bois ?* Adieu, jusqu'au revoir.

SCENE XV.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

IL faut avouer que voilà un homme bien impoli ; voyons si celui-ci aura de plus belles manieres.

SCENE XVI.

PHILANDRE, DURAMINTE, DOUILLET, CLARINE.

DOUILLET.

MOnsieur, je ne sçais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous ?

PHILANDRE.

Non, Monsieur.

DOUILLET.

Je me nomme Douillet.

PHILANDRE.

Monsieur, puis-je sçavoir quel sujet vous amène ?

DOUILLET.

J'ai appris que plusieurs personnes vous avoient déja demandé votre fille en mariage ; mais que les sentimens de Madame ne s'étoient point accordés jusqu'ici avec les vôtres sur le choix de son Epoux. Les défauts des prétendans ont causé apparemment votre dispute, c'est ce que je ne crains point sur mon sujet ; on ne me reprochera ni l'ambition, ni l'envie, ni l'ingratitude ; encore moins d'avoir détourné les Deniers de l'Etat ; d'avoir chassé quelqu'un de son poste ; d'avoir mal jugé, mal com-

battu, trop vendu ; je ſuis à couvert de tous ces vices ; je ne ſuis, grace au Ciel, ni Financier, ni Courtiſan, ni Juge, ni Guerrier, ni Marchand.

DURAMINTE.

Et qu'êtes vous donc ?

DOUILLET.

Rien. J'ai du bien, je le dépenſe ſans prodigalité & ſans avarice. Je ne me donne aucun ſoin. On me leve, on m'habille, on me deshabille, on me couche.

CLARINE.

Cela eſt bien commode.

DOUILLET.

On marche, on lit, on écrit pour moi ; je boi je mange & je dors : voilà mon plus fort exercice.

CLARINE.

Vous verrez que cet homme-là ne ſe donnera pas ſeulement la peine d'être lui-même le pere de ſes enfans.

DOUILLET.

A vous dire le vrai, je ne me marie que pour avoir une compagnie pour me faire paſſer le tems.

DURAMINTE.

Je crois qu'en effet une pareille vie doit vous ennuyer ?

DOUILLET.

Point du tout, j'y ſuis accoutumé, je ſuis ennemi du travail.

DURAMINTE.

Mais quoi ! N'avez-vous point quelque Charge ; qui vous donne du moins un nom dans le monde ?

DOUILLET.

En aucune façon. Une charge ſans l'exercer, ne laiſſe pas de demander des ſoins que je ſuis incapable de me donner. Je ne veux augmenter mon revenu ni le diminuer.

PHILANDRE.

Monſieur a raiſon. Quelle douceur de n'avoir de compte à rendre à perſonne !

DURAMINTE.

La plaiſante félicité que de vivre ſans rien faire ! Je voudrois bien vous demander quelle figure fait aujourd'hui un pareſſeux dans le monde ? de quelle utilité eſt-il à la ſocieté ? Je vous déclare que je ne veux point pour gendre un homme oiſif.

CLARINE.

Je ſuis du ſentiment de Madame, il faut à ſa fille un homme qui travaille. Oh, je ſuis ennemie mortelle de la pareſſe.

PHILANDRE.

Et moi je vous dirai bien plus : J'eſtime que la pareſſe eſt la ſeule qualité qui renferme de la perfection.

CLARINE.

En voilà bien d'une autre.

PHILANDRE.

La ſituation où elle nous met, marque que nous ſommes tels qu'il faut pour être heureux. Tout ce qui a le nom de vertu, nous fait aſpirer à quelque choſe que nous ne poſſedons pas; mais la pareſſe en nous laiſſant comme nous ſommes, prouve qu'il ne nous manque rien.

CLARINE *à Douillet.*

Après tout ce beau raiſonnement-là, croyez-moi, Monſieur, allez vous repoſer.

DURAMINTE.

Clarine a raiſon, & je croirai, Monſieur, vous rendre ſervice en vous refuſant ma fille. Le mariage, croyez-moi, ne convient point à un homme de votre humeur; il eſt plein d'embarras, & a ſouvent des ſuites fâcheuſes qui pourroient altérer votre tranquillité.

DOUILLET.

Ma foi, Madame, je crois que vous avez raiſon. Hola, mes Porteurs.

SCENE XVII.

PHILANDRE, DURAMINTE, DOUILLET, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

ILs ſont dans l'Antichambre, ſouhaitez-vous qu'ils entrent juſqu'ici ?

DOUILLET.

Non non, je veux bien me donner la peine d'aller juſques-là.

CLARINE.

Vous avez raiſon, de tems en tems un peu d'exercice eſt néceſſaire à la ſanté.

DOUILLET.

Monſieur, tout à vous. Madame puiſqu'il faut à votre fille un époux qui travaille, je vous le ſouhaite.

SCENE XVIII.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE.

CLarine, en refusant cet homme, ma femme ne sçait ce qu'elle refuse.

CLARINE.

Et que refuse-t-elle après tout? rien.

DURAMINTE.

Quoi, je ne pourrai pas trouver un mari raisonnable pour ma fille! C'en est fait, je ne veux plus écouter personne.

CLARINE.

Ah! de grace, Madame, écoutez encore celui-ci.

SCENE XIX.

PHILANDRE, DURAMINTE, LISIMON, CLARINE.

CLARINE, *bas à Lisimon.*

Songez à bien jouer votre rôle.

LISIMON, *bas à Clarine.*

Ne t'en mets point en peine.

à Philandre.

Monsieur, c'est votre réputation qui vous attire aujourd'hui ma visite; il y a long-tems que je cherche un véritable honnête homme, un homme sans défauts, & l'on m'a assûré que je le trouverois en vous. J'avois autant d'ardeur de rencontrer une femme sincére, & Madame votre Epouse a, dit-on, cette qualité sur toute autre.

DURAMINTE.

Hé bien, Monsieur, supposé que vous trouvassiez tout cela ici, de quel avantage cela pourroit-il être pour vous?

LISIMON.

De quel avantage, Madame? j'ai du bien, & je ferois tout mon bonheur de le partager avec une aimable personne qui devroit sa naissance & son

éducation à des parens d'un mérite auſſi rare.

DURAMINTE.

C'eſt-à-dire, que vous venez nous demander notre fille en mariage.

LISIMON.

Oui, Madame, c'eſt ce qui m'améne; & l'eſpoir de l'obtenir eſt la ſeule choſe qui m'a détourné du deſſein que j'avois de me retirer pour jamais dans le deſert le plus affreux, pour me ſéparer du reſte des hommes.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monſieur?

LISIMON.

C'eſt que je les hais tous; jamais je ne les ai trouvé ſi méchans & ſi perfides qu'ils le ſont aujourd'hui; la Nature ſemble être à ſon dernier dégré de corruption.

PHILANDRE.

Vous avez là pour un jeune homme des ſentimens bien cruels.

LISIMON.

Oh! je ne puis aſſez vous les exprimer, mais ſi je hais les méchans, je hais encore plus ceux qui les excuſent dans leurs vices; ces gens qui trouvent tout bon, & qui n'ont pas la force de haïr perſonne.

CLARINE.

Madame, voici juſtement ce qu'il vous falloit pour faire enrager votre mari.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monsieur, voulez-vous haïr quelqu'un ? La peine est toute du côté de celui qui hait. Et pourquoi voulez-vous vous faire de la peine parce que vous ne croyez pas les autres raisonnables ? Mon caractére est bien différent du vôtre ; je ne cherche tous les jours qu'à me faire des amis, & ....

LISIMON.

Qu'entens-je ? Des amis ; y en a-t-il dans le monde ? Chacun s'aime & n'aime que soi. Tout se réduit là : l'amitié n'est qu'une chimere, ou plutôt une espéce de trève que les hommes font entr'eux, à la haine qu'ils ont naturellement les uns pour les autres.

PHILANDRE.

Ah Monsieur, puisque vous pensez de la sorte, allez plûtôt vous renfermer dans votre desert, vous ne méritez pas de vivre avec les hommes, & moins avec moi qu'avec tout autre, & ma fille n'est pas pour vous.

LISIMON.

Ah, j'y renonce de bon cœur, il suffit qu'elle vous appartienne. Je reconnois qu'on m'a trompé dans l'idée qu'on m'a donné de vous, & je vais suivre mon premier dessein.

DURAMINTE.

Arrêtez, Monsieur ; mon mari vous refuse, & moi je vous accepte, vous cherchiez un homme sans

ſans défauts, & une femme ſincére ; vous ne trouvez que la moitié de ce que vous cherchiez, il faut vous contenter.

LISIMON.

Ah, Madame, comment pourrai-je vivre avec un eſprit de la ſorte ?

DURAMINTE.

J'y vis bien moi, Monſieur, allez, allez, quand nous ſerons deux à le combattre, nous le mettrons bien à la raiſon.

LISIMON.

Je vois tant de rapport de votre humeur à la mienne, Madame, que je crois ne pouvoir mieux faire que de ſacrifier le repos de mes jours à ce qui vous fera plaiſir, & me voilà réſolu d'épouſer Mademoiſelle votre fille.

DURAMINTE.

Ah je ſuis au comble de mes vœux ! Venez Monſieur, je vais vous préſenter à elle ; & mon Mari dût-il en enrager, vous l'épouſerez dès ce ſoir. Allons, que l'on prépare tout pour le Divertiſſement.

CLARINE.

J'ai déja entendu des violons là-dedans qui commencent à s'accorder.

SCENE DERNIERE.

PHILANDRE, CLARINE.

CLARINE.

A La fin, Monsieur, vous voilà donc sorti de votre caractére.

PHILANDRE.

Moi ? point du tout ; & ce que j'en ai fait n'étoit que pour donner un Epoux à ma fille. Je ne blâme point la maniére de penser de ce jeune homme, quoiqu'elle soit fort différente de la mienne.

CLARINE.

Hé bien, s'il est ainsi, apprenez qu'il pense tout autrement qu'il ne vous a parlé, & que tout ceci n'étoit qu'un stratagême amoureux concerté entre votre fille, lui, & moi, pour faire donner votre femme dans le panneau.

PHILANDRE.

Je suis charmé de vous avoir si bien secondé sans être prévenu ; ne détrompons ma femme que quand le mariage sera achevé, & voyons toujours le Divertissement.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE

De plusieurs personnages de divers caractéres.

PHILANDRE.

C'EST le plaisir qui justifie.
L'opinion fait le bonheur,
L'Avare avec soin multiplie
L'Or qu'il chérit avec ardeur,
Le prodigue le sacrifie,
L'ambitieux suit la grandeur,
L'Indolent la voit sans envie,
Le Brave fait tout pour l'honneur
Et le Poltron tout pour la vie.
C'est le plaisir qui justifie.

ENTRÉE.

HORTENSE.

Aux plus amoureux
On n'eſt pas toujours favorable,
On les plaint ſans les rendre heureux.
Un jeune cœur ne ſe croit point coupable,
De préférer l'Amant le plus aimable,
Aux plus Amoureux.

ENTRÉE.

UN GASCON *indiſcret*.

L'Amant diſcret a l'art de plaire;
Mais que ſon ſort eſt rigoureux!
Cadedis, comment peut-il faire,
Pour ſe taire,
Quand on a couronné ſes feux:
Pour moi ſe ſeroit un martyre;
J'eſtime moins dans l'Empire amoureux,
Le plaiſir d'être heureux,
Que celui de le dire.

ENTRÉE.

UNE FEMME *grondeuse.*

Pour éviter un ennuyeux loisir,
Toujours je gronde au gré de mon desir.
Contre chacun je me déchaine.
C'est enrichir sur le plaisir,
Que de le choisir,
Où les autres trouvent la peine.

VAUDEVILLE.

PHILANDRE.

HAïr n'eſt point du tout mon fait :
La haine pour celui qui hait
Eſt une peine ſans ſeconde ;
Au contraire il eſt doux d'aimer,
Et j'aime à m'entendre nommer,
Ami de tout le monde.

LA FEMME *d'un jaloux.*

L'Amant diſcret par cent détours,
Sçait réuſſir dans ſes amours,
Sans que l'Epoux jaloux en gronde.
Heureux entre tous les Amans,
Il peut ſe dire en même tems,
Ami de tout le monde.

UN FLATEUR.

L'Amour propre des grands Seigneurs,
Fait le revenu des Flateurs.

C'eſt où leur fortune ſe fonde.
En parlant trop ſincérement.
On n'eſt pas ordinairement,
Ami de tout le monde.

RONDIN.

Quand j'aime, j'aime uniquement,
Je parle toujours franchement,
Comme le corps, j'ai l'ame ronde,
Il ne faut rien faire à demi,
Je compte pour rien un Ami,
Ami de tout le monde.

UN YVROGNE.

Prêtez l'argent ſans intérêt,
Ne le redemandez jamais,
Qu'en bon vin votre cave abonde.
Ouvrez la porte à tous venans,
Et vous ſerez en peu de tems,
Ami de tout le monde.

UN GASCON.

Mille beautés de toutes parts,
Vouloient ſurprendre mes regards,
J'enchantois la brune & la blonde,

D'une trentaine j'ai fait choix,
On ne peut pas être à la fois,
Ami de tout le monde.

UNE COQUETTE.

L'Epoux commode l'entend bien,
Il ne s'embaraſſe de rien.
Cependant chez lui tout abonde;
Pour peu que ſa femme ait d'eſprit,
Il eſt bien tôt par ſon crédit
Ami de tout le monde.

UN COMPLAISANT.

Aux Badauts donnez de l'Encens,
Aux Caſcons des repas friands,
Aux Bretons buvez à la ronde,
Ne demandez rien aux Normands,
Et vous ſerez avec le tems
Ami de tout le monde.

UNE PETITE FILLE.

Maman n'entend pas bien cela,
De gronder lorſque mon Papa
S'en va de la brune à la blonde.
Je ſerois la femme à tretous,
Si je me voyois un Epoux
Ami de tout le monde.

AU

AU PARTERRE.

C'eſt votre Jugement certain,
Qui des Piéces fait le deſtin ;
Sur votre goût chacun ſe fonde,
Quand le Parterre eſt ſatisfait,
Nous pouvons nous dire en effet,
Amis de tout le monde.

FIN.

LE TRIOMPHE DU TEMS,

COMEDIE.

Représentée en 1725.

ACTEURS DU PROLOGUE.

M. BROUILLON. }
M. GRIFFONET. } Auteurs.
M. BARBOUILLE. }

Mademoiſelle DU FRESNE Comédienne.

La Scene eſt ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe.

LE TRIOMPHE DU TEMS,

COMEDIE.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

BROUILLON, GRIFFONET.

GRIFFONET.

QUoi, Monſieur Brouillon! vous oſez me ſoutenir que la Piéce nouvelle qu'on va répréſenter eſt de vous?

BROUILLON.

Oui, Monſieur Griffonet, de moi-même; qu'en voulez-vous dire?

GRIFFONET.

Outre que je ſuis ſûr du contraire, c'eſt que je vous trouve bien témeraire de vous dire l'Auteur d'une Piéce qui n'a pas encore été repreſentée : les miennes ont été toujours anonymes, & je m'en ſuis bien trouvé : pour deux ou trois qui ont réuſſi, & dont je me ſuis déclaré l'Auteur dans la ſuite, il m'en eſt tombé plus de vingt que je ne me ſuis jamais vanté d'avoir faites.

BROUILLON.

Et croyez-vous pour cela, Monſieur Griffonet que le Public ne vous les a pas données ? On a fait bien plus ; on vous a dit le Pere de ces Avortons ſans forme, qu'on a repreſentés juſqu'ici ſur les Théatres de la Foire, & qu'aucun Auteur n'a jamais voulu reconnoître pour ſes Enfans.

GRIFFONET.

Seroit-il poſſible que l'on m'attribuât tout ce qui ſe repréſente de mauvais depuis quelque tems dans Paris ?

BROUILLON.

Oh ! pour cela n'en doutez nullement.

GRIFFONET.

Hé bien morbleu, ſi cela eſt ainſi, je renonce pour jamais au privilege des Anonymes ; & pour commencer, je vous dirai que le Triomphe du Tems eſt de moi, & que vous avez tort de vous en faire honneur.

BROUILLON.

Ah ! Monſieur Griffonet, doucement, ne paſſez pas d'une extrêmité à l'autre : après avoir déſavoué tout ce que vous avez fait de mauvais, ne vous attribuez point ce que je crois avoir fait de meilleur.

GRIFFONET.

Vous l'Auteur du Triomphe du Tems !

BROUILLON.

Oui, morbleu ; & s'il ne tient qu'à vous réciter la Piéce par cœur, d'un bout à l autre....

GRIFFONET.

Oh ! parbleu je vous en défie.

SCENE II.

BROUILLON, GRIFFONET, BARBOUILLE.

BARBOUILLE.

HE' qu'eſt-ce donc, Meſſieurs ? à quoi ſongez-vous de faire le bruit que vous faites ſur le Théâtre ? ſçavez-vous bien que la Comédie va commencer.

GRIFFONET.

Ah ! Monſieur Barbouille vous venez à propos : connoiſſez-vous, dites-moi, l'Auteur de la Piéce que l'on va repréſenter.

BARBOUILLE.

Oui ; mais comme il m'a demandé le ſecret, je vous prie de me diſpenſer de le nommer.

GRIFFONET.

Monſieur me dit qu'elle eſt de lui, & je lui ſoutiens qu'elle eſt de moi : qu'en penſez-vous ?

BARBOUILLE.

Je penſe.... que vous avez tort tous deux.

GRIFFONET.

Pourquoi ?

BARBOUILLE.

C'eſt que j'en ſuis l'Auteur.

BROUILLON.

Vous ?

BARBOUILLE.

Sans doute.

GRIFFONET.

Vous voulez railler.

BARBOUILLE.

Non vrayment, & je ſuis même fort fâché contre les Comédiens, d'avoir pris le tems que la Cour eſt à Fontainebleau pour faire repréſenter ma Piéce par leurs Garçons : il me ſemble qu'ils n'étoient pas trop bons eux-mêmes pour cela.

GRIFFONET.

Leurs Garçons ? ah ! parlez mieux ? je ſçai qu'ils ſont tous auſſi grands Maîtres les uns que les autres ; & je crois même qu'un Acteur médiocre qui

aimera un rôle, & qui s'attachera à le repréſenter avec zele, le fera plus réuſſir, qu'un de vos grands Acteurs qui ſe négligeroit, & le voudroit, pour ainſi-dire, jouer en Robe de Chambre.

BROUILLON.

Cela eſt ſans contredit. Mais, revenons à vous, Monſieur Barbouille : par quelle raiſon ou par quel caprice vous dites-vous l'Auteur du Triomphe du Tems ?

BARBOUILLE.

J'aurois à vous demander à tous deux la même choſe. Mais voici Mademoiſelle du Freſne, qui nous va débrouiller cette Enigme.

SCENE III.

Mlle. DU FRESNE, BROUILLON, BARBOUILLE, GRIFFONET,

BARBOUILLE.

MAdemoiſelle, je vous prie d'apprendre à ces Meſſieurs qui eſt l'Auteur de la Piéce qu'on va repréſenter ? n'eſt-il pas vrai que c'eſt moi ?

Mlle. DU FRESNE.

Oui, Monſieur.

BROUILLON.

Quoi ? Mademoiſelle, vous ne me l'avez pas entendu lire dans votre aſſemblée ?

Mlle. DU FRESNE.

Cela eſt vrai, elle eſt de vous.

GRIFFONET.

Ah ! ah ! ceci eſt plaiſant ? Et moi qui vous ai préſenté moi-même le rôle que vous y allez jouer ?

Mlle. DU FRESNE.

Elle eſt auſſi de vous, Monſieur.

BARBOUILLE.

Ma foi, je n'y comprens plus rien, & Mademoi-

felle veut à ſon tour ſe mocquer de nous. Mais dites-moi un peu, Monſieur Brouillon, comment vous avez traité ce ſujet ?

BROUILLON.

Je fais triompher le Tems de la jeuneſſe, & de la beauté : je fais voir comme il les détruit par ſa puiſſance, & mon Divertiſſement eſt le tems paſſé.

GRIFFONET.

Ah ! je ne dis plus rien, ce n'eſt pas là ma Piéce. Dans ma Comédie j'établis le Triomphe du Tems ſur l'amour & ſur la conſtance : je fais voir les effets de l'abſence, & mon Divertiſſement roulle ſur le tems préſent.

BARBOUILLE.

Et ſi cela eſt, vos deux ſujets n'ont point de rapport au mien que d'une certaine maniere. Je montre qu'il n'y point de douleur dont le Tems ne triomphe, & mon Divertiſſement eſt le tems futur, où je prouve que l'eſpérance peut conſoler de tout.

GRIFFONET.

Cela eſt aſſez particulier, trois Comédies différentes, ſous le même tître, & les trois Divertiſſemens, Tems paſſé, le Tems préſent, & le Tems futur : mais enfin laquelle allez-vous repréſenter ?

Mlle. DU FRESNE.

Nous les allons repréſenter toutes trois : nous

avons trop d'obligation au Public pour ne pas chercher tous les moyens de lui plaire.

BARBOUILLE.

Cela n'eſt pas ſi mal imaginé, & je vous loue de l'invention : Qu'en dites-vous, Meſſieurs ?

BROUILLON.

Moi, je ſuis très-content de cet aſſemblage ?

GRIFFONET.

Et moi de même : je crains ſeulement que vos Piéces ne faſſent tort à la mienne. Car enfin, entre trois ſujets comiques, il s'en trouvera ſans doute un moins comique que les autres, & j'appréhende....

BARBOUILLE.

Ah ! point de complimens ; ſi cela réuſſit, nous en partagerons enſemble la gloire & le profit : ſi cela ne réuſſit pas.... mais cela doit réuſſir.

BROUILLON.

Pour moi, je ne crains que les Acteurs : ils n'ont pas encore atteint cet art....

Mlle. DU FRESNE.

Hé ! Meſſieurs, ne craignez que pour vos Piéces : le Public nous connoît tous pour ce que nous ſommes ; & peut-être que vous aurez beſoin de l'indulgence qu'il a pour nous, pour lui fermer les yeux ſur bien des défauts qu'il ne vous paſſeroit peut-être pas dans d'autres tems.

BARBOUILLE.

Ma foi je crois que Mademoiſelle a raiſon : quoiqu'il en ſoit, allons attendre notre deſtinée ; heureux ſi nous pouvions dans notre entrepriſe triompher des Critiques du Tems.

Fin du Prologue.

LE TRIOMPHE DU TEMS PASSÉ,

PREMIÉRE PARTIE.

ACTEURS.

CLEON, Pere de Léandre, ancien Amant de Madame Roquentin.

Me. ROQUENTIN, ancienne Amante de Cléon.

LEANDRE, Fils de Cléon, deſtiné à Iſabelle.

ISABELLE, Fille de Me. Roquentin, deſtinée à Léandre.

DRILLOT, Valet de Cléon.

DORINETTE, Suivante de Madame Roquentin.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Madame Roquentin.

LE TRIOMPHE DU TEMS PASSE.

PREMIERE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, DORINETTE.

ISABELLE.

QUoi ! ma chere Dorinette, c'eſt donc aujourd'hui que l'Epoux que ma Mere me diſtine, doit arriver ?

DORINETTE.

Et en même tems celui qu'elle a retenu pour elle ; elle épouſe le Pere, & vous fait épouſer le Fils.

ISABELLE.

Mais à quoi ſonge ma Mere, de vouloir ſe remarier à ſoixante & cinq ans, & ſur-tout après le mauvais ménage qu'elle a fait avec mon Pere. & tous les chagrins qu'il ſe ſont donnés l'un à l'autre? Pour moi je t'avouerai que c'eſt ce qui m'a fait naître tant d'averſion pour le mariage.

DORINETTE.

Il faut vous expliquer tout ceci, qu'elle m'avoit caché juſqu'à préſent, & qu'elle vient enfin de me découvrir: écoutez-moi. Il y a quarante ans que votre Mere en avoit vingt-cinq, & elle veut n'en avoir aujourd'hui que trente: on n'a dit-elle que l'âge qu'on paroît.

ISABELLE.

Je connois tout ſon ridicule là-deſſus, & elle a même toutes les peines du monde à s'avouer mon aînée auprès de ceux qui ont la fade complaiſance de feindre de la prendre pour ma Sœur.

DORINETTE.

Il eſt vrai que tous les gens du tems paſſé trouvent que vous avez les mêmes traits qu'elle avoit à votre âge, mais il y a aujourd'hui bien de la difference. A vingt-cinq ans donc, un certain petit Maître, ſurnommé le beau Cleon, jeune homme, à peu-près de ſon âge, en devint éperdument amoureux, & elle de lui.

ISABELLE.

Je ſçavois encore cela : & que leurs Parens, par des interêts de famille, ne voulurent point les marier enſemble, & obligerent ma Mere à épouſer le Baron de Roquentin mon Pere, & le beau Cléon à aller épouſer une riche Héritiere à deux cens lieues d'ici.

DORINETTE.

Fort-bien. Voilà donc nos deux Amans ſéparés & mariés chacun de leur côté à des perſonnes qu'ils n'aimoient point ; mais malgré cette ſéparation, ils ne ſe ſont point oubliés, & n'ont point ceſſé de s'écrire pendant quarante ans.

ISABELLE.

Voilà ce que je ne ſçavois pas.

DORINETTE.

Oh ! je vous l'apprens donc. Votre Pere eſt mort ici il y a deux ans, regretté de tout le monde, excepté de ſa femme ; & l'épouſe du beau Cléon vient de mourir à Bourdeaux, au grand contentement de ſon mari, qui a auſſi-tôt pris la poſte pour venir épouſer votre mere, qu'il appelle toujours dans ſes lettres, ſa belle Javotte. Il arrive donc aujourd'hui, s'il n'eſt déja arrivé, avec ſon Fils unique nommé Léandre qui lui reſſemble comme deux gouttes d'eau, & qui eſt le mari qu'on vous deſtine, pour ne pas faire ſortir les biens des deux familles.

ISABELLE.

C'eſt ce que ma Mere me dit hier au ſoir ; mais je te déclare que je n'épouſerai point abſolument un homme que je ne connois point, & que je hais avant que de l'avoir vû.

DORINETTE.

J'entre dans vos raiſons : mais ſi c'étoit quelque joli Cavalier de bonne mine ?

ISABELLE.

Fut-il l'Amour même, je n'en voudrois point.

DORINETTE.

Mais cependant ſi votre Mere veut vous contraindre abſolument à l'épouſer ?

ISABELLE.

Je ne ſçai pas ce que je ne ſerois point capable de faire pour éviter ce malheur. Ma chere Dorinette, je compte beaucoup ſur toi : employe tous tes efforts, je t'en conjure, pour détourner ce mariage, & ſois ſûre de ma reconnoiſſance.

DORINETTE.

Vous avez déja déclaré à votre Mere que vous ne vouliez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oui.

DORINETTE.

C'en eſt aſſez, je me charge du reſte.

DRILLOT *derriere le Théâtre.*

Hoé, hoé, hoé.

DORINETTE.

Mais j'entens un Courrier, voilà apparemment nos Gens : je vais commencer par les prevenir sur votre compte, avant qu'ils voyent Madame votre Mere.

ISABELLE.

Je m'abandonne à toi, & te laisse ici seule pour les recevoir.

DRILLOT *derriere le Théâtre.*

Hoé, hoé, hoé.

DORINETTE.

Voilà des Gens bien pressés : on voit bien que c'est l'Amour qui les amene.

SCENE II.

DORINETTE, DRILLOT.

DRILLOT.

HOlà, ma belle Enfant, ne ſçauriez-vous m'enſeigner ce que je cherche depuis une heure ?

DORINETTE.

Et que cherchez-vous ?

DRILLOT.

La belle Javotte. Mon Maître m'avoit aſſûré qu'à ce nom ſeul tout Paris me l'enſeigneroit : me voici dans la maiſon où il m'a dit qu'elle demeuroit, & aucun des Voiſins ne peut m'en donner la moindre nouvelle.

DORINETTE.

C'eſt que le nom de la belle Javotte ne s'eſt conſervé que dans le cœur de votre Maître, & l'on ne connoit ici la perſonne que vous cherchez, que ſous le nom de la Baronne de Roquentin.

DRILLOT.

Roquentin ! voilà un nom qui ne répond gueres à l'idée que mon Maître m'a donnée de ſa beauté : je vois bien que nous nous trompons tous deux.

DORINETTE.

Oh ! que nenni. N'arrivez-vous pas de Bourdeaux ?

DRILLOT.

Oui.

DORINETTE.

Votre Maître n'a-t-il pas nom le beau Cléon ?

DRILLOT.

Il y a quarante ans à ce qu'on m'a dit qu'on l'appelloit ainſi.

DORINETTE.

N'amene-t-il pas ſon Fils Léandre avec lui pour le marier à la Fille de celle qu'il épouſe ?

DRILLOT.

Vous y êtes ; Mais je vous dirai par avance que le Fils ne veut point de la Fille.

DORINETTE.

Cela s'accorde à merveille, & je vous avouerai de mon côté que la Fille ne veut point du Fils.

DRILLOT.

Léandre eſt un jeune homme d'une indifference extrême.

DORINETTE.

Iſabelle eſt une aimable perſonne, d'une inſenſibilité ſans pareille.

DRILLOT.

Il m'a promis cinquante piſtoles, ſi je pouvois détourner ſon Pere du deſſein qu'il a de le marier.

DORINETTE.

Isabelle m'en donnera bien autant si je peux rompre son mariage.

DRILLOT.

A ce que je vois, voilà de l'argent assez facile à gagner.

DORINETTE.

De mon côté j'en suis sûre.

DRILLOT.

Et moi je les tiens déja dans ma poche.

DORINETTE.

Où sont vos Gens ?

DRILLOT.

Ils sont descendus chez le Baigneur, où le Pere se fait adoniser. Pour le Fils comme il ne veut que déplaire à celle qu'on lui destine, il ne cherche pas tant de façons, il ne vouloit seulement que se débotter, pour venir .... Mais le voici.

SCENE

SCENE III.

LEANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

LEANDRE *à part.*

A Sſurément mon Pere extravague avec ſa belle Javotte. Cette Maiſon n'eſt pas ſi grande qu'on ne puiſſe.... Ah ! te voilà, Drillot ; Et bien, eſt-ce ici enfin ?

DRILLOT.

Oui, Monſieur.

LEANDRE.

As-tu déja parlé à quelqu'un ?

DRILLOT.

Je n'ai encore vû que cette aimable Soubrette, avec qui j'ai pris langue, & que j'ai déja miſe dans vos intérêts.

LEANDRE.

Lui as-tu bien témoigné l'averſion que j'avois pour ce mariage, & combien je ſerois obligé à qui pourroit l'empêcher ?

DRILLOT.

L'affaire eſt faite, & vous pouvez me donner d'avance les cinquante Piſtoles promiſes.

LEANDRE.

Seroit-il poſſible ?

DORINETTE.

N'en doutez point, Monſieur, & ma jeune Maîtreſſe eſt autant prévenue contre vous, que vous pouvez l'être contre elle.

LEANDRE.

Ah ! quel bonheur !

DORINETTE.

Elle m'a promis la valeur environ de cinquante Piſtoles pour rompre ſon mariage avec vous.

LEANDRE.

Ah ! je vous en promets davantage, ſi je ne l'épouſe point.

DORINETTE.

Heureuſement la voici : déclarez-lui vos ſentimens auſſi librement qu'elle va vous déclarer les ſiens.

SCENE IV.

ISABELLE, LEANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

DORINETTE.

APprochez, Mademoiſelle, approchez, vos affaires vont bien. Voilà le Fils du beau Cléon, à qui vous pouvez dire ſans façon que vous ne l'aimez point; vous ne ſçauriez lui faire un plus grand plaiſir.

ISABELLE.

Ah, Ciel!

DRILLOT.

Allons, Monſieur, ſautez le foſſé; ne craignez point de fâcher Madame, en lui découvrant toute l'averſion que vous avez pour elle?

LEANDRE.

Hélas!

DRILLOT.

Hé bien, hélas, quoi! vous n'oſeriez dire une impertinence en face à une femme? vous êtes bien poltron: ah! que la plûpart des petits Maîtres de ce tems ne ſont pas ſi ſcrupuleux!

LEANDRE.

Quoi! c'eſt là la perſonne que mon Pere me deſtine?

DRILLOT.

Oui, que vous avez tant de raisons de haïr.

DORINETTE.

Hé bien, Mademoiselle, êtes-vous muette? allons, parlez donc franchement à Monsieur.

ISABELLE.

Et il ne m'a encore rien dit.

DORINETTE.

C'est à vous à le prévenir, puisque vous ne l'aimez pas.

ISABELLE.

Hé, mais,... Dorinette... s'il m'aimoit lui?

DORINETTE.

Oh! non, c'est de quoi je vous suis caution : il vient de m'assûrer qu'il vous haïssoit à la mort; & quand même il pourroit vous aimer, voilà un beau colifichet pour une grande fille comme vous.

ISABELLE.

Il est jeune, Dorinette, il pourroit grandir.

DORINETTE.

Oui-da, quand ce ne seroit que de deux doigts, le mariage pourroit bien faire cela sans miracle,

DRILLOT.

Enfin, Monsieur, vous avez donc perdu la parole, & malgré toutes vos belles résolutions....

LEANDRE.

Ah! mon cher Drillot, je t'avoue que je crains bien que cette vûe ne m'en faſſe changer,

DRILLOT.

Oh ! parbleu puiſque le vin eſt tiré, il le faut boire, & je vais parler pour vous, moi. Madame, vous êtes belle, aimable, & bien faite, mais vous n'êtes pas de notre goût.

LEANDRE.

Ah ! que dis-tu là malheureux ?

DORINETTE.

Allons, Mademoiſelle, répondez.

ISABELLE.

Que veux-tu que je réponde à un ſi triſte compliment.

DORINETTE.

Je vais bien y répondre, moi. Monſieur, vous avez tout le mérite poſſible, de la jeuneſſe, de l'eſprit, enfin, tout ce qu'il vous plaira ; mais nous ne voulons point de vous.

ISABELLE.

Ah ! doucement, Dorinette.

DRILLOT.

Quand vous en voudriez, ma petite Mignonne, il faudroit que vous priſſiez la peine de vous en paſſer ; & ſi nous voulions nous marier, nous conſulterions notre cœur, & non pas le choix de nos parens.

DORINETTE.

Je vous aſſûre, mon petit Ami, que nous reſte-

rions plûtôt fille toute notre vie, que d'épouser une figure comme la vôtre.

DRILLOT.

Vous êtes encore une drôle de mijaurée.

DORINETTE.

Je vous trouve un plaisant godenot.

DRILLOT.

On vous donnera ma foi des maris comme nous, à des filles comme vous.

LEANDRE.

Es-tu fou, avec tous tes insolens propos?

ISABELLE.

Dorinette, vous plaît-il de vous taire?

DORINETTE.

Nous vous disons à peu près ce que vous aviez résolu de vous dire.

DRILLOT.

Ce n'est pas notre faute, si la conversation s'est un peu échauffée.

LEANDRE.

Et qu'avons nous affaires de tes contes ridicules?

DRILLOT.

C'est pour orner le discours.

ISABELLE.

Pensez-vous, Monsieur, tout ce qu'on vient de vous faire dire!

LEANDRE.

Ah! Madame, au contraire; & je vous avouerai

que je ſouhaite ardemment tout ce que je craignois avant de vous avoir vûe.

ISABELLE.

Et moi je ſens que je n'aurai pas la force de réſiſter aux volontés de ma Mere.

LEANDRE *lui baiſant la main.*

Ah, Madame!

DRILLOT.

Adieu nos cinquante piſtoles.

LEANDRE.

Vous n'y perdrez rien l'un & l'autre, je vous aſſûre, & puiſque le tems a changé enfin mes réſolutions.....

DORINETTE.

Ah! j'entends Madame, elle quitte ſa toilette pour venir apparemment ici.

ISABELLE.

Je ne veux point paroître devant elle dans le trouble où je ſuis. Après avoir combattu hier ſes deſſeins, que diroit-elle de me voir ſi-tôt changer de réſolutions?

LEANDRE.

Je ne veux point m'offrir non plus devant mon Pere, après les diſputes que nous avons eues pendant le voyage, & les ſermens que je lui ai faits de ne lui point obéir.

DORINETTE.

Menez Monſieur dans votre appartement pour

vous rassurer un peu l'un & l'autre, & revenir du desordre où les premiers traits de l'Amour vous ont tous deux jettés.

SCENE V.

DORINETTE, DRILLOT.

DRILLOT.

C'Est bien dit, & moi je reste aussi pour préparer la belle Javotte à l'arrivée du beau Cléon.

DORINETTE.

La voici.

DRILLOT.

Ah! morbleu, quelle figure! oh, pour le coup, je ne m'y attendois pas, & nous rirons bien tantôt. Mais, que tient-elle à sa main?

DORINETTE.

C'est un miroir fait exprès pour rajeunir le visage, elle en a cassé plus de vingt, qu'elle prétendoit qui l'enlaidissoient.

SCENE VI.

Me. ROQUENTIN, DORINETTE, DRILLOT.

Me. ROQUENTIN *un petit miroir à la main.*

GLace fidelle qui me répréſente à toute heure mes attraits dans leur naturel, que tu m'es précieuſe ! j'ai toutes les peines du monde à te quitter. Mais Dorinette, quel eſt ce Garçon.

DORINETTE.

C'eſt un Domeſtique du beau Cléon, Madame;

Me. ROQUENTIN.

De Cléon ! & où eſt ton Maître, mon ami ?

DRILLOT.

Il eſt chez le Baigneur, Madame.

Me. ROQUENTIN. —

Et que ne deſcendoit-il chez moi tout botté & tout crotté, pour me marquer ſon empreſſement ? Un Amant dans cet équipage a ſouvent plus de charmes pour ſon Amante, que dans l'ajuſtement le plus régulier.

(*à Drillot.*)

A-t-il toujours ſes beaux cheveux ?

DRILLOT.

Oui, Madame, ils n'ont changé que de couleur & de quantité.

Me. ROQUENTIN.

C'étoit le plus beau brun que l'on pût voir.

DRILLOT.

Hé bien! Madame, c'eſt à préſent le plus beau gris pomelé....

Me. ROQUENTIN.

Cela ne me ſurprend point, à quinze ans j'avois des cheveux blancs.

DORINETTE.

Et à préſent vous n'en avez plus.

Me. ROQUENTIN.

Et dis-moi, mon enfant, a-t-il toujours cet air charmant, enjoué?

DRILLOT.

Plus enjoué que jamais, Madame: on ne ſçauroit le regarder ſans rire.

Me. ROQUENTIN.

Pour moi, j'ai conſervé tous mes appas.

DRILLOT.

Hé bien, Madame, vous ne le trouverez pas plus changé que vous.

Me. ROQUENTIN.

Je brûle d'envie de le voir. Va, mon ami, va promptement au devant de lui, qu'il vienne répondre à mon impatience. Et vous, Dorinette,

allez voir ce que fait ma Fille, & lui dites qu'elle vienne être témoin d'une ſi charmante entrevûe.

SCENE VII.

Me. ROQUENTIN *ſeule.*

REdonnons un peu quelques doſes à mes attraits: puiſque Cléon veut paroître devant moi dans tout ſon éclat, il n'eſt pas juſte que je néglige les ſoins de lui paroître plus belle que jamais. Plaçons mes mouches avec ſimétrie. Etudions un ſouris gracieux. Rappellons nos minauderies enfantines, & ce je ne ſçais quoi qui ſçut autrefois le charmer. Mais que cherche ici ce bon-homme? On laiſſe comme cela monter mille gens. Holà quelqu'un.

SCENE VIII.

Me. ROQUENTIN, CLEON.

CLEON.

ENfin me voici donc chez ma chere Javotte. Mais quelle eſt cette figure hétéroclite ? c'eſt apparemment ſa vieille Tante. Madame, me tromperois-je ; ou n'êtes vous point Madame Adam, que j'ai eu l'honneur de connoître autrefois, & qui étoit la Tante de la Maîtreſſe du logis.

Me. ROQUENTIN.

Allez bonhomme, vous radotez, de prendre une perſonne comme moi, pour une femme qui eſt morte il y a vingt ans, âgée de ſoixante & dix.

CLEON.

Madame, je vous demande pardon : comme il y a long-tems que je ſuis hors de Paris, & que j'ai preſque toujours demeuré à Bourdeaux....

Me. ROQUENTIN.

Vous avez demeuré à Bourdeaux, Monſieur ? Et dites-moi un peu, avez-vous connu le beau Cléon ?

CLEON.

Sans doute, Madame, & perſonne ne le connois mieux que moi.

Me. ROQUEMTIN.

Et dites-moi un peu ; eſt-il toujours charmant comme autrefois ?

CLEON.

Il vaut mieux qu'il ne valloit il y a quarante ans.

Me. ROQUENTIN.

Apparemment que vous le voyiez ſouvent à Bourdeaux ?

CLEON.

Nous ne nous ſommes jamais quittés.

Me. ROQUENTIN.

Ne vous a-t-il point quelquefois parlé de ſa charmante Javotte ?

CLEON.

Je vous aſſûre qu'il n'étoit occupé que d'elle.

Me. ROQUENTIN.

Ah ! Monſieur, que vous me faites plaiſir ! Mais puis-je ſçavoir ce que vous demandez dans cette Maiſon ?

CLEON.

Vous le ſçaurez dans un moment ; mais oſérois-je auparavant vous demander des nouvelles de la belle Javotte, dont vous me parlez ? Vous êtes apparemment de ſes amies ?

Me. ROQUENTIN.

Oh ? pour cela, on ne peut davantage.

CLEON.

Puis-je à mon tour vous demander comment vous la trouvez ?

Me. ROQUENTIN.

Oh ! adorable, Monsieur, c'est une beauté parfaite.

CLEON.

Est-il possible que ses traits....

Me. ROQUENTIN.

Je vous assûre qu'elle n'a fait que croître & embellir ; & que si Cleon..... Mais le voici, sans doute.

CLEON.

Ah ! la voilà elle-même.

SCENE IX.

Me ROQUENTIN, CLEON, ISABELLE, LEANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

Me. ROQUENTIN *embrassant Leandre.*

MOn cher Cleon !...

CLEON *embrassant Isabelle.*

Mon aimable Javotte !...

DORINETTE.

En voilà bien d'un autre.

Me. ROQUENTIN.

Que j'ai de joye de vous revoir !

CLEON.

Que j'ai de plaiſir de vous embraſſer !

Me. ROQUENTIN.

Vous n'êtes point changé.

CLEON.

Je vous trouve toujours la même.

Me. ROQUENTIN.

Vous ne me dites rien !

CLEON.

D'où vient ce ſilence ?

LEANDRE.

Madame....

ISABELLE.

Monſieur....

Me. ROQUENTIN.

D'où vient cette froideur ?

CLEON.

Quel eſt cet accueil ?

LEANDRE.

Vous vous abuſez, Madame.

ISABELLE.

Vous vous trompez, Monſieur.

CLEON.

Comment ?

DRILLOT.

Oui, c'eſt une porte plus bas.

ISABELLE.

Je ne ſuis point la belle Javotte, Monſieur, c'eſt ma Mere.

LEANDRE.

Ni moi le beau Cleon, Madame, c'eſt mon Pere.

Me. ROQUENTIN.

Je ne comprens rien à tout ceci.

DORINETTE.

C'eſt que vous n'y voulez donc rien comprendre : mais je conçois bien moi, que Monſieur eſt le beau Cleon, & Monſieur, ſon fils Leandre.

Me. ROQUENTIN.

Lui, le beau Cleon !

DRILLOT.

Oui, Madame, comme vous êtes la belle Javotte.

CLEON.

Elle, Javotte ?

DORINETTE.

Oui, Monſieur, & voilà ſa fille Iſabelle.

CLEON *à Drillot.*

Ah ! je n'en puis plus.

Me. ROQUENTIN *s'appuyant ſur Dorinette.*

Je ſuis morte.

DRILLOT.

Appuyez-vous auſſi ſur moi, Monſieur, pour mieux faire le tableau.

Me. ROQUENTIN.

Eſt-il poſſible que quarante ans ayent changé ſes traits de cette maniere ?

CLEON.

CLEON.

Se peut-il que le tems ait ainſi détruit ce chef d'œuvre de la nature !

Me. ROQUENTIN.

Ah ! ne vous chagrinez que pour vous. Plût au Ciel que le tems eût reſpecté vos traits, comme il a fait les miens : vous ne vous voyez pas, Monſieur, vous ne vous voyez pas.

CLEON.

Non, mais je vous vois, Madame, je vous vois.

Me. ROQUENTIN.

Je vous rends votre parole, Monſieur.

CLEON.

Je vous rends la vôtre, Madame.

Me. ROQUENTIN.

Mais pour que vous n'ayez point à vous plaindre, j'épouſerai votre Fils, s'il le veut.

CLEON.

Et moi votre Fille, s'il le faut.

ISABELLE.

Non, s'il vous plaît, ma Mere, cela ne ſera pas.

LEANDRE.

Je crois que vous vous mocquez de moi, mon Pere ; je m'en tiens à votre premier deſſein, & je n'en épouſerai point d'autre que la charmante Iſabelle.

ISABELLE.

Et moi, je vous proteſte, ma Mere, que je n'aurai point d'autre mari que Leandre.

Me. ROQUENTIN.

Comment donc, vous n'en vouliez point à ce que vous diſiez?

CLEON.

Vous témoigniez en chemin tant d'averſion pour Iſabelle.

DORINETTE.

Vous avez bien changé de réſolution, pourquoi ne voulez vous pas que vos Enfans en changent de même? Les révolutions des tems ſont pour eux, comme pour vous. Vous vous aimiez, vous vous voyez, & vous ne vous aimez plus. Ils ſe haïſſoient, ils ſe voyent, & ils s'aiment. Qu'avez-vous à dire à cela?

DRILLOT.

Moi, je dis que tous quatre ont raiſon, les uns de s'aimer, & les autres de ne s'aimer plus.

CLEON.

Allons, Madame, il ſe faut rendre juſtice: l'amour propre nous empêche ſouvent de nous connoître nous-mêmes, mais je conçois que ſi le tems m'a changé au point où je vois que vous l'êtes, nos beaux jours ſont paſſés, & que nous ne devons pas rendre nos enfans malheureux.

Me. ROQUENTIN.

Oh! je vous assûre qu'il n'y a que vous de changé, & que chacun me trouve plus belle que jamais. Mais finissons, je ne veux point de votre fils malgré lui, & c'est assez qu'il n'ait pas d'abord ouvert les yeux sur mes charmes, pour que je n'y songe plus.

CLEON.

C'est fort bien fait à vous, Madame, songeons donc à unir au plûtôt ces jeunes gens ensemble; & si le tems a pû détruire notre amour, qu'il ne puisse rien sur l'estime & l'amitié que cette alliance doit confirmer entre nous. Hélas! mon cher Drillot, où est le tems?

DRILLOT.

Il n'y faut plus songer, Monsieur, il est passé.

DORINETTE.

Monsieur, voilà les anciens Amis de Madame & les vôtres, qu'elle avoit invités à vos nôces, ils ont amenés avec eux des Violons, & sont tous gais comme des Pinçons: les renvoyerons nous?

CLEON.

Non, non, qu'ils entrent, je serai bien aise de les revoir, cela me rappellera les plaisirs de mon jeune âge.

LE TEMS PASSE'.

PREMIER INTERMEDE.

ENTRE'E

de bonnes Gens du Tems passé.

UN VIEILLARD.

SAison d'aimer, aimable jeuneſſe,
Que ne pouvez-vous durer ſans ceſſe ?
Mais plus on s'abandonne aux charmes de l'Amour,
Plûtôt le tems en paſſe, & paſſe ſans retour.

ENTRE'E

d'un petit Vieillard, & d'une petite Vieille.

UN VIEILLARD.

Aux doux plaiſirs de la tendreſſe
Il faut livrer ſes jeunes ans,
Ten, ten, tens,

Lorſque l'on ſent approcher la vieilleſſe,
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus tems.

UNE VIEILLE.

Hélas! quand j'étois jeune & belle,
Je rebutois mes ſoupirans,
Ten, ten, tens,
Sur mes vieux ans je ne ſuis plus cruelle,
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus tems.

UN VIEILLARD.

Quand l'horloge du Berger ſonne,
Réveillez-vous tendres Amans,
ten, ten, tens,
L'heure paſſée, une belle raiſonne,
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus tems.

UNE VIEILLE.

L'amour vainement ſe rappelle,
Quand il a pris la clef des champs,
Ten, ten, tens.
A ſon retour il ne bat que d'un aîle,
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus tems.

COURANTE
de Gens du Tems passé.

UN VIEILLARD.

Rappellons la souvenance
Du bon tems passé.

LE CHŒUR.

Rappellons la souvenance
Du bon Tems passé.

UN VIEILLARD.

Le Juge désintéressé,
Ne refusoit point d'audience,
Sans le secours de la finance,
Le vrai mérite étoit placé.

LE CHŒUR.

Rappellons la souvenance,
Du bon tems passé.

UN VIEILLARD.

Quand Gombaut caressoit Macé,
Il le faisoit sans répugnance;

Il n'avoit point de défiance,
Que quelqu'autre en fût careſſé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance
Du bons tems paſſé.

UNE VIEILLE.

Un Vieillard dans l'âge glacé,
Pouvoit encore entrer en danſe,
Aujourd'hui dans l'adoleſcence,
Le Blondin eſt déja caſſé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance,
Du bons Tems paſſé.

AU PARTERRE.

Un Auteur n'étoit point forcé
De demander de l'Indulgence,
On lui battoit des mains d'avance,
Même avant qu'on eût commencé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance
Du bon tems paſſé.

ENTRE'E GE'NE'RALE de Vieux & de Vieilles.

Fin de la premiére Partie.

LE

LE TRIOMPHE DU TEMS PRESENT.

SECONDE PARTIE.

ACTEURS.

HORTENSE, jeune Coquette.

CLARINE, Suivante d'Hortenſe.

LUCILE, Fille de Lyon, déguiſée en Cavalier.

ROSETTE, Suivante de Lucile, déguiſée en Laquais,

LICIDAS, Amant de Lucile, & Amoureux d'Hortenſe.

LA GUILLOTIERE, Valet de Licidas, Amant de Roſette, & amoureux de Clarine.

L'ESTAFFE.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon d'Hortenſe.

LE TRIOMPHE DU TEMS PRESENT.

SECONDE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS, LA GUILLOTIERE.

LA GUILLOTIERE.

E' bien, Monsieur mon Maître, nous voilà donc enfin cassés aux gages? & la coquette d'Hortense, & la fourbe de Clarine, après nous avoir tous deux plumé comme des Oisons, nous traitent avec le dernier mépris: Vous avez voulu vous éloigner

auſſi, voyez combien le tems de l'abſence a dérangé nos affaires ?

LICIDAS.

Ah ! malheureux Licidas, où te vois-tu réduit !

LA GUILLOTIERE.

On nous avoit bien avertis avant de partir de Lyon, que rien n'arrivoit dans Paris, ſans payer l'entrée.

LICIDAS.

Ah ! mon cher la Guillotiere, je ſuis ruiné, mais, qui n'auroit pas crû qu'Hortenſe m'aimoit de la plus ſincére ardeur.

LA GUILLOTIERE.

Qui ſe ſeroit imaginé que Clarine. Mais, après tout, Monſieur, nous méritons bien cela : vous avez trahi Lucile, j'ai trompé Roſette, on nous rend ici notre change à merveille.

LICIDAS.

Que veux-tu ? il y avoit trop long-tems que j'aimois Lucile, elle eſt à Lyon, j'étois à Paris : la diſtance des lieux, le tems de l'abſence, contribue beaucoup à rendre les Amans inconſtans : j'avourai cependant que je ne cherchois d'abord qu'à me conſoler du chagrin de ne plus voir Lucile, & je ne croyois pas que le tems m'attacheroit à Hortenſe au point où je ſuis.

LA GUILLOTIERE.

Ce qui me fâche le plus dans tout ceci, c'eſt

d'avoir donné à Clarine la bague dont Roſette m'avoit fait préſent, avant notre départ de Lyon.

LICIDAS.

Il n'y faut plus penſer, ne ſongeons qu'à découvrir mon heureux rival. Quoi! tu n'as pû encore ſçavoir quel il eſt? où il demeure? les heures qu'il prend pour venir en cette maiſon?

LA GUILLOTIERE.

Non, Monſieur; tout ce que j'ai pû apprendre, c'eſt qu'on l'appelle Monſieur le Chevalier; & que mon Rival à moi, s'appelle Jaſmin; mais on trouve à Paris tant de Chevaliers & de Jaſmins confondus enſemble, que l'on n'y connoît goute; cependant, j'ai poſté un petit drôle qui l'obſervera toute cette nuit, & qui lui rendra votre Cartel, en quelqu'endroit qu'il le trouve.

LICIDAS.

Frappe toujours à cette porte, & voyons s'il ne ſeroit point avec Hortenſe.... Mais voici Clarine ſa Suivante.

SCENE II.

LICIDAS, CLARINE, LA GUILLOTIERE.

CLARINE.

SOuhaitez-vous parler à ma Maîtreſſe, Monſieur ? elle n'y eſt pas.

LICIDAS.

C'eſt à quoi je m'attendois fort. Et quel tems faut-il prendre à préſent pour la trouver ?

CLARINE.

Que voulez-vous ? elle a maintenant ſon procès qui l'occupe.

LA GUILLOTIERE.

Voilà une belle heure pour aller ſolliciter ! il eſt preſque nuit. Et toi, Clarine, as-tu auſſi des procès ?

CLARINE.

Oh ! pour moi, je n'ai point tant de raiſons à te donner, ſinon que je t'ai aimé, que je ne t'aime plus, & que j'en aime un autre.

LA GUILLOTIERE.

Voilà ce qui s'appelle pouſſer une botte en trois tems.

CLARINE.

Voilà une affaire bientôt jugée, comme tu vois.

LA GUILLOTIERE.

Oui, hors de Cour & de procès, & la Partie de la Guillotiere condamnée aux dépens.

CLARINE.

Pour vous, Monsieur, je vous parlerai plus poliment, & je vous dirai que le tems de votre absence.....

LICIDAS.

C'en est assez, je comprends à quoi je dois m'en tenir : cependant, dis à ton infidele Maitresse qu'elle ne jouira pas long-tems de sa perfidie, & que nous éprouverons bien-tôt si son aimable Chevalier sçaura triompher de moi aussi facilement qu'il a triomphé d'elle.

LA GUILLOTIERE.

Et moi ma petite Mignonne, si je rencontre votre beau Jasmin, nous verrons s'il pousse aussi bien une estocade, qu'un soupir amoureux.

SCENE III.

CLARINE *seule*

CEci commence un peu à m'allarmer : d'où diantre ont-ils pû si-tôt sçavoir le nom de leurs Rivaux ? Si ces brutaux alloient nous rendre veuves, avant que d'être mariées, cela ne vaudroit pas le Diable. Mais voici nos nouveaux Amans, je suis bien aise qu'ils soient montés par le petit Escalier, sans cela il seroit peut-être arrivée du malheur ; mais tout coup vaille, ces jeunes droles ci ne m'ont pas l'air de craindre leur homme.

SCENE IV.

LUCILE en Cavalier, ROSETTE en Laquais, CLARINE.

LUCILE.

BOn-soir belle Clarine, comment se porte ton aimable Maîtresse ? Où est-elle ?

CLARINE.

Monsieur, elle est à deux pas, chez une de ses amies, & je vais l'avertir que vous êtes ici, selon l'ordre qu'elle m'en a donné. Sans adieu, Jasmin ; ne t'en vas pas, au moins.

ROSETTE.

Oh ! je n'ai garde.

SCENE V.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

HE' bien, Madame, voulez-vous encore jouer long-tems le même rôle? & ne vous laſſez vous point de paſſer pour homme, connoiſſant ſi bien la perfidie de ce Sexe trompeur?

LUCILE.

C'eſt un Sexe trompeur, il eſt vrai: mais après tout, le nôtre l'eſt-il moins?

ROSETTE.

Vous avez raiſon: car nous-mêmes, ſans la nouvelle qui nous eſt venue de l'inconſtance de Licidas, & de la Guillotiere, nous allions nous engager dans une autre chaîne, mais la jalouſie nous a furieuſement réveillées.

LUCILE.

Voi comme Hortenſe a trahi Licidas pour moi. Je n'ai encore mis en uſage que des airs extravagans, ſalué des épaules, ricanné ſur un rien, débité deux ou trois fadeurs; il n'en a pas fallu davantage pour charmer la Coquette.

ROSETTE.

Je n'ai gueres eu plus de peine à rendre Clarine

amoureuſe de moi ! je l'ai vûe, elle ma regardée, je lui ai parlé, elle m'a répondu : je l'ai agacée, elle m'a chatouillé, je l'ai pincée, elle m'a mordue.

LUCILE.

Voilà une belle maniere de ſe conter fleurette.

ROSETTE.

Bon ! la Guillotiere & moi, nous ne faiſions l'amour à Lyon, qu'à coups de poing : entre nous autres Domeſtiques, c'eſt aſſez notre maniere. Mais laiſſons tout cela. Eſt-ce que vous ne voulez pas à la fin éclater ?

LUCILE.

Il n'eſt pas encore tems, Roſette.

ROSETTE.

Que voulez vous donc davantage ? ſur le bruit de l'inconſtance de nos amans, nous ſommes parties de Lyon déguiſées en hommes, & à la faveur de ce déguiſement, nous nous ſommes introduites à Paris, chez nos Rivales, nous avons ſupplanté nos volages ; il me ſemble qu'en voilà aſſez, & que c'eſt tout ce que nous demandions ?

LUCILE.

Je te promets de faire finir cette intrigue inceſſamment.

ROSETTE.

Je vous le demande en grace ; car enfin je commence à me laſſer de l'amour que Clarine a con-

çu pour moi : elle eſt diablement vive, au moins.

LUCILE.

Eſt-ce que tout ce badinage ne te réjouit point ?

ROSETTE.

Non ma foi ; & je ſens que je ne ſuis point le fait des femmes. Mais que cherche ici ce Garçon ?

SCENE VI.

LUCILE, ROSETTE, L'ESTAFFE.

L'ESTAFFE.

MOnſieur, eſt-ce vous qu'on nomme Monſieur le Chevalier ?

LUCILE.

Oui, mon cher, mais il y a pluſieurs Chevaliers dans le monde : ne vous a-t-on pas dit le nom de celui que vous cherchez ?

L'ESTAFFE.

Non, Monſieur, on m'a ſeulement dit, Monſieur le Chevalier tout court.

ROSETTE.

Ah ! c'eſt Monſieur ſans contredit.

L'ESTAFFE.

Voilà ce qu'on m'a chargé de vous mettre en main propre.

LUCILE *bas à Roſette.*

Roſette, c'eſt de l'Ecriture de Licidas.

Elle lit.

Monſieur, je voudrois avoir ce ſoir l'honneur de me couper la gorge avec vous, ayez la bonté de marquer le lieu que vous croirez le plus commode pour cela; & ne menez avec vous que votre Valet Jaſmin, comme je ne ménerai que le mien: ils ont auſſi quelque petite affaire à démêler enſemble.

Allez mon ami, dites au Cavalier qui vous envoye, que je ne ſortirai point d'ici de la ſoirée, & qu'il m'y vienne trouver, s'il l'oſe.

L'ESTAFFE.

Cela ſuffit, il ne tardera pas à s'y rendre.

SCENE VII.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

COmment, Madame, vous lui donnez rendez-vous dans la maiſon d'Hortenſe ?

LUCILE.

Veux-tu que j'aille m'expoſer à être arrêtée dans la ruë par le Guet dans l'équipage où je ſuis : & d'ailleurs je ſuis bien aiſe de faire cet éclat en préſence de celle pour qui il m'a abandonnée.

ROSETTE.

Pour moi, je m'apprête à frotter la Guillotiere comme tout les diables : c'eſt un poltron fieffé, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le ſçai ; mais comment faire ? je n'ai point d'épée.

LUCILE.

Tu en auras bien-tôt trouvé une : mais taiſons-nous, voici Hortenſe.

SCENE VIII.

LUCILE, HORTENSE, ROSETTE.

HORTENSE.

MIlle pardons, mon cher Chevalier, de vous avoir tant fait attendre : je ne m'étois éloignée, que pour éviter mon Rival.

LUCILE.

Vous avez beau faire, vous me donnerez toujours de l'inquiétude ; & tant que Licidas vous aimera, je ne ſerai pas content.

ROSETTE.

Ni moi non plus, tant que la Guillotiere viendra ici.

CLARINE.

Que vous importe qu'on nous aime, ſi nous n'aimons pas ?

HORTENSE.

Clarine a raiſon.

LUCILE.

Ah ! je ſuis jaloux d'une maniere bien différente des autres hommes, & je ſouffrirois moins ſi vous aimiez Licidas, que de ſçavoir que vous en êtes aimée.

HORTENSE.

Je ne puis rien comprendre à cette délicateſſe : croyez-moi, Chevalier, aimons-nous ſans contrainte, & pour que Licidas ne vous donne plus d'ombrage, je ferai tous mes efforts pour m'en faire haïr : tenez, voilà déja la montre dont il m'a fait préſent, que je vous prie d'accepter.

LUCILE *à part.*

Ah Ciel ! que vois-je ?

HORTENSE.

Entrons dans mon Cabinet, je vais vous ſacrifier toutes ſes Lettres, & tous les préſens que j'ai reçûs de lui. Je veux bien m'expoſer à tout ſon reſſentiment pour vous faire plaiſir.

LUCILE *bas à Roſette.*

Tous les préſens qu'elle me va faire, ſeront ſans doute ceux que j'ai faits autrefois à Licidas : j'en puis juger par ma montre.

ROSETTE *à part.*

Je voudrois bien de même ratraper toutes mes nippes.

SCENE

SCENE IX.

ROSETTE, CLARINE.

CLARINE.

QU'as-tu donc ? tu me parois bien inquiet ?

ROSETTE.

Je ſonge que nous ne devrions pas les laiſſer ainſi tête à tête : vois-tu, mon Maître eſt un drôle bien dangereux.

CLARINE.

Et de quoi t'embarraſſe-tu, puiſque leur tête à tête nous procure le plaiſir d'être ſeuls ? Tu n'es pas ſi redoutable, toi ; & il me ſemble que tu te refroidis de beaucoup, depuis que je t'ai déclaré mon ardeur.

ROSETTE.

Que veux-tu que je te diſe ? je trouve que tu n'es pas mon fait.

CLARINE.

Et que me manque-t-il donc ?

ROSETTE.

Tout, mon enfant.

CLARINE.

On dit que j'ai de l'eſprit, que je parle aſſez bien

ROSETTE.

Trop pour moi ; car comme j'aime à parler de mon côté, si nous vivions ensemble, nous ne pourrions jamais nous accorder, & ce seroit toujours à qui auroit le dernier.

CLARINE.

Pour de la beauté, je ne m'en pique point : mais on me trouve cependant les traits assez délicats.

ROSETTE.

Et moi, j'aime les traits mâles.

CLARINE.

Ah ! traître, tu cherches des prétextes pour m'abandonner, mais si je croyois avoir une Rivale...

ROSETTE.

Oh ! non, je t'assûre ; je n'aime pas assez les femmes pour cela.

CLARINE.

D'où vient donc ce retour d'indifférence ? Est-ce parce que je t'ai trop tôt déclaré mon amour ?

ROSETTE.

Franchement, tu as été un peu trop vîte en besogne, au moins, & pour une Coquette, tu ne sçais pas ton métier. Quand une femme est véritablement amoureuse, elle doit le taire, & elle ne doit jamais dire qu'elle aime, que quand il n'en est rien.

CLARINE.

Tu me donnes-là un plaisant précepte. Ah !

petit scélérat que ta physionomie m'a trompée !

ROSETTE.

Tu le ferois bien plus si je t'épousois, car enfin, nous n'avons pas de bien ni l'un ni l'autre.

CLARINE.

Apprens que j'ai plus de bien que tu n'en mérites : depuis que je suis dans cette maison, j'ai amassé plus de quinze cens francs, sans compter cette bague qui vaut encore son prix.

ROSETTE *bas.*

Ah ! que vois-je ? c'est la bague que j'avois donnée à la Guillotiere !

CLARINE.

Que dis-tu ?

ROSETTE.

Je dis que cette bague m'accommoderoit assez.

CLARINE.

Hé bien, fais moi le plaisir de l'accepter. Mais j'entends monter quelqu'un, c'est, je crois, la Guillotiere, il va peut-être t'insulter. Quoique ce soit un poltron, il a une épée, & tu n'en as point.

ROSETTE.

Si tu pouvois m'en trouver une, je l'aurois bientôt fait déguerpir.

CLARINE.

Viens, je vais te donner celle de notre Portier, mais ne va pas te faire tuer ; au moins.

ROSETTE.

Ne crains rien.

SCENE X.

LA GUILLOTIERE *seul.*

Licidas m'envoye devant pour ſçavoir ſi ſon homme lui a fait un fidéle rapport, & ſi ſon Rival eſt effectivement ici. Mais outre qu'il fait déja obſcur dans cette Salle, c'eſt que je n'entens aucun bruit, il ſe ſera ſans doute évadé avec ſon Jaſmin. Ah! tête! ah! ventre! ah! mort! Comment diable! d'où me vient ce courage inopiné? je ſuis entré ici en tremblant; & depuis que j'y ſuis, j'enrage de me battre! c'eſt apparemment à cauſe que je ne vois perſonne: car je me connois, je ne ſuis brave qu'avec ceux qui ne le ſont pas, & je trouve que mon Maître m'a engagé dans une vilaine partie quarrée. Mais quelqu'un ſort de chez Hortenſe, ſi c'étoit mon Rival! n'importe, faiſons bonne contenance, & s'il eſt auſſi poltron que nous, n'en ſoyons pas la dupe..

SCENE XI.

ROSETTE une épée au côté, LA GUILLOTIERE.

ROSETTE.

QUi va là ?

LA GUILLOTIERE *tremblant.*

Et qui va là, vous-même ? pour moi je ne bouge.

ROSETTE.

C'eſt le brave, l'intrépide, le redoutable Jaſmin.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! je ſuis mort.

ROSETTE.

Et vous, qui êtes-vous !

LA GUILLOTIERE.

Le pacifique, & le prudent la Guillotiere.

ROSETTE.

Ah ! Monſieur de la Guillotiere, vous avez trop de modeſtie. Hé bien ! qu'eſt-ce ? qu'en dirons-nous ? quelle nouvelle ?

LA GUILLOTIERE.

On dit que les duels ſont défendus.

ROSETTE.

Cela eſt fâcheux pour de braves Gens comme nous ; mais enfin, nous ſommes ici ſans témoins, & notre affaire ſera vuidée dans un moment.

LA GUILLOTIERE.

Il ne nous appartient pas de nous battre avant nos Maîtres, il faut leur céder l'honneur.

ROSETTE.

Nous ne ferions ici que les embarraſſer, notre combat ne ſera pas long, comme je vous dis ; & en deux coups, l'un de nous ſera par terre.

LA GUILLOTIERE.

Mal-peſte ! eſt-ce là comme vous les expediez ?

ROSETTE.

Dépêchons-nous, je vous prie, car j'ai encore deux hommes à tuer au coin de cette rue ; je leur ai donné rendez-vous, je crains qu'ils ne s'ennuyent.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! vous pouvez répondre à leur impatience?

ROSETTE.

Non, non, je ſuis bien aiſe de commencer par vous, pour me mettre en haleine.

LA GUILLOTIERE.

C'eſt-à-dire que vous voulez plotter en attendant partie : mais, ſi nous nous battons, qui viendra nous ſéparer ?

ROSETTE.

Comment, nous ſéparer ? Du premier coup,

je vous compte mort, je ne me bats jamais que je ne tuë.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien, si vous me comptez mort, vous n'avez qu'à vous en aller, comme si l'affaire étoit faite.

ROSETTE.

Mais je veux vous tuer tout de bon, & dans les régles.

LA GUILLOTIERE.

Ah! je vous dispense des formalités.

ROSETTE.

Allons, allons, l'épée à la main.

LA GUILLOTIERE.

Je n'en ferai rien.

ROSETTE.

Oh! parbleu; je vous forcerai bien à vous battre.

LA GUILLOTIERE.

Et comment?

ROSETTE.

Vous vous batterez, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien, vous n'avez qu'à me les donner au plus vîte, & que cela soit fini.

ROSETTE.

Commencez donc par me rendre votre épée. Mais ce n'est pas assez, je veux que vous renonciez à Clarine.

LA GUILLOTIERE.

Je n'y ſonge déja plus.

ROSETTE.

Et que vous preniez une femme de ma main.

LA GUILLOTIERE.

Une femme de votre main !

ROSETTE.

Oui, cela vous épargnera, même les coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

C'eſt-à-dire, que le bois deſtiné pour mes épaules, paſſera ſur mon front.

LISETTE.

Non, elle eſt ſage, & j'en réponds comme de moi-même.

LA GUILLOTIERE.

Bonne caution ! mais tout coup vaille, il vaut mieux ſe marier que de mourir.

SCENE XII.

LICIDAS, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

LICIDAS.

Est-ce toi, la Guillotiere?

LA GUILLOTIERE.

Oui, Monsieur.

LICIDAS.

Avec qui es-tu là?

LA GUILLOTIERE.

Avec mon Rival, Monsieur Jasmin.

LICIDAS.

Et ce beau Chevalier ne paroît point encore?

ROSETTE.

Il n'est pas loin, & il ne paroîtra que trop tôt pour vous.

LICIDAS.

C'est ce que nous allons voir. Mais vous, comment avez-vous terminé votre affaire?

LA GUILLOTIERE.

A l'amiable, j'épouserai une de ses Maîtresses.

LICIDAS.

Quoi? lâche.....

ROSETTE.

Ne faites pas tant le brave, vous ſerez peut-être trop heureux de recevoir une femme de la main de mon Maître.

LICIDAS.

Cela ſeroit fort plaiſant.

LA GUILLOTIERE.

Vous avez donc des Magaſins de Maîtreſſes, vous autres :

ROSETTE.

Ne croyez pas rire, il nous en eſt encore venu deux, ces derniers jours, par la diligence de Lyon.... Mais voici, Monſieur le Chevalier qui vous en aſſûrera comme moi.

SCENE XIII.

LICIDAS, LUCILE, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

Pendant cette Scene, Rosette tire doucement l'épée du côté de Licidas.

LICIDAS.

AH! vous voici donc à la fin, mon brave?

LUCILE.

Nous allons ſçavoir tout à l'heure ſi vous l'êtes : vous ne ſçavez pas encore à qui vous avez affaire ; & ſi vous me voiyez ſeulement en face....

LICIDAS.

Je n'ai pas beſoin de vous voir, pour vous combattre.

LUCILE.

On me connoît à Lyon.

LICIDAS.

Et moi auſſi, puiſque j'en ſuis.

LUCILE.

Si vous en êtes, demandez à Licidas de quel bois je me chauffe.

LICIDAS.

Comment donc ! & pour qui connoiſſez-vous Licidas ?

LUCILE.

Pour un lâche que j'ai fait fuir.

LICIDAS.

Ah ! ma colere ne peut plus ſe contenir. Mais Ciel ! * qu'eſt devenue mon épée ?

* *Il veut mettre l'épée à la main.*

LUCILE.

Allons, allons, défendez-vous.

LA GUILLOTIERE.

Au Guet, au Guet, au Guet.

LICIDAS.

Ah ! je ſuis au déſeſpoir.

SCENE XIV.

HORTENSE, LICIDAS, LUCILE, CLARINE avec deux Bougies à la main, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

HORTENSE.

COmment, des épées nuës chez moi ! Mais que vois-je ! Licidas désarmé par le Chevalier ?

CLARINE.

Jasmin vainqueur de la Guillotiere !

ROSETTE.

Nous en desarmerions bien d'autres.

LICIDAS.

Ah ! je veux me venger de la trahison qu'on vient de me faire.

LUCILE *se découvrant.*

Et contre qui te venger, perfide ? regarde-moi bien ?

LICIDAS.

Que vois-je ? c'est Lucile !

LUCILE.

Oui, lâche, c'eſt elle-même.

ROSETTE.

Et Jaſmin eſt Roſette.

LA GUILLOTIERE.

Roſette ! hé ! oui, morbleu, c'eſt elle. Ah ! ſi je l'avois ſçû !

HORTENSE.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ?

LUCILE.

Cela ſignifie, Madame, qu'ayant ſçû que l'abſence avoit rendu Licidas inconſtant, je ſuis partie de Lyon dans cet équipage, pour venir jouer ici le perſonnage que vous m'avez vû faire.

ROSETTE.

Oui, Madame, c'eſt ce qui nous a fait devenir les Rivaux de nos Amans.

HORTENSE.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe : Ah ! Clarine, que je ſuis honteuſe d'avoir pris une femme pour un homme ?

CLARINE.

Hélas ! Madame, tous les jours, les meilleures connoiſſeuſes y ſont trompées.

HORTENSE.

Ah ! je ne veux plus entendre parler de Licidas, puiſqu'il a pû trahir une ſi belle perſonne pour moi.

CLARINE.

C'eſt bien dit, Madame, avec le tems il vous auroit trahie pour une autre : pour moi, je renonce à jamais à la Guillotiere.

LA GUILLOTIERE.

Oui, mais vous plairoit-il auſſi de renoncer à toutes les nippes que mon Maître & moi vous avons données ?

ROSETTE.

Ne te mets point en peine ; nous en avons déja retiré une bonne partie.

LUCILE.

Que me pourrez-vous dire, Monſieur, pour vous juſtifier auprès de moi ?

LICIDAS.

Madame....

ROSETTE.

Oh ! Madame, laiſſons-là les reproches, s'il vous plaît, il faut leur pardonner : il y a long-tems qu'ils ne nous avoient vûës ; ils croyoient ne nous plus revoir, ils ont trouvé de quoi s'amuſer, ils s'y ſont arrêtés : il ne faut jamais refuſer le plaiſir quand il ſe préſente. Pour moi, je ſuis toujours pour le tems préſent, j'entens des Violons, réjouiſſons-nous, je ne m'embarraſſe pas qui nous les ameine.

CLARINE.

C'étoit un petit Divertissement que nous voulions vous donner ce soir : Mais....

ROSETTE.

Nous allons toujours en profiter à bon compte, il faut prendre le tems comme il vient.

LE TEMS PRESENT.

SECOND INTERMEDE.

ENTRE'E

De la Jeuneſſe & de quatre Amours.

UNE COQUETTE.

C'Eſt ſouvent le tems de l'abſence,
Qui r'allume nos feux ;
Mais il eſt dangereux,
Que dans l'impatience,
On ne s'engage en d'autres nœuds.
Le tombeau de la conſtance,
Pour les cœurs les plus amoureux,
C'eſt ſouvent le tems de l'abſence.

ENTRE'E
de Coquettes & d'Amours.

MENUETS.

UN AMOUR.

Jeunes beautés, ne laiſſez point vieillir
Les fruits charmans que le Printems vous donne,
Aux Amours venez les offrir.
Au tems de l'Automne,
Perſonne
N'en voudra cueillir.

ENTRÉE
de gros Réjouis.

UN RE'JOUI.

Au tems jadis, dans l'amoureux Empire,
Sans être heureux on ſoupiroit dix ans :
Au tems préſent, à peine l'on déſire,
Que l'on eſt auſſi-tôt contens :
Oh ! .... l'heureux tems,
Ton, ten, ton, tenne,
Oh ! l'heureux tems.

II. REJOUI.

Du Procureur j'ai vû jadis la femme
N'oſer prétendre aux titres éclatans :
Au tems préſent on la nomme Madame,
Elle appelle ſes Clercs.... Mes Gens :
Oh ! .... l'heureux tems,
Ton, ten, ton, tenne,
Oh ! l'heureux tems.

III. REJOUI.

On mépriſoit autrefois la Marotte.
Et l'on voyoit triompher le bon ſens :
Au tems préſent nous voyons la Calotte
Un de nos premiers Régimens :
Oh ! .... l'heureux tems,
Ton, ten, ton, tenne,
Oh ! l'heureux tems.

ENTREE

de Foux.

UN REJOUI.

Le tems eſt toujours prêt à fuir,
Goutons les douceurs de la vie :

Le passé s'oublie,
L'avenir varie,
Il n'est rien tel que de jouir.

UNE COQUETTE.

Nos beaux ans vont s'évanouir,
Le plaisir s'offre, il le faut prendre:
Pourquoi s'en défendre?
Que sert-il d'attendre?
Il n'est rien tel que de jouir.

UN AMOUR.

Amans qu'on ne veut point ouir,
Entrez dans des chaines nouvelles:
Laissez-là les Belles,
Qui sont trop cruelles,
Il n'est rien tel que de jouir.

AU PARTERRE.

Nous cherchons à vous réjouir,
Jusqu'à ce que le tems raméne,
Muse Melpomene,
Troupe Italienne,
Il n'est rien tel que de jouir.

ENTRE'E GE'NE'RALE
d'Amours, de Coquettes, de Fous
& de gros Réjouis.

Fin de la seconde Partie.

LE TRIOMPHE DU TEMS FUTUR.

TROISIÉME PARTIE.

ACTEURS.

CASTELCRIC, Gaſcon, nouveau Mari de Lucinde.

LUCINDE, mariée en ſecondes nôces à Caſtelcric.

DAMON, Frere de Lucinde.

HARDICRAC, Gaſcon, Ami de Damon, & de Caſtelcric.

AGATHE, Fille de Lucinde.

LOLOTTE, petite Fille, Sœur d'Agathe.

DORANTE, Amant d'Agathe.

Le petit CLITANDRE, Amant de Lolotte.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Lucinde

LE

LE TRIOMPHE DU TEMS FUTUR.

TROISIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, HARDICRAC.

DAMON.

ENfin, mon cher Hardicrac, après un voyage d'un an, me voici de retour à Paris, & dans la Maiſon de ma Sœur, qui ſera bien-tôt votre femme, ſi le Ciel ſeconde mes intentions.

HARDICRAC.

Cadédis! cher Damon, je me réjouis avec vous

du bonheur que vous avez eû de me rencontrer dans votre route. Je vous félicite d'avoir fait l'acquisition d'un ami tel que moi.

DAMON.

Je ne puis mieux vous témoigner le plaisir que j'en ressens, mon cher Hardicrac, qu'en faisant tous mes efforts pour vous faire devenir mon Beaufrere ; ce ne sera pas peu que d'y parvenir. Car comme je vous l'ai déja dit, en partant de Paris, je laissai ma Sœur inconsolable de la mort de son mari, & je ne doute pas que son deuil ne dure encore.

HARDICRAC.

Ah ! sandis, camarade, laissez faire : je suis né de tout tems pour consoler les affligés.

DAMON.

Quand les choses d'abord ne réussiroient pas, comme nous l'espérons, le tems est un grand Maître, il n'est point de douleurs qu'il n'appaise.

HARDICRAC.

En cas que le tems n'ait pas encore fait l'affaire, je possède l'art d'abreger ces délais.

DAMON.

Je sçais, mon cher Baron d'Hardicrac, que tu ne manque pas de bonne opinion ; cependant entre nous, dans notre voyage, je t'ai vû souvent te flater assez mal-à-propos. Quoiqu'il en soit, si tu avois connu tout le mérite du défunt, tu tomberois

d'accord que la douleur de ſa perte ſemble devoir être éternelle, & qu'une femme auſſi vertueuſe que ma Sœur....

HARDICRAC.

Bagatelles, fais ſeulement paroître ta veuve, préſente-là moi, inondée d'un déluge de larmes; d'un regard, je lui mets l'œil à ſec.

DAMON.

Il eſt certain que ſi elle étoit perſuadée comme moi, de tout ce que tu vaux, à la premiére vûe elle ſe ſentiroit de l'inclination pour toi.

HARDICRAC.

N'en doutes point, cela eſt dans ton ſang, d'adorer le vrai mérite.

DAMON.

Cela ſe peut: mais nous devons ménager ſon affliction, & prendre toutes les meſures néceſſaires pour ne pas d'abord effaroucher ſa douleur: je viens de la faire avertir de mon arrivée; elle en ſera ſans doute ſurpriſe, n'ayant pû trouver l'occaſion de lui écrire depuis mon départ. Mais j'entens deſcendre quelqu'un.... Et c'eſt elle même.

SCENE II.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, HARDICRAC.

LUCINDE.

QUoi ! mon cher frere de retour à Paris ! quelle consolation pour moi !

DAMON.

Je ne puis exprimer le plaisir que j'ai de vous revoir, ma chere Sœur : je suis ravis que vous ayez enfin quitté ces longs crépes, que vous vouliez porter toute votre vie.

LUCINDE.

Hé ! mon frere, ne faut-il pas se faire une raison ? mais, ne me rappellez point, je vous prie, un tems si triste, & souffrez que je m'abandonne à toute la joye que me donne votre arrivée. Mes Filles, saluez votre Oncle.

DAMON.

Comme les Enfans croissent en peu d'années ! Hé bien, sont-elles toujours dans le dessein d'être Religieuses ? je les ai vûës fort dans ce goût-là, &

à moins que le tems ne les ait changées....

LUCINDE.

C'eſt ce que je ne crois pas : & d'ailleurs, la douleur que m'a cauſée la mort de leur Pere, leur doit avoir fait faire bien des réfléxions ſur les chagrins qu'il y a à eſſuyer dans le mariage.

DAMON.

Il a ſes agrémens comme ſes traverſes : mais, laiſſons cela, & permettez que je vous préſente le meilleur de mes Amis : j'en ai fait rencontre au commencement de mon voyage d'Eſpagne, & nous ne nous ſommes pas quittés depuis.

LUCINDE.

Monſieur a la phiſionomie tout-à-fait heureuſe ; & il ne faut que le voir, pour être perſuadée de ſon mérite.

HARDICRAC.

Ah ! Madame....hé bien, ſandis, que t'avois-je dit ?

DAMON.

Comme nos plaiſirs & nos chagrins ont toujours été communs, il a pris beaucoup de part à la peine que je lui marquois reſſentir de votre affliction : & ſans vous connoître, il vous plaignoit autant que moi.

LUCINDE.

Mon Frere, encore un coup, ſi vous me voulez faire plaiſir, ne me parlez plus du défunt. J'ai été

jusqu'ici si affligée, si affligée de sa perte, que j'ai pris le parti de n'y plus songer.

DAMON.

Je n'en parle ma Sœur, que pour vous faire entendre que dans ces sortes de malheurs, après avoir donné quelque chose à la bienséance, le plus prompt remede est toujours le meilleur. Vous êtes encore à la fleur de votre âge; & un second mari....

LUCINDE.

Ah: mon cher Frere, que je suis ravie que vous pensiez de la sorte!

HARDICRAC.

Ah, cadédis, pour le coup, elle en tient.

LUCINDE.

Plusieurs partis s'étoient déja présentés, un riche Négociant de Lyon, un Tréforier de Normandie, un Conseiller de Bretagne, un Gentilhomme Manseau....

HARDICRAC.

Hé fi, fi, fi, Madame. Vous méritez un Gascon.

LUCINDE.

Ah! Monsieur, que vous me frappez bien par mon endroit sensible! j'ai toujours eu une estime toute particuliere pour cette aimable Nation.

HARDICRAC.

J'ai bien connu d'abord que vous êtiez de bon goût; mais ces aimables enfans ne nous disent rien.

AGATHE.

Monsieur, où notre mere parle, c'est à nous de nous taire.

LOLOTTE.

Monsieur, nous écoutons pour en faire notre profit dans la suite.

LUCINDE.

Oh! pour cela, elles sont élevées dans une grande modestie Mais, mon Frere, vous devez être fatigué : je vais faire préparer votre Appartement, & celui de Monsieur, qui apparemment nous fera l'honneur de loger chez nous.

HARDICRAC.

Je regarde déja la maison comme mienne, les gens de notre Pays ne sont pas façonniers.

LUCINDE.

Vous nous faites plaisir, Monsieur, d'en user ainsi, & je vais promptement....

DAMON.

Rien ne presse, ma Sœur, & je voudrois vous entretenir un moment. Faites retirer mes Niéces.

LUCINDE.

Nous aurons du tems de reste, j'ai aussi à vous parler; mais laissez-moi auparavant donner tous les ordres nécessaires : Mes filles suivez-moi.

SCENE III.

DAMON, HARDICRAC.

HARDICRAC.

L'Aimable famille ! & ſur tout cette fille aînée ! ſi je n'avois eû peur de déſeſpérer la veuve, j'y aurois d'abord porté mes viſées.

DAMON.

Cela eſt trop jeune pour toi ; & d'ailleurs, elle n'aura pas tant de bien que ſa mere.

HARDICRAC.

Arrêtons-nous donc à ton premier deſſein. Mais que cherche ici ce jeune homme ? je crois le connoître ! hé oui, c'eſt le Chevalier de Caſtelcric, mon Couſis & mon intime.

DAMON.

Apparemment qu'il t'aura vû entrer ici.

SCENE

SCENE IV.

CASTELCRIC, HARDICRAC. DAMON.

CASTELCRIC.

QUe font ces deux Meſſieurs ſeuls dans cette Salle? Mais, que vois-je?

HARDICRAC.

Je ne me trompe point, c'eſt lui-même, le Chevalier de Caſtel....

CASTELCRIC.

Le Baron d'Hardi....

HARDICRAC.

Cric.

CASTELCRIC.

Crac. Ah! cher Couſis, que je t'embraſſe! il y avoit mille ans que je ne t'avois vû. Je te ſuis obligé de ton bon ſouvenir.

HARDICRAC.

Il faudroit que je manquaſſe bien de mémoire, pour t'avoir oublié après un an.

CASTELCRIC.

Et quel eſt ce Gentilhomme que tu m'amenes-là avec toi?

HARDICRAC.

Je ne te l'amene point, c'eſt lui-même qui m'a conduit ici chez ſa Sœur.

CASTELCRIC.

Comment ?

HARDICRAC.

Oui, c'eſt le frere de la Patrone de la Caze.

CASTELCRIC.

Quoi ! Monſieur, ſeroit-ce Damon, tant attendu, tant deſiré, tant ſouhaité ?

HARDICRAC.

C'eſt lui-même.

CASTELCRIC.

Ah ! Monſieur, que je vous embraſſe, & que je vous témoigne la joye que j'ai de votre retour.

DAMON.

Monſieur, c'eſt trop d'honneur que vous me faites.

HARDICRAC.

Je ſuis charmé Couſis, que tu te trouves à Paris dans le tems que je ſuis prêts de m'y marier : tu ſigneras ſur mon Contrat, au moins.

CASTELCRIC.

Je m'en ferai un plaiſir indicible ; mais j'ai un chagrin inexprimable de ce que tu ne t'es pas trouvé à tems pour ſigner au mien, & faire honneur à ma noce.

HARDICRAC.

Comment ! tu as pris femme ?

CASTELCRIC.

D'hier ſeulement. Comment, tu es dans cette maiſon, & tu n'en ſçais encore rien ? la Dame du Logis étoit pourtant de la Noce, & perſonne n'y a plus danſé qu'elle.

DAMON.

Comment. Ma Sœur au ſortir de ſon deuil ſe trouver à une Noce ? cela n'eſt pas fort régulier.

CASTELCRIC.

Que voulez-vous dire ?

DAMON.

Je veux dire qu'il y a toujours certaines bienſéances à obſerver, & que vous lui deviez épargner ce ridicule.

CASTELCRIC.

Et comment vouliez-vous que je fiſſe ?

DAMON.

Vous pouviez faire vos noces ſans elle.

CASTELCRIC.

Comment, Cadedis ! faire mes noces ſans la Mariée !

DAMON.

Comment la Mariée ?

CASTELCRIC.

Hé oui, ſandis ! c'eſt votre Sœur que j'ai pris à femme.

DAMON.

Quoi ! Monſieur, vous êtes mon beaufrere ?

CASTELCRIC.

Si je le ſuis? ah! je vous en réponds : ſongez ſeulement à amaſſer beaucoup de bien, je vous fournirai des Héritiers de reſte, ou Dieu me damne.

DAMON.

Ah! mon cher ami, je tombe des nues.

HARDICRAC.

Ah cadedis! ſi tu tombes des nuës, je tombe moi du firmament.

CASTELCRIC.

Comment?

HARDICRAC.

Je m'apprêtois à l'épouſer.

CASTELCRIC.

Oh! pour le coup, couſis, vous attendrez, s'il vous plaît qu'elle ſoit Veuve une ſeconde fois.

DAMON.

Je n'en puis revenir; & je ſuis dans une colere....

HARDICRAC.

Oh! point d'emportement; conſole-toi; je te réponds qu'elle eſt en bonne main; & que ne m'ayant pas, elle ne pouvoit rencontrer mieux; mais il faut s'ajuſter : je devois être ton beau frere, je ſerai ton Neveu, j'épouſe la fille aînée.

DAMON.

Que voulez-vous faire d'une innocente, eſt-elle

en âge de conduire un ménage ? & d'ailleurs si le tems ne l'a changée, je l'ai toujours vûe dans les sentimens d'être Religieuse : l'ignorance où on l'a toujours élevée....

HARDICRAC.

Laisse faire, si j'ai du talent pour consoler les affligées, je n'en ai pas moins pour enseigner les ignorantes.

SCENE V.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, CASTELCRIC, HARDICRAC.

HARDICRAC.

VEnez, Madame, ne craignez point le ressentiment de votre Frere ; quoiqu'il m'eût destiné votre main, il approuve votre mariage avec Monsieur, & moi j'épouse cet aimable enfant. Ne le voulez-vous pas bien, ma charmante ?

AGATHE.

Moi ! je ne sçais pas seulement ce que vous demandez.

LOLOTTE.

Monsieur demande à être votre mari : voyez que

cela eſt difficile à entendre ? vous me faites pitié d'être ſi ſotte à votre âge.

DAMON.

Et vous, Mademoiſelle Lolotte, vous me paroiſſez un peu trop éveillée pour le vôtre.

LOLOTTE.

N'avez-vous pas vû marier ma chere Maman ? Hé bien, cela ſera à peu près de même.

AGATHE.

Oui, mais ma Sœur, ma chere Mere avoit déja eu un Mari, & il me ſemble que je voudrois bien auſſi en avoir un autre auparavant Monſieur.

LUCINDE.

Taiſez-vous, ſotte, vous ne ſçavez ce que vous dites.

AGATHE.

Si je ne ſçais ce que je dis, je ſçais bien ce que je voudrois.

LUCINDE.

Ne vous arrêtez point à tous ſes diſcours, Monſieur, je ſuis Maîtreſſe de ma Fille, il ſuffit que vous ſoyez du goût de mon Frere, & que mon Mari y conſente, pour qu'elle ſoit votre femme dès demain, pourvû que vous ne faſſiez point de difficulté d'épouſer une fille auſſi ingénuë.

HARDICRAC.

Hé ſandis, c'eſt ce que je cherche depuis ſi longtems, qu'une fille neuve.

AGATHE.

Monsieur, je ne suis pas si sotte que vous pensez, & ....

LUCINDE.

Oh, Mademoiselle, encore une fois, taisez-vous, & songez à m'obéir, & nous, passons dans mon Cabinet, nous parlerons de cette affaire avec plus de liberté.

SCENE VI.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

MA Sœur, je vous félicite, & je suis ravie que vous établissiez dans notre Famille la régle de marier les filles de bonne heure.

AGATHE.

Ah ! ma Sœur, j'aime mieux retourner dans le Couvent.

LOLOTTE.

N'en faites rien, ma Sœur, je vous prie, on m'en a fait sortir avec vous, on pourroit bien m'y faire rentrer de même, & je vous avouë que je n'en ai point du tout d'envie.

AGATHE.

Ah ? ma Sœur, si vous n'êtiez pas un enfant, je vous confierois bien des choses.

LOLOTTE.

Comment donc un enfant ? Sçavez-vous bien que j'ai plus d'esprit dans mon petit doigt, que vous n'en avez dans toute votre personne : confiez-moi seulement votre secret, je vous écoute.

AGATHE.

Hélas ! j'aime, ma Sœur : Quoi ! cela ne vous surprend pas ?

LOLOTTE.

Non vraiment ; & je ne vois rien là de si extraordinaire. Et qui aimez-vous ?

AGATHE.

Ce jeune homme, dont la Sœur étoit avec nous dans le Couvent.

LOLOTTE.

Qui ? Dorante !

AGATHE.

C'est lui-même, il veut absolument m'épouser : jugez, ma Sœur, combien il sera fâché, si l'on m'en fait épouser un autre.

LOLOTTE.

Il faut lui donner avis de cela, & qu'il vienne au plûtôt s'y opposer.

AGATHE.

Mais, ma Sœur....

LOLOTTE.

Quoi, mais ? Dans ces sortes d'affaires, il faut se remuer : vous voudriez que Dorante fût votre mari, n'est-ce pas ?

AGATHE.

Assûrément ; car nous nous sommes déja donné une promesse de mariage l'un à l'autre.

LOLOTTE.

Comment donc ! mais vraiment, vous n'êtes pas si sotte que je pensois. Et comment avez-vous pû lui parler ?

AGATHE.

Bon, il passe toutes les nuits sous nos fenêtres ; & cette bonne Dévote, qui consoloit ci-devant ma Mere dans son veuvage, a la charité de lui rendre mes Lettres, & de me rendre les siennes.

LOLOTTE.

Quoi, Madame Brigide ? je la croyois si scrupuleuse & si ridicule ! oh ! je suis ravie, qu'elle soit aussi charitable que vous dites.

AGATHE.

Comme elle ne s'est point trouvée aux noces de ma Mere, ayant renoncé à toutes les vanités du monde, je crains bien qu'elle ne vienne pas encore ici aujourd'hui, & je ne sçais par qui faire avertir Dorante du malheur qui nous menace.

LOLOTTE.

Allez, j'ai pitié de vous, & je me charge de ce soin.

AGATHE.

Quoi ! ma chere Sœur, vous pourriez me rendre ce service.

LOLOTTE.

Pourquoi non ? n'en feriez-vous pas autant pour moi dans l'occasion ?

AGATHE.

Ah ! très assûrément : mais comment vous y prendrez-vous ?

LOLOTTE.

Que cela ne vous embaraſſe point : j'ai ici des perſonnes à mon commandement, & vous aurez Dorante dans un moment, il ne loge qu'à deux pas de nous.

AGATHE.

Mais, ma Sœur, à qui allez-vous vous adreſſer pour lui porter cette nouvelle ? prenez garde.

LOLOTTE.

De quoi vous embarraſſez-vous ? je crois que vous me prenez pour une bête : dans un moment, vous dis-je, votre affaire ſera faite.

SCENE VII.

AGATHE *seule.*

HElas ! j'étois bien plus heureuſe lorſque je ne connoiſſois point l'Amour. J'ai vû Dorante, il m'a parlé ; j'ai pris plaiſir à l'entendre, & le tems à fait le reſte.

SCENE VIII.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

AH ! ma Sœur, réjouiſſez-vous : dans le moment que j'allois envoyer chez Dorante, lui-même s'eſt préſenté à ma vûë. Je lui ai fait ſigne d'appprocher, il eſt venu, & le voici.

SCENE IX.

AGATHE, LOLOTTE, DORANTE.

DORANTE.

CHarmante Agathe, quel heureux hazard me procure le plaiſir de me trouver auprès de vous? j'attendois avec impatience le moment de vous voir à votre fenêtre : & mon bonheur ....

AGATHE.

Ah ! Dorante, je ſuis au déſeſpoir.

DORANTE.

Qu'avez-vous, belle Agathe?

AGATHE.

Mon Oncle Damon vient d'arriver, & ma Mere & lui veulent me marier dans l'inſtant à un autre que vous.

DORANTE.

Ah Ciel? quel contre-tems ! & demain mon pere devoit vous demander pour moi à Madame votre Mere; que vais-je devenir, chere Agathe?

LOLOTTE.

Allons, ma Sœur, il faut montrer ici du courage : déclarez dans ce moment à ma Mere que

vous aimez Monsieur, & que vous ne voulez point d'autre époux que lui.

AGATHE.

Ah ? ma Sœur, je n'aurai jamais la hardiesse...

LOLOTTE.

Ne craignez rien, je vous seconderai comme il faut.

AGATHE.

Je ne pourrai jamais.....

DORANTE *se jettant à ses genoux.*

Ah ! belle Agathe, au nom de notre amour, je vous conjure.....

SCENE X.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC, DORANTE, AGATHE, LOLOTTE.

LUCINDE.

QUe vois-je ? un homme aux genoux de ma Fille ?

HARDICRAC.

Cadedis, quelle innocente !

DAMON.

Que veut dire ceci, Lolotte ?

LOLOTTE.

Cela veut dire, mon Oncle, que Monſieur aime ma Sœur, & que ma Sœur aime Monſieur, voilà tout ce que j'en ſçais.

HARDICRAC.

Ah ! ſandis, où m'allois-je fourrer ? & à quel âge faut-il donc les prendre ?

DORANTE.

Oui, Madame, il eſt vrai que j'aime Mademoiſelle votre Fille, & que mon Pere devoit demain vous la demander en mariage.

LUCINDE.

Monſieur, je connois votre Famille ; & c'eſt

beaucoup d'honneur que vous nous vouliez faire, mais mon Frere a donné ſa parole à Monſieur; ſans cela...

HARDICRAC.

Ah, Cadedis! je lui rends: je veux une femme à moi ſeul.

DAMON.

Mais, mon ami, voilà toutes mes meſures rompuës, & le deſir que j'avois de te voir entrer dans notre Famille.....

HARDICRAC.

Il n'y a encore rien de gâté, j'épouſerai la petite.

LOLOTTE.

Moi, Monſieur? fi donc! que feriez-vous d'une morveuſe comme moi? n'auriez-vous pas de conſcience?

HARDICRAC.

Et ſandis, vous croîtrez peut-être avec le tems?

LOLOTTE.

Je l'eſpére bien ainſi: mais vous de votre côté, vous vieillirez, Monſieur.

HARDICRAC.

La petite perſonne ne laiſſe pas d'avoir des raiſons piquantes.

LUCINDE.

Qu'eſt-ce-à-dire, Mademoiſelle? vous êtes bien en âge de raiſonner comme vous faites; on prendra bien vos avis là-deſſus.

LOLOTTE.

Je ſçais pourtant que ſans moi l'on ne peut rien faire, & je vous déclare par avance que je ne veux point de Monſieur.

LUCINDE.

La petite inſolente ! Monſieur, ne vous arrêtez point à ſes diſcours, je vous prie ; & ne vous fâchez point....

HARDICRAC.

Moi, au contraire, j'aime à voir dans les Filles de cet âge de ces petites pudeurs mutines, de ces aimables fiertés mépriſantes. Cela m'annonce pour l'avenir, une vertu à toute épreuve, & je me flate....

LOLOTTE.

Flattez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne ſerez pas mon mari à bon compte, & j'y vais donner bon ordre.

SCENE

SCENE XI.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC, AGATHE, DORANDE.

DAMON.

OU va-t-elle donc, ma Sœur, & que veut-elle dire ?

LUCINDE.

C'eſt une petite évaporée, à qui il prend comme cela de petites fantaiſies depuis un certain tems.

DAMON.

Cela me ſurprend, car avant mon départ elle étoit d'une docilité & d'une retenuë ſi grande, qu'elle en paroiſſoit toute ſotte ; & maintenant je la trouve d'une vivacité extraordinaire : ſi cela va toujours en augmentant, avec le tems ce ſera un petit diable.

HARDICRAC.

Laiſſez-moi faire, je la pétrirai à ma maniere ſi-tôt qu'elle ſera mienne.

DAMON.

Commençons donc toujours par faire ce mariage en même tems que celui de Monſieur, puiſqu'il me paroît que ma Sœur ne s'y oppoſe pas.

LUCINDE.

Mon mari eſt allé lui-même chez le Notaire pour le faire arriver plus vîte ; & nous ferons dreſſer les deux contrats à l'heure même.

HARDICRAC.

C'eſt bien dit, & la cérémonie faite, je mets la petite Perſonne dans un Couvent, juſqu'à ce qu'elle ſoit en état d'être mienne.

SCENE XII.

CASTELCRIC, LUCINDE, DAMON, AGATHE, DORANTE, HARDICRAC.

CASTELCRIC.

JE viens de poſer le Notaire dans votre Cabinet, où il vous attend la plume à la main. J'ameine avec moi les Violons, qui doivent célébrer mon lendemain ; mais que veut dire que j'ai trouvé là-bas votre Fille Lolotte, avec le petit Clitandre qui tous deux ſe déſeſpérent ?

LUCINDE.

Le petit Clitandre !

CASTELCRIC.

Oui, le Fils du Préſident qui occupe la moitié de cette Maiſon.... Mais cadedis le voici.

SCENE DERNIERE.

LE PETIT CLITANDRE & les Acteurs de la Scene précédente.

LE PETIT CLITANDRE.

NOn Mademoiſelle, vous avez beau faire. Je veux abſolument lui dire deux mots, & l'on ne m'enlévera pas ainſi ma Maîtreſſe à ma barbe.

LOLOTTE.

Mais mon cher, n'allez point vous expoſer...

LE PETIT CLITANDRE.

Je ne crains rien; je ſuis bon pour lui; j'ai trois mois de Salle, afin que vous le ſçachiez.

DAMON.

Que veut dire tout ceci?

LUCINDE

A qui en veut donc ce petit drôle-là!

LE PETIT CLITANDRE.

Petit drôle tant qu'il vous plaira, Madame: mais j'aime Mademoiſelle votre Fille, & j'en ſuis aimé, & je ne ſouffrirai point qu'elle ſoit la femme d'un autre.

HARDICRAC.

Oh! pour le coup je ne m'attendois pas à celui-là.

LE PETIT CLITANDRE.

Eſt-ce vous, Monſieur, qui êtes aſſez téméraire pour vouloir m'enlever ma conquête ?

HARDICRAC.

Cadedis, ce petit bon-homme me réjouit.

LE PETIT CLITANDRE.

Morbleu, Monſieur, ſi je vous réjouis, votre figure m'afflige, entendez-vous ?

LUCINDE.

Qu'eſt-ce donc que tout cela ſignifie ? je vous trouve bien impertinent, morveux que vous êtes, d'oſer aimer ma fille.

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, vous pouvez tout dire. Je ſçai le reſpect que je vous dois; mais ſi Monſieur a du cœur, je lui ferai voir que je ne ſuis pas un morveux.

HARDICRAC.

Comment, vous voulez dégainer avec moi ?

LE PETIT CLITANDRE.

Oui, Monſieur, ſi vous vous obſtinez à vouloir épouſer Mademoiſelle Lolotte, il faut que vous ayez ma vie, ou que j'aye la vôtre.

LOLOTTE.

Oh ! pour celui-là, Monſieur, je vous défend de vous battre.

LE PETIT CLITANDRE.

Comment, Mademoiſelle, vous aimez donc mieux épouſer Monſieur.

LOLOTTE.

Je ne vous dis pas cela ; mais je ne veux pas que l'on vous tuë.

LE PETIT CLITANDRE.

Et ſi je vous perds, croyez-vous que je puiſſe vivre ?

DAMON.

Ces pauvres enfans me font pitié,

HARDICRAC.

Aſſûrément ce jeune homme eſt de race Gaſconne.

LOLOTTE *aux genoux de Dæmon.*

Ah ! mon cher Oncle, priez ma chere Maman de me marier avec mon petit ami.

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, je vous conjure par tout ce qui vous eſt de plus cher au monde, de ne point donner Mademoiſelle Lolotte à d'autre qu'à moi.

HARDICRAC.

Ah ! ſandis, je n'y puis plus tenir : allez mes enfans, je vous marie, moi : allons couſis, il faut finir cette affaire.

CASTELCRIC.

Je le veux de tout mon cœur ; mais cependant voilà trois fois qu'on te paſſe la plume par le bec.

HARDICRAC.

Que veux-tu que j'y faſſe, je m'en conſole, dans l'eſpérance où je ſuis de faire un jour une

fortune des plus considérables : je ne puis que plaindre ces Belles, de n'avoir point le bonheur de me posséder.

CASTELCRIC.

Pour les en consoler d'avance, songeons à leur mariage avec ces Messieurs.

LUCINDE.

Mais, mon cher mari, Lolotte est bien petite!

LOLOTTE.

Laissez faire, ma chere Maman, je deviendrai bientôt grande, tout vient avec le tems : il vous a consolée de la mort de votre mari? il a donné de l'amour & de l'esprit à ma Sœur, & j'espére qu'il me donnera bientôt tout ce qui me manque.

HARDICRAC.

C'est penser à merveille; espérons toujours, c'est le moyen de goûter par avance les douceurs d'un heureux avenir.

CASTELCRIC.

Et c'est sur quoi roulle le petit Divertissement que vous allez voir.

LE TEMS FUTUR,

DERNIER INTERMEDE.

ENTRÉE.

de Bohémiennes & de Matelots.

UNE MATELOTE.

RONDEAU.

L'Eſpérance,
Du tems paſſé ſoulage les regrets,
Et fait aux Mortels par avance,
Goûter dans l'avenir les biens les plus parfaits,
Ne perdons jamais
L'eſpérance,

ENTRÉE
De Bohémiennes & de Matelots.

UNE BOHE'MIENNE.

De l'eſpérance
Les plaiſirs ſont doux :
Ne fuſſent-ils qu'en apparence.
Sans ceſſe eſpérons, flatons-nous,
Car bien ſouvent la jouiſſance
Se trouve au deſſous
De l'eſpérance.

VAUDEVILLE.

UNE BOHE'MIENNE.

JE vois une veuve pleurer,
Et prête à ſe déſeſpérer,
De la mort d'un époux fidéle :
Mais pour voir ſes vives douleurs
Changer en nouvelles ardeurs....
Ah ! c'eſt au Tems que j'en appelle.

UN BOHE'MIEN.

Iris vend cher à ſes Galands
Les faveurs de ſes jeunes ans,
Ils ſont tous ruinés par elle :
Mais pour la voir dans ſon déclin
La dupe de quelque Blondin....
Ah ! c'eſt au Tems que j'en appelle.

UN BOHE'MIEN.

Dans le Poſte où la Cour l'a mis,
Blaiſe compte nombre d'amis,
Chacun ſuit ſa faveur nouvelle :
Mais pour le voir abandonné,
Dès que la rouë aura tourné....
Ah ! c'eſt au Tems que j'en appelle.

UN MATELOT.

En tous lieux ce nouvel époux,
De ſa femme fait le jaloux,
Il obſerve par tout la belle :
Pour le voir garder le manteau,
Et tirer ſa part du gâteau....
Ah ! c'eſt au Tems que j'en appelle.

LOLOTTE.

Les grandes Filles d'à préſent,
Me traitent de petite enfant,
Pour moi quelle douleur mortelle :
Mais leur beauté dépérira,
Tandis que la mienne croîtra....
Ah ! c'eſt au Tems que j'en appelle.

UNE COMÉDIENNE *au Parterre.*

A nos trois sujets différens,
S'il manque certains agrémens,
Du moins l'idée en est nouvelle :
Contre le Critique envieux,
Parterre si judicieux....
Ah ! c'est au tems que j'en appelle.

ENTRÉE GÉNÉRALE.

Fin du Troisiéme Volume.

Universitas
BIBLIOTHEC